

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

Vol. XXIX, No 7 — Montréal, 21 Juillet 1917

LE NUMERO
5 cents



William Russell
Mutual Film.

Madame, l'Heure a Sonné

**L'AUGMENTATION
DU COUT
ÉLEVÉ DE LA VIE
DOIT CESSER**

Une Offre Extraordinaire

UN DENTIER DE PREMIERE CLASSE

— POUR —

\$5.00



SAISISSEZ L'OCCASION

Consultez nos dentistes experts diplômés des Etats-Unis et du Canada.
**Pas d'Etudiants mais des Experts
Seulement**

Même si vous portez un bon dentier, faites-vous en faire un autre. Il peut vous arriver un accident et briser votre dentier. Les prix vont monter et sous peu vous aurez à payer \$20. ou \$25.00 pour le même dentier que nous vous offrons à

\$5.00



Heures de consultation: de 9 hrs du matin à 6 du soir, et de 7 à 9 du soir.

**SALONS DENTAIRES DU
FRANCO-AMERICAN
MEDICAL INSTITUTE**

(Incorporé par le Gouvernement)
164, RUE SAINT-DENIS

ABONNEMENT

(Payable d'avance)

Canada et Etats-Unis	Montréal et Europe
Un an . . \$2.50	Un an . . \$3.50
Six mois . 1.25	Six mois . 1.75

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

5 CTS

LE NUMERO

(Fondé en 1889)

5 CTS

LE NUMERO

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 3rd 879.

HEURES DE BUREAU:

De 8.30 a.m. à 5.45 p.m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a.m. à midi.

Tarif d'annonce fourni sur demande.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Tel. Bell Est 5281, Propriétaires.

129-131-133 rue Cadieux, Montréal.

Carnet Editorial

On a dit que le mot "impossible" n'était pas français; ce qui est certain, c'est que le mot "extraordinaire" devrait être retranché de toutes les langues... Et ceci pour deux raisons.

La première, c'est que l'on abuse de ce mot au point de lui enlever toute sa portée. On emploie cette épithète à propos de tout et de rien, avec de grands gestes de bras, dans le langage et avec de majestueux points d'exclamation dans l'écriture. La deuxième raison, c'est qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire aujourd'hui.

Nous cotoyons quotidiennement des merveilles sans y prêter plus qu'une attention distraite, nous connaissons des procédés et nous employons des appareils qui feraient choir de saisissement sur son derrière celui qui a vécu il y a cent ans et qui pourrait revenir sur terre aujourd'hui... Nous faisons le tour du monde comme l'on faisait autrefois le tour de son jardin, le téléphone nous permet de converser avec un voisin demeurant à deux cent milles, l'analyse spectrale nous a révélé de quoi étaient faites les planètes, on vole dans les nuages comme dans la poche de son semblable, le télégraphe, les machines à écrire, l'électricité, les sous-marins, le cinématographe, les rayons X, les canons à longues portées, les coups de jarnac politiques et *tutti quanti*, tout cela c'est la pâtée normale de l'être humain au vingtième siècle.

Un moutard de dix ans aujourd'hui se meut à l'aise dans un milieu qui affolerait Napoléon...

La seule chose d'extraordinaire qu'il y ait encore, c'est de rencontrer tant de gens qui trouvent encore tant de choses extraordinaires... Il est vrai qu'ils prononcent ce mot-là machinalement, comme on dit bonjour...

* * *

Remontons, par la pensée—ce qui est d'ailleurs le seul moyen—remontons, dis-je, le cours des ans. Supposons que nous sommes en l'an de grâce 1817; un siècle en arrière, c'est bien peu dans l'histoire du monde mais que de chemin parcouru depuis ce temps-là!

Le voyageur audacieux qui voulait traverser le Canada dans toute sa largeur, d'un océan à l'autre, celui-là savait bien quand il partait mais il ignorait totalement quand et comment il arriverait. Il fallait de longs mois d'un voyage fatigant pendant lesquels sa famille demeurait forcément sans nouvelles; quelquefois à cheval, en canot, rarement en voiture et le plus souvent à pied, voilà comme il avançait. Plus tard, de retour à son point de départ, s'il avait cette chance-là, le récit de son aventureuse expédition faisait, pendant des années, les frais de la conversation, le soir à la clarté de la chandelle fumeuse de suif dans les maisons où l'on se permettait ce luxe-là...

Aujourd'hui, un enfant qui va tout seul de Montréal à Vancouver, ça passe complètement inaperçu...

Si tout ce qui n'existait pas il y a cent ans nous était brusquement supprimé aujourd'hui, le monde nous paraîtrait inhabitable.

Conçoit-on à Montréal et les autres villes sans téléphone, sans service rapide des postes, sans lumières dans les rues, sans théâtres de vues animées?

Quel désert ce serait, doux Seigneur! Mais aussi quel calme, quelle tranquillité car il faut savoir qu'il n'y a pas de tant pis sans tant mieux... Pas d'autos dans les rues, pas de pianos chez le voisin (ces instruments ont surpeuplé depuis quelque temps), pas d'électricité ce qui serait certes embêtant mais pas de poteaux sur les trottoirs ce qui serait charmant...



IL FAUT S'ATTENDRE A TOUT,
MÊME A DES CHOSES UTILES,
BELLES OU BONNES...

En fin de compte tout nous paraîtrait morne et désolé et pourtant nos grands-parents s'en sont contentés: il paraît même qu'ils étaient plus heureux que nous. Que sera-ce donc pour nos petit-fils?

* * *

Dans cent ans, ou si nous voulons, dans cinq cents ans d'ici, l'époque à laquelle nous vi-

vons excitera grandement la curiosité et l'amusement de nos descendants.

A en juger par le train dont vont les choses, le Montréal de l'an 2400 ressemblera au Montréal actuel comme un député à un singe. Moins peut-être... Les rêves les plus extravagants que l'on pourrait faire aujourd'hui seront alors une banale réalité. Les mioches feront le looping en aéro dès l'âge de cinq ans car les aéros, très perfectionnés, seront d'un usage aussi courant que les chaussures aujourd'hui et les bébés joueront à cache-cache derrière les nuages au-dessus d'Ottawa pendant que leur nourrice les cherchera du côté de Québec...

En l'an 2400, il y aura des trains de plaisir pour la planète Mars et des agents d'assurance assez audacieux pour consentir à assurer ceux qui tenteront le voyage...

En l'an 2400, la terre sera percée comme une écumoire dans tous les sens, toutes les directions et à toutes les profondeurs. Comme, à cette époque-là il n'y aura plus de charbon ni de pétrole, on utilisera la chaleur centrale à la façon d'un gigantesque calorifère; d'ingénieux appareils de transport de lumière solaire supprimeront la nuit sur terre; on voyagera dans des trains sans roues, glissant dans des tubes magnétiques à l'allure de cinq cents milles à l'heure et l'on montrera le dernier des chevaux dans un musée...

En l'an 2400, l'électricité mieux connue—ce qui ne veut pas dire complètement asservie—fera des choses fantastiques. On aura probablement le transport à distance de l'énergie sans fil, également celui de la lumière et il y aura belle lurette qu'il n'existera plus un poteau même dans le moindre village.

Seule, la ville de Montréal aura encore les siens...

En 2400, des machines très compliquées défricheront le terrain, sèmeront les patates et les récolteront toute seules, ce qui sera fort heureux car plus personne ne voudra les cultiver.

On en mangera d'ailleurs très peu car les aliments de cette époque-là se prépareront surtout dans les laboratoires de chimie sous forme d'extraits condensés faciles à emporter en voyage.

En 2400, la machine aura remplacé l'homme à peu près partout, à la grande satisfaction des employeurs qui penseront avec commisération à leurs devanciers qui occupaient des hommes et les faisaient bien travailler comme des machines mais à condition de leur donner, à intervalles réguliers, autre chose qu'un peu d'huile dans les jointures...

En 2400, enfin, il y aura tant de remue-ménage dans les affaires politiques comme dans les affaires commerciales ou industrielles, que tout le monde aura plus ou moins perdu la boule... Il y aura de l'effervescence dans les partis et de nombreuses manifestations masculines auront lieu dans le but de faire accorder aux hommes le droit de voter.

Les femmes, naturellement, ne voudront pas car ce sont elles qui tiendront les rênes du pouvoir dans tous les pays ce qui aura eu pour heureuse conséquence de supprimer les guerres. Elles relègueront donc soigneusement les hommes à l'arrière-plan et imposeront le port du jupon aux plus turbulents. Quant à elles-mêmes, elles porteront toutes la culotte.

Sous ce dernier rapport, c'est la seule ressemblance qu'auront les temps futurs avec l'époque actuelle.

F. DE VERNEUIL.

ELLE N'ETAIT PAS ETONNEE

Un jour, une vieille dame reçut la permission de visiter le vaisseau amiral de Nelson: *La Victoire*. Différents objets d'intérêts lui furent montrés. En arrivant près de l'endroit où le grand héros naval fut blessé (et qui par parenthèse est marqué par une plaque de cuivre fixé perpendiculairement au pont); c'est ici, lui fit observer l'officier de marine, que tomba Nelson.

—Ce n'est pas étonnant, s'écria la vieille dame, j'ai bien failli tomber moi-même.

PARAITRA PROCHAINEMENT

L'autre soir, un compositeur de l'école macabre dînait chez des amis. La maîtresse de maison lui demande s'il travaille en ce moment à quelque oeuvre musicale.

—Oui, Mme, répond l'artiste, je compose une série de marches qui paraîtront prochainement sous ce titre: *les marches... de l'échafaud*.

L'EXEMPLE ENTRaine



1er ami.—Je viens d'avoir cinq piastres qu'un ami m'a prêtés.

2ème ami.—Donne-moi donc vite son adresse.

1er ami.—Pourquoi la veux-tu?

2ème.—Celui qui prête à toi peut également prêter aux autres!

LES BONNS INDICES

—Hélène, savez-vous si Georges est revenu de l'école!

—Oui, madame! répond la servante.

—Où est-il?

—Je ne l'ai pas vu.

—Comment savez-vous alors qu'il soit de retour?

—Parce que le chat est caché sous le buffet.

EXCELLENT MIME

—Votre mari est bien amusant en société, c'est un excellent mime!

—Oui, il a la manie de l'imitation... ainsi cette bague qu'il m'a donnée dernièrement, j'ai découvert qu'elle est en imitation.

AUTHENTIQUE!

Balandard, loustic de la plus belle eau, a le tort d'être un peu facétieux et il lui arrive parfois des répliques qui le clouent littéralement; ainsi, l'autre jour, il s'écrie en montant dans un tramway:

—Est-ce que l'arche de Noé est déjà pleine?

Voix de l'intérieur—Non, entrez; il n'y manque plus qu'un dindon!

IL VEUT EN AVOIR LA GLOIRE



—Oh! moi, si depuis 25 ans j'ai mangé, j'ai pu dire que c'est grâce aux dents des autres...

—???!

—Oui... je suis dentiste!

UN PARASOL EXTRAORDINAIRE!

Mme Taupin, qui se pique d'élégance, a fait l'emplette d'un superbe parasol rouge. Le soir, en rentrant chez elle, elle s'aperçoit que le parasol a changé de couleur, ou plutôt qu'il est devenu de toutes les couleurs. Furibonde, elle court chez le marchand:

—M'expliquerez-vous? dit-elle.

—Je vois ce que c'est, répond l'autre ingénument... il aura fait soleil.

LA VIE EN FAMILLE

Après dîner madame lit, mademoiselle tapisse et monsieur ronfle.

On sort de table.

—Voyons, ma chère amie, comment passons-nous la soirée? demande le mari.

—Mais, mon ami, comme d'habitude. Henriette fera sa tapisserie et moi j'irai tout bas pendant que tu dormiras tout haut.

DES PANTOUFLES DANS UNE ASSIETTE

Madame Lebrun avait pris à son service une jeune villageoise, et elle s'efforçait de l'habituer peu à peu aux belles manières du monde.

Un jour que Zélie—c'était le nom de notre villageoise—servait à table, Madame Lebrun lui demanda un morceau de pain. La jeune villageoise alla chercher le pain et revint, tenant tout simplement la tranche en mains, entre le pouce et l'index.

—Eh bien! dit la dame, qu'est-ce que cette façon de servir? Me prenez-vous pour une mendiante? Lorsque je vous demande quelque chose, n'oubliez pas que vous devez me l'offrir sur une assiette.

Quelques jours plus tard, Madame, rentrant de promenade, demanda à Zélie ses pantoufles. Zélie n'a garde d'oublier la leçon, et voilà qu'elle arrive solennellement offrir à Madame ses pantoufles... dans une blanche assiette de porcelaine!

C'était tellement original que Madame ne savait que faire: rire ou se fâcher?

Il vaut mieux rire, n'est-ce pas? Zélie n'avait pas mis les pieds dans le plat, mais seulement les pantoufles...

LA DIFFERENCE



Lui.—J'ai vu la nuit dernière un homme qui mit le feu à sa propriété.

Elle.—As-tu appelé la police?

Lui.—Je n'en voyais pas l'urgence du moment qu'il n'allumait que son cigare!

QUERELLE DE MENAGE

Lui, (furieux).—Quand finiras-tu par apprendre que les rasoirs ne sont pas faits pour tailler les crayons?

Elle.—Quand toi tu auras appris que les épingles à cheveux ne sont pas faites pour nettoyer les pipes.

OH! L'ARGENT!

Deux hommes s'injurient dans la rue, hurlent, puis se ruent l'un sur l'autre, grincent des dents, les yeux hors de la tête, prêts à s'écharper.

Un passant crie:

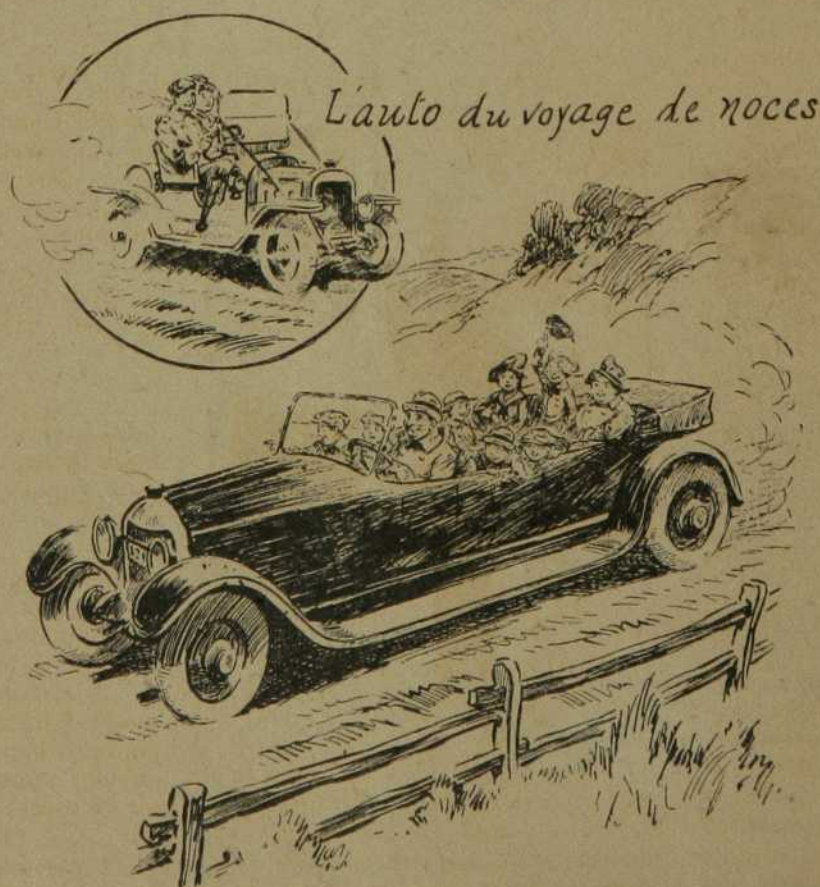
—Eh! les batailleurs; il y en a un de vous qui perd son porte-monnaie!

Les deux hommes se lâchent —et se mettent à chercher par terre.

REGRETS A SA MANIERE

—Ah! ma pauvre amie, je prends une vive part à votre douleur... Un mari si bon, si dévoué...

—Oui, le pauvre chéri, il était le modèle des époux. Et puis, un tel malheur est toujours bien grand, car on sait qu'on perd, on ne sait jamais qui on retrouvera.



L'auto du voyage de nocces

Et celle des nocces d'argent



CHRONIQUE MEDICALE MODERNISTE

LA POETICAILLOTTE

(VERSICULA FEVER; CERVO FELATUS DES ANCIENS)

Ce mal étrange consiste en une perversion de la manière d'écrire et parfois de celle de s'exprimer. Le malade recherche les expressions bizarres, extraordinaires et souvent incompréhensibles.

Pour lui, la main droite est une "dextre", la main gauche une "senestre", les doigts des "extrémités digitales", un vieux cheval de trente sous est un "coursier", etc., etc.

Le poéticaillotté a la rage d'écrire sur toutes sortes de sujets mais surtout sur le printemps, les yeux noirs, les cheveux blonds et les amoureux. Il écrit alors en lignes courtes dont il compte les syllabes sur ses doigts et son bonheur paraît complet s'il arrive à terminer ses lignes par ce qu'il appelle des "rimes", c'est-à-dire des mots ayant la même consonnance.

Dès qu'il a noirci quelques centaines de pages de cette façon, le malade voit son état général empirer, il se prétend l'homme "de génie", bien que sa femme — s'il est marié — se nomme Hortense, Flavie ou autrement, mais rarement Eugénie.

D'aucuns disent qu'il est un peu fou.

D'autres prétendent qu'il l'est beaucoup.

Le poéticaillotté vit ordinairement de peu, mais il compense le vide de son estomac par la longueur de ses cheveux; il a souvent le teint pâle et fait, le soir, des confidences à la lune et aux étoiles.

Il est toutefois rarement dangereux et doit être classé dans l'ordre des doux maniaques. Le mal n'est pas contagieux mais il est tenace et s'aggrave avec les années; vers la cinquantaine, le poéticaillotté s'il arrive à cet âge est ordinairement maigre comme un coucou et finit par échouer à l'hôpital ou à l'asile d'aliénés.

COMPLICATION À REDOUTER : La Brossite précédemment décrite.

* * *

TRAITEMENT.— Eloigner du malade tout crayon, plume ou morceau de charbon de bois, lui supprimer également le papier et en général tout ce qui peut servir à écrire; si cela ne réussit pas, employer l'homéopathie, c'est-à-dire lui réciter deux heures chaque jour les productions d'un autre malade du même genre.

Si tout cela est inutile, tâcher de faire marier le poéticaillé avec une vigoureuse



Il fait des confidences à la lune...

LAISSE le dernier oeuf dans le poulailler, disait la petite fille à son jeune frère. C'est la mesure dont se sert la poule.

—o—

LES JOIES DU MARIAGE



Future belle-mère.—Je veux bien vous donner ma fille, mais dites-moi, êtes-vous certain de pouvoir subvenir aux besoins d'une famille?

Jeune homme.—Oh! certainement!!

Belle-mère.—Correct alors, mais pensez-y bien, nous sommes douze ici...

ménagère qui lui fera faire connaissance avec le rouleau à pâte à chaque accès et lui remplacera le crayon par un balai ou une pelle à neige suivant la saison.

Si enfin ce dernier remède est impuissant mettre six gouttes d'acide prussique dans le café du malade.

—o—

CONSULTATIONS GRATUITES

—

D—Indiquez-moi un bon remède bien certain pour le mal de dents? MÂCHOIRE EN COMPOTE.

R—Voici: Vous prenez une patate de moyenne grosseur et vous vous la fourrez dans la bouche; tournez ensuite le dos au poêle quand il est allumé. Lorsque la patate est cuite, le mal de dents est guéri.

—o—

D—J'ai souvent des coliques épouvantables et qui durent des heures entières; que me conseillez-vous en semblable cas? MADAME BIDOUILLE.

R—Euh... attendre, chère madame, attendre que ça se passe, tout simplement!

—o—

D—J'ai continuellement des cors aux pieds; seriez-vous assez bon de m'indiquer comment me délivrer de cette infirmité? JEUNE ÉLÉGANTE DE WESTMOUNT.

R—C'est très simple: ne prenez plus de chaussures trop petites de deux points pour vos pieds.

—o—

LE COIN AUX REFLEXIONS

—

LA DIFFERENCE entre la finance et le vol est facile à expliquer. La première, c'est quand vous gagnez; le second, c'est quand l'autre gagne.

—o—

IL Y A plus d'affection dans un parapluie de cinquante sous que dans un de cinq dollars; au moins, il paraît plus attaché à son maître.

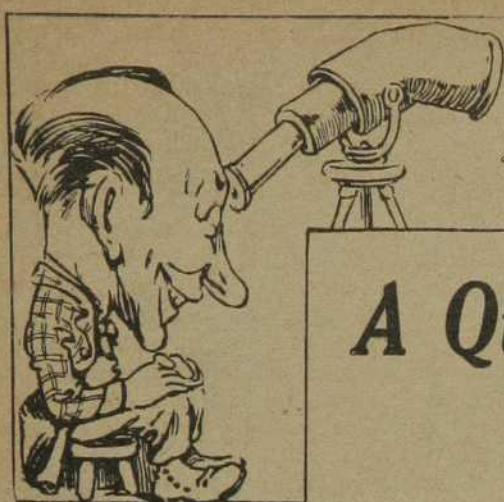
—o—

LES POURNAUX américains parlant d'une jeune fille qui vient de se marier disent qu'elle possède six langues. Que va devenir le mari?

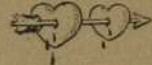
—o—

TU DIS que ta femme ne veut pas écouter un mot de ce que tu lui dis! Fais donc semblant de parler dans tes rêves.

DÉMOCRITE.



NOUVELLE SENTIMENTALE



A Quoi Tient Une Destinée?

Par LOUIS ROLAND

Les plus belles qualités, soutenues par une persévérance illasables ne suffisent pas toujours—pas souvent, même—pour conquérir soit le bonheur, soit la fortune, soit la renommée ou ce qui ne s'obtient que rarement, les trois choses en même temps.

La destinée est capricieuse et décevante; cruelle souvent, fantasque parfois elle a des abaissements immérités et des retours de fortune inattendus et c'est à elle surtout que l'on pourrait appliquer le couplet célèbre: "Bien fol est qui s'y fie..."

Jacques Damblin devait en faire l'expérience.

C'était un garçon laborieux et intelligent mais qui semblait poursuivi par une malchance continuelle dans tout ce qu'il entreprenait, ce qui le désolait grandement car il était ambitieux.

Il possédait une instruction assez complète et ne manquait pas d'initiative, peut-être même en avait-il trop car il entreprenait parfois des choses au-dessus de ses capacités mais il croyait fermement que la fortune aide les audacieux, ce qui n'est pas toujours vrai. L'audace ne suffit pas pour réussir dans la vie; il faut une certaine élasticité de conscience qui faisait complètement défaut à Jacques Damblin.

Si l'on n'est pas un peu—ou beaucoup canaille—ici-bas, il faut se résigner à végéter à moins de bénéficier de circonstances exceptionnelles sur lesquelles on aurait tort de compter d'une manière certaine.

Jacques Damblin essaya un peu de tout. A vingt ans il était commis dans une grande maison d'habillements, situation qui ne lui plaisait qu'à demi, mais enfin où il gagnait à peu près sa vie. La maison fit faillite.

Il entra chez un peintre-décorateur car il connaissait un peu le dessin. Pendant deux jours tout alla bien; le troisième jour son employeur l'envoya retoucher une enseigne au-dessus de la porte d'entrée d'un grand hôtel. Jacques s'installa sur son échafaudage, et se mit à la besogne en sifflottant. Au bout d'un instant, il éprouva le besoin de se reposer un peu en fumant une cigarette et il profita de la circonstance pour regarder les jolies filles qui passaient.

L'une d'elles attira particulièrement son attention; elle était si jolie, si gracieuse et si élégante que le pauvre Jacques en eut la respiration brusquement coupée et se sentit le cœur flamber comme une allumette.

Il avança jusqu'à l'extrémité de son échafaudage pour la voir un peu plus longtemps et joignit les mains, tout extasié d'admiration.

Fatale distraction dont le tira un cri féroce venu d'en bas, sorte de bégaiement étranglé qui n'avait rien d'humain... Jacques se pencha et aperçut vaguement un monsieur vêtu d'un superbe habit noir et d'un étincelant chapeau haut de forme; ledit monsieur gesticulait comme un furieux... En regardant mieux, Jacques vit que le superbe chapeau était transformé en accordéon et que le bel habit était zébré de longues traînées rouges depuis le haut jusqu'en bas. Une large flaque de même couleur s'étalait sur le trottoir tandis qu'un pot de peinture gisait sur le côté dans le ruisseau où il avait roulé.

En une demi-seconde, le peintre amateur comprit le drame qui s'était passé... Il avait poussé du pied le pot de peinture sans s'en apercevoir et c'était le beau bourgeois d'en bas qui l'avait reçu sur la tête... Tout cela à cause d'une belle fille qui avait passé.

Jacques se sentit froid dans le dos. Il descendit de son échafaudage et n'y remonta pas; son employeur à qui l'on avait téléphoné aussitôt était arrivé comme un furieux et l'avait congédié avec un grand coup de pied à l'envers de l'individu pour tout paiement...

A la suite de cette aventure, Pierre Damblin se fit chauffeur d'auto. Il roula pendant trois jours et écrasa six chiens; il refusa prudemment de terminer sa semaine, crainte de finir par un chrétien.

Il connaissait un peu de cuisine et se fit cuisinier; le restaurant passa au feu le lendemain de son arrivée.

Successivement il entra chez un plombier, chez un libraire, chez un bijoutier, chez un marchand de charbon et dans une manufacture de portes et chassés. Il resta quatre jours dans une place, huit dans une autre et parfois jusqu'à un mois dans une troisième; en fin de compte, inévitablement il survenait quelque incident qui le rejetait une fois de plus sur le pavé.

—Cela devient enrageant! dit-il un jour à un ami et si c'est pour durer, je me fais fourrer en prison pour deux ans, j'aurai au moins la certitude de rester vingt-quatre mois dans ma nouvelle position!

—Tu es trop bon garçon et on te gracierait avant la fin de ta peine, répondit l'ami.

—Ça pourrait bien arriver, murmura Jacques qui sentait le découragement l'envahir, et pourtant je sais bien que je suis bon à quelque chose... Combien y en a-t-il de plus bêtes que moi qui réussissent dans la vie!... Que faire!...

—Epuise une jeune fille riche et tu n'auras plus besoin de travailler, tu vivras en bourgeois!

—Hélas! Tu ravives sans le vouloir une plaie bien douloureuse... Figure-toi que j'aime, à en perdre la raison, une jeune fille qui est jolie comme un Amour et qui est plus riche encore que belle... je l'ai vue pour la première fois un jour que je faisais la peinture d'une enseigne...



Ils attendaient le train qui devait les emporter.

—Ah oui!... je connais l'histoire! Il paraît que tu sais décorer également comme il convient les chapeaux de castor qui passent, mais laissons... Et alors, cette jeune fille? Tu l'as revue? Tu lui as parlé?

—Oui... elle a bien ri de l'aventure quand je la lui ai racontée et je crois que je ne lui suis pas indifférent mais elle ne me prend pas beaucoup au sérieux. Tâchez de réussir à quelque chose, m'a-t-elle dit, et mon père sera disposé à écouter favorablement votre requête, jusque-là c'est un échec qui vous attend...

—Eh bien, mon cher, c'est un bel encouragement, cela! Il me semble qu'à ta place, je me sentrais capable de tout!

—Sans doute mais si tu avais, comme moi, la noire déveine pour contrecarrer toutes tes entreprises, tu ne serais pas si confiant dans l'avenir...

Un mois après cet entretien, Jacques Damblin eut une douce et

agréable surprise: un parent éloigné qu'il ne connaissait même pas lui laissait un héritage de dix mille piastres. Jacques se crut sauvé avec cette petite fortune et immédiatement les projets les plus variés se heurtèrent dans sa cervelle.

Il était, avons-nous dit, assez instruit et ne manquait pas d'initiative; le désir d'une carrière artistique où il trouverait une indépendance relative et une vie agréable s'empara de lui.

Moyennant six mille piastres, il reprit un théâtre qui venait de fermer ses portes et se promut, du coup, propriétaire et directeur artistique. Une agence lui fournit des artistes, et, après une publicité qu'il jugea irrésistible, il attendit les spectateurs.

Il en vint beaucoup la première fois, un peu moins à la seconde soirée et presque pas à la troisième. La semaine suivante fut un peu meilleure, Jacques couvrit à peu près ses frais puis il réalisa un léger bénéfice et cela paraissait devoir marcher quand l'inévitable malchance se mit encore en travers.

Deux des principaux acteurs tombèrent malades subitement et Jacques ne put les remplacer; deux autres firent une noce carabinée qui les mit hors de service pendant huit jours et sa plus jolie actrice le lâcha pour épouser un jeune homme riche et bête qui se faisait remarquer par ses assiduités aux spectacles.

La clientèle déserta le théâtre et le restant de la troupe, inquiet pour les gages, en fit autant. Un beau jour Jacques les vit, malles bouclées et tous préparatifs terminés attendre le train qui devait les emporter vers d'autres scènes.

Jacques haussa les épaules et ferma son théâtre. Tant d'infortunes l'avaient rendu philosophe et lui avaient ouvert de nouveaux horizons. Ayant étudié par ses aventures les divers côtés de la vie, il se crut apte à manier la plume et il décida de demander à la littérature la notoriété que toutes ses autres carrières lui avaient refusée.

Le malheureux ignorait dans quel guépier il allait se fourrer!... Il ne savait pas qu'un littérateur aujourd'hui n'a des chances de mourir dans la peau d'un millionnaire que s'il est né dans cette peau-là et s'il n'a pas perdu sa peau dans l'intervalle... Il ignorait qu'avoir même du génie sans argent cela ne sert à rien parce qu'un auteur de mérite n'atteint la renommée qu'à la manière des tomates en boîte, des cornichons confits et autres produits alimentaires, c'est-à-dire grâce à la réclame et que la réclame coûte cher...

Il ignorait tout cela, le brave Jacques, sans quoi il se fut fait maçon, balayeur ou cordonnier...

Il publia un premier ouvrage dont pas un seul volume ne se vendit; un deuxième qui eut le même insuccès et un troisième qui eut le sort des deux autres. Un marchand de vieux papiers lui proposa de racheter tout le stock pour vingt-cinq piastres. Ça lui en avait coûté quinze cents...

Du coup, Pierre réalisa toute l'étendue de sa détresse; il refusa la proposition du marchand de vieux papiers mais il n'eut plus aucun espoir de conquérir la main de la belle jeune fille qui lui faisait battre le cœur. Il se vit condamné infailliblement à la médiocrité, à la déchéance peut-être et il jugea inutile toute nouvelle tentative d'amélioration sociale.

Il résolut de partir loin, bien loin... Où? Il n'en savait rien au juste pas plus qu'il ne savait ce qu'il ferait si loin mais enfin il éprouvait le besoin de fuir les lieux où il avait connu tant de déceptions.

Il voulut toutefois se payer un peu d'agrément avant de disparaître; il lui restait quelques dollars de son héritage, oh, bien peu! et, comme il avait lu dans les journaux l'annonce d'un bal masqué sensationnel, il résolut d'y aller pour avoir, au moins une fois dans sa vie, un peu de plaisir, un souvenir agréable parmi tant d'autres qui ne l'étaient pas...

Après mûre réflexion, il acheta un costume extraordinaire que le marchand lui affirmait devoir faire sensation. C'était la gigantesque reproduction d'un oiseau bien connu; le vulgaire moineau qui pullule dans les rues et les parcs.

Jacques se rendit au bal en voiture. Il s'amusa énormément toute la nuit qu'il trouva courte d'autant plus qu'il avait combattu la chaleur des nombreuses danses par de non moins nombreuses accolades à des flacons tentateurs...

Aux petites heures, il s'aperçut enfin qu'il était temps de rentrer chez lui mais qu'il ne lui restait plus un sou pour s'offrir une voiture. Pas moyen non plus de quitter son travestissement dans lequel il était en costume extra-léger...

Que faire, le jour allait bientôt arriver complètement et Jacques se souciait peu alors d'affronter les regards étonnés et moqueurs de la foule dans son accoutrement grotesque. Bravement il prit son parti et voulant profiter de la demi-obscurité qui régnait encore ainsi que de la rareté des passants, il reprit la direction de son domicile.

Il passa par les rues les plus désertes, ne rencontra que deux ou trois policemen qui faillirent en tomber à la renverse de saisisse-

ment puis il arriva au Parc Lafontaine qu'il devait traverser tout entier.

Il pressa le pas quand, tout-à-coup, un miaulement prolongé le fit sursauter... Un énorme chat, quelque matou affamé sans doute arrivait en trotinant de son côté avec des yeux brillants de convoitise... Un moineau de cette taille, quel plantureux régal ce devait être, en effet!

Jacques se mit à rire mais bientôt le rire se figea sur ses lèvres... Au premier miaulement, un autre, puis deux, puis dix, puis cent avaient répondu! De tous côtés arrivaient des chats affamés, rampant avec des allures de tigre et bientôt Jacques se vit un cortège musical de plus de cinq cents de ces animaux...

Il arrivait, à ce moment, rue Amherst où la foule commençait à apparaître et il eut un succès phénoménal. De tous côtés accoururent les curieux médusés par l'étrange spectacle... Le soir même Jacques Damblin était connu dans toute la ville, huit jours après son aventure se savait jusqu'à Vancouver et il jouissait d'une célébrité qu'il n'avait certes pas recherchée.

L'attention était attirée sur lui, elle y resta; suffisamment du moins pour mettre en relief les volumes qu'il avait écrits et qui dormaient toujours chez les libraires. En deux jours ils furent vendus jusqu'au dernier et il fallut en tirer des éditions supplémentaires. Jacques en publia d'autres qui eurent le même suc-



De tous côtés arrivaient des chats affamés.

cès. Désormais la publicité gratuite que lui avait faite son aventure assurait sa carrière littéraire; en six mois Jacques était célèbre et les éditeurs lui faisaient de véritables ponts d'or.

Un bonheur n'arrive jamais seul: Maintenant que Jacques était en passe de devenir célèbre, le papa de la jolie fille n'avait plus d'objection au mariage. Celui-ci eut lieu et mit la fortune sur la route de l'écrivain.

Jacques conserve comme une relique le costume d'oiseau qui lui a valu tout ce bonheur et, plus philosophe encore qu'auparavant mais plus satisfait, il songe, en regardant la singulière défroque, que la destinée tient parfois à bien peu de chose...

—o—

LE RENSEIGNEMENT

—Pardon, mon ami, combien faut-il de temps pour aller à Montréal de Ste-Rose?

Le casseur de pierres lève la tête et, pesant sur sa masse, m'observe à travers le grillage de ses lunettes, sans répondre.

Je répète la question. Il ne répond pas.

—C'est un sourd-muet, pensé-je, et je continue mon chemin.

J'ai fait à peine une centaine de pas que j'entends la voix du casseur de pierres. Il me rappelle et agite sa masse. Je reviens et il me dit:

—Il vous faudra 4 heures.

—Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite?

—Monsieur, m'explique le casseur de pierres, vous me demandez combien il faut de temps pour aller de Ste-Rose à Montréal. Vous avez une mauvaise façon d'interroger les gens. Il faut ce qu'il faut. Ça dépend de l'allure. Est-ce que je connais votre train, moi? Alors je vous ai laissé aller. Je vous ai regardé marcher un bout de route. Ensuite j'ai compté et maintenant je suis fixé; je peux vous renseigner: il vous faudra 4 heures.

UNE SURPRISE

—Papa, tu m'as dit que quand je saurais faire la cuisine tu me ferais une surprise; maintenant que je sais, où est la surprise?

—La surprise! Eh bien! mais... tu ne sais donc pas? j'ai congédié notre cuisinière, ce matin.

LES BONDS DOMESTIQUES

—Joseph!

—Monsieur?

—Vous m'éveillerez à sept heures.

—Bien, monsieur.

—Ne l'oubliez pas... Vous avez si peu de tête... faites un noeud à votre mouchoir.

—Je proposerais à monsieur quelque chose de plus sûr. —??

—Ce serait de me sonner.

C'EST LA QUESTION?



Père.—Pense, mon fils, qu'il faudrait plus de 15 millions d'années pour pomper tout l'eau de la mer à raison de 1000 gallons à la minute.

Fils, (après un moment de réflexion). —Et où viderais-tu toute cette eau, papa?

POUR LE CROIRE IL FAUDRAIT L'Y VOIR!



Négresse, (ne pouvant s'empêcher de rire). —Et dire que Monsieur s'est tant vanté l'autre jour qu'il aimerait être aviateur!...

COMMENT ON SE TRAHIT

—Charles, ces poissons que tu as apportés de la pêche, hier, sont déjà gâtés!

Charles, (sans réfléchir). —Alors, ce marchand de poissons n'est qu'une canaille!...

TRES SINCERE

Z..., célibataire renforcé, porte sur les femmes des jugements sévères.

—Elles sont toutes sottes à pleurer, dit-il. Je n'en ai trouvée qu'une qui eût de l'esprit et du bon sens.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

—Elle n'a pas voulu de moi!

PEU ELOGIEUX!

Un bon bourgeois se plaint des incartades de son héritier; il pleure dans le gilet d'un vieil ami.

—Tu devrais, dit celui-ci, le tancer d'importance.

—Oh! moi, ce que je lui dis lui est bien égal; il n'écoute que les imbéciles!

Puis après un silence:

—Parle-lui, toi!

IL FAUDRAIT VOIR AVANT



Voisin, (d'en face). —Eh bien, Léon, ta mère aime-t-elle les nouveaux voisins?

Léon. —Moi je les trouve corrects, quant à ma mère elle ne dit peut-être pas de même car jusqu'asteur elle ne leur a encore rien demandé à prêter!

UNE CONDITION ESSENTIELLE!

Champoireau rencontre Guibollard pendant les dernières élections.

—J'ai, lui dit-il, des velléités de devenir orateur. Quelles sont les conditions pour pouvoir parler en public?

—Il y en a plusieurs, répond gravement Guibollard: la première, c'est qu'il y ait du monde.

AU COIN DE LA RUE

—Ayez pitié d'un pauvre aveugle chargé de famille.

—Combien avez-vous d'enfants? demande une jeune femme émue.

—Je ne peux pas vous dire, madame, je n'y vois pas.

UN CHIEN QUI RAPORTE



1° Admirez, monsieur, ce chien phénomène. —Je vois très bien votre chien et j'admire la pureté de sa race; mais le côté phénoménal de son individu ne saute pas aux yeux. —Parce que vous ne l'avez pas vu au travail. C'est sa façon de travailler qui n'est pas ordinaire...

L'ART DE LA SUGGESTION

On leur a bien recommandé de ne jamais rien demander à table. Aussi Robert, pour ne pas enfreindre la consigne, s'adresse à sa petite soeur, et d'un ton protecteur:

—Tu sais, Yvonne, il ne faut jamais rien demander à table. Ainsi, moi, par exemple, je voudrais bien du gigot maintenant, mais je n'en demande pas.

SATISFAITE D'ELLE-MEME

Paul. —Je vais te dire ce que nous devrions faire, Marie, nous devrions fonder une société d'admiration mutuelle. Moi, par exemple, j'admire tes beaux yeux. Et toi, qu'admires-tu en moi?

Marie. —Ton bon goût.



2 "Et tenez: jetez-lui donc de l'argent, une pièce de cent sous de préférence. Vous allez voir de quelle façon il va vous résoudre les problèmes sociaux les plus ardu: extinction du paupérisme, solution de la vie chère. Est-ce attrapé au vol, ça? —Le premier cabot venu en fait autant, avec un peu d'exercice."



3 "D'accord! Aussi, n'est-ce pas là le beau côté du travail. Le beau côté du travail, c'est de lui reprendre la pièce qu'il tient serrée dans sa mâchoire puissante. Essayez donc un peu de la lui reprendre, votre pièce. On va rigoler!..."



4 "Là! qu'est-ce que je vous disais! Voilà de la belle ouvrage. Tâchez-y la question! comme disent les Anglais. Possession vaut titre, se dit ce brave cabot qui connaît le droit romain. Nieriez-vous encore, monsieur, que mon chien soit un phénomène?..."



5 "Mais ce n'est pas fini. L'expérience vous a prouvé que c'était midi moins cinq pour rentrer vous-même en possession de vos cent sous. Moi, son maître, je les lui fait rendre avec une étonnante facilité. —J'avoue que ce dressage est merveilleux et vous fait grand honneur."



6 "Et puisque votre chien a lâché la pièce, rendez-la moi —Vous la rendre? Impossible, monsieur. Vous ne savez donc pas que mon chien ne le veut à aucun prix et que, si je commettais cette imprudence, il me déchirerait à belles dents? Ça, monsieur, c'est un chien phénomène et du beau dressage!"

LE JOUR DU REPOS



1 Lui.—Qu'est-ce que tu veux faire de toutes ces vieilleries-là?
Elle.—C'est du mobilier à réparer pour notre maison de campagne.

2 Lui.—Tu ferais mieux d'acheter du neuf... C'est tout en morceaux!
Elle.—Faut économiser! Le prix que ça coûterait servirait pour payer la maison...

3 Lui.—Faudrait un ouvrier capable pour recoller tout ça correct!...
Elle.—Ça serait des frais inutiles... Faut économiser pour payer le bungalow...

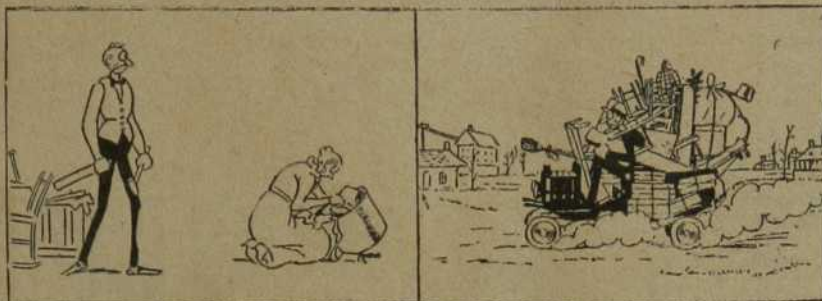
4 Lui.—Le charretier va rire de nous quand il verra ces meubles là.
Elle.—On prendra pas de charretier, c'est trop dispendieux!

DOMPTEUR INCAPABLE

Pendant le cours d'une représentation, dans un grand cirque, on vint annoncer au public mécontent que le dompteur ne pourrait paraître ce soir-là au milieu de ses animaux.

—Et pourquoi cela demanda un spectateur grincheux.

—Parce que, messieurs et mesdames, sa femme lui a donné une raclée.



5 Lui.—Crois-tu donc que les meubles vont mouvoir tout seuls?
Elle.—Ben... et toi? T'es pas capable de les transporter?

6 Lui.—J pense que j'ai l'air d'un vrai fou ou bien d'un marchand de guenilles... Il est fameux, mon jour de repos!

UN VIVEUR

Jos Laclique à l'âge de trente-six ans avait des milliers de piastres de dettes; il eut un jour l'idée de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, et demanda à un échevin, qui était alors un de ses amis, l'autorisation de rassembler ses créanciers sur le Champ-de-Mars.

—Accordé, s'il n'y a pas de revue de pompiers ce jour-là, car tu as besoin de toute la place.

L'ERREUR DE LA CLIENTE

Une dame magasinait dans un établissement de bric-à-brac avec l'intention d'acheter une vieillerie quelconque, lorsqu'elle aperçut, tout au fond, une figure originale dont la tête et les épaules dépassaient le comptoir.

—Combien vaut cette idole japonaise, là-bas? demanda-t-elle.

—Elle vaut dans les trente mille, madame, répondit le commis en baissant la voix; c'est le propriétaire!...

LE COMBLE DE LA FLATTERIE

Le prince régnant d'un petit Etat est atteint d'une forte myopie, avec cela il a la manie d'aller à la chasse ou de tirer des cartons. L'autre jour, il se livrait à ce dernier exercice.

Pan! le coup part.

Tonnerre! dit le prince, j'ai tiré trop à droite.

—Non, mon prince, répond un courtisan. Vous n'avez pas tiré trop à droite. C'est la cible qui était trop à gauche.

ELLE A MANQUE SA VOCATION



M. Petit.—Ma femme aurait bien figuré au parlement!

M. Grandjean.—Vraiment! Comment ça?

M. Petit.—Parce qu'elle sait m'apporter toujours de nouveaux bill (comptes à payer.)

UN FLEGMATIQUE



—Du moment que tu descends, Jack, remonte-moi ma gamelle et mon lunch tout à l'heure.

LE PREMIER RESULTAT

Les jeunes dames d'une ville dont la discrétion nous oblige à taire le nom, viennent de protester contre les "bavardes." Elles ont fondé un club auquel elles ont donné le nom de Club de la Pensée. Les membres viennent là pour méditer et la règle est celle du jeu de whist, le silence.

L'idée a eu tellement de succès, que le jour de l'inauguration, on a parlé cinq heures durant sur les avantages de la méditation silencieuse.

SOUPÇONNEUX

—Sambo, où est le râteau?

—Il est tout près de la houe.

—Où est la houe?

—Tout près du râteau, Monsieur.

—Et où sont les deux, espèce de sot?

—Ils sont ensemble, Monsieur. Dites-moi pourquoi essayez-vous d'engendrer chicane avec un pauvre nègre comme moi?

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS

Un individu aborde un monsieur correctement vêtu, dans le train pour New-York, et lui dit:

—Vous êtes M. X... le banquier qui laisse un passif de deux millions. (Hésitation et gêne de celui-ci.)

L'autre, (reprenant).—Oh! mais ne craignez rien, je viens seulement, avant votre départ, vous demander un grand service.

—Lequel, répond l'autre de plus en plus inquiet.

—Je compte moi-même m'établir, et je voudrais savoir comment vous avez fait pour obtenir tant de crédit.

L'IDEE DE SA FEMME

Paul est très chauve. Marie, pleine de prévenances pour son mari, vient d'imaginer un moyen de soustraire l'occiput de Paul à un des mille désagréments auxquels la calvitie expose.

C'est le temps des mouches. Eh bien! Marie a peint une araignée sur la tête de son mari pour en éloigner les tourmenteuses ailées.

IL PREND SA MERE A TEMOIN



P'tit Mioche.—Maman, attends!... tu vas être témoin de ce que je demande au p'tit Jésus; la dernière fois je lui ai demandé un fusil et il m'a apporté un polichinelle.

CHARLIE ECHAPPE A UN GRAND MALHEUR



1 Huit heures venait de sonner; c'était l'heure convenue où Juliette, accoudée à la fenêtre, attendait Charlie. Comme un nouveau Roméo, ce dernier vint charmer sa blonde par les airs gais et douces mélodies de sa guitare autant que du timbre de sa voix harmonieuse.



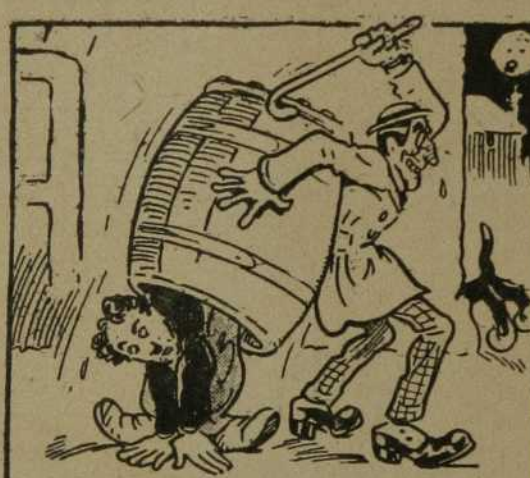
2 Mais survint Pistache, élégant gentleman et prétendant avoir conquis avant Charlie, dont il était le rival, le cœur de Juliette. De sa canne il accroche l'échelle où se trouvait celui qu'il regardait comme son adversaire et... ouf... avec lui... dans le tonneau!...



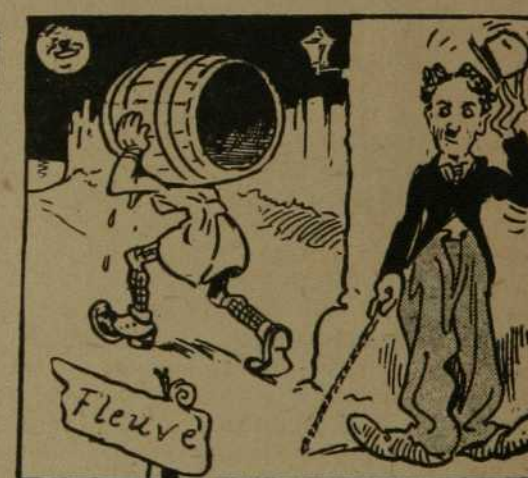
3 Pistache, tout heureux de sa victoire, se hâta d'y enfermer Charlie. "Je te tiens, murmura-t-il, tu n'en sortiras plus vivant... tu veux m'enlever celle que j'aime, mais je vais t'en faire voir avant!..."



4... Et pour plus de sûreté de tenir son rival et de crainte qu'il ne lui échappe, il y cloue solidement le couvercle. "A présent, se dit Pistache, il ne pourra plus en sortir et ne viendra plus nous embêter, tous les deux."



5 Dans sa grande surexcitation, il avait complètement oublié de boucher l'autre côté du baril, ce fut la planche de salut par où Charlie s'échappa aussitôt que Pistache chargea sur son dos le tonneau avec lui supposé être en dedans.



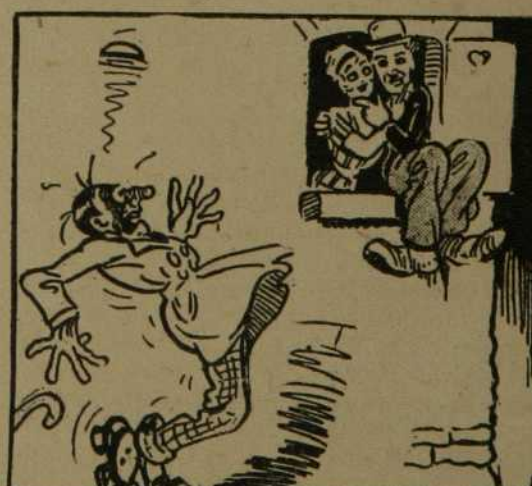
6 Quelle bonne veine pour notre Charlie de se sentir de nouveau libre comme l'oiseau dans l'air!... Et tandis que son ennemi juré s'empressait de se rendre au bord du St-Laurent pour commettre un meurtre, l'heureux réchappé prit le bord de Juliette.



7—Ça y est!... c'est tout ce que tu mérites, s'écria Pistache en lançant avec force dans l'eau le tonneau fatal. Il contempla un instant la place qu'il ne quitta que lorsqu'il fut sûr que le baril avec Charlie fut englouti!...



8 Le cœur à l'aise et l'air radieux, le prétendu amoureux de Juliette se hâta d'aller annoncer à sa belle amie la mort de son rival. "J'ai pris peut-être un moyen trop cruel pour me débarrasser de lui, se dit-il, mais je suis sûr qu'il ne reviendra plus."



9 Mais quelle déveine pour Pistache qui ne savait plus où donner la tête, lorsqu'il vit de nouveau dans les bras de Juliette, son rival Charlie. Il en eut une telle commotion nerveuse qu'il en devint fou!

POURQUOI CE MAUVAIS COUP D'OEIL

Un jour que le docteur Sacoche se promenait avec un de ses amis sur la rue Des Epluchés, il vit devant lui une dame qu'il semblait reconnaître de loin.

—Evitons-la, dit l'homme de l'art à son ami; je la connais... elle me connaît... j'ai soigné son mari; chaque fois qu'elle me voit, elle me jette un de ces mauvais coup d'oeil... qui en disent long!...

—Ah! je comprends, dit l'ami, sans doute vous avez dû lui charger un prix fou, ou peut-être son mari est-il mort sous tes soins!...

—Tout au contraire, cher ami, dit Sacoche... je l'ai guéri... lui ai sauvé la vie et l'ai conservé à son épouse!

PAS COMPLETE

Paul.—Je ferais partie de cette association si elle n'était pas remplie d'hypocrites.

Louis.—Oh! tu fais erreur! Il y a toujours de la place pour un nouveau.

UNE DE MIEUX!

—Quand j'étais jeune fille, racontait une vieille dame, un de mes beaux me serra si fort qu'il me brisa une côte.

—Hum! reprend sa voisine, en prenant un air d'orgueil, quand j'étais jeune fille, un de mes beaux, me serra si fort, qu'il se cassa... un bras.



LE SEPT DE COEUR

No 9

(Suite)

Le premier acte se passe au cours de cette fameuse nuit du 22 au 23 juin dont on a tant parlé. Et, pour ma part, disons-le tout de suite, j'attribue la conduite assez normale que je tins en l'occasion, à l'état d'esprit très spécial où je me trouvais en rentrant chez moi. Nous avions dîné entre amis au restaurant de la Cascade, et, toute la soirée, tandis que nous fumions et que l'orchestre de tziganes jouait des valses mélancoliques, nous n'avions parlé que de crimes et de vols, d'intrigues effrayantes et ténébreuses. C'est toujours là une mauvaise préparation au sommeil.

Les Saint-Martin s'en allèrent en automobile. Jean Daspry, — ce charmant et insouciant Daspry qui devait, six mois après, se faire tuer de façon si tragique sur la frontière du Maroc. — Jean Daspry et moi nous revînmes à pied par la nuit obscure et chaude. Quand nous fûmes arrivés devant le petit hôtel que j'habitais depuis un an à Neuilly, sur le boulevard Maillot, il me dit :

— Vous n'avez jamais peur ?

— Quelle idée !

— Dame, ce pavillon est tellement isolé ! pas de voisins... des terrains vagues... Vrai, je ne suis pas poltron, et cependant...

— Eh bien, vous êtes gai, vous !

— Oh ! je dis cela comme je dirais autre chose. Les Saint-Martin m'ont impressionné avec leurs histoires de brigands.

M'ayant serré la main il s'éloigna. Je tirai ma clef et j'ouvris.

— Allons ! bon, murmurai-je, Antoine a oublié de m'allumer une bougie.

Et soudain je me rappelai : Antoine était absent, je lui avais donné congé.

Tout de suite l'ombre et le silence me furent désagréables. Je montai jusqu'à ma chambre à tâtons, le plus vite possible, et, aussitôt, contrairement à mon habitude, je tournai la clef et poussai le verrou.

La flamme de la bougie me rendit mon sang-froid. Pourtant j'eus soin de sortir mon revolver de sa gaine, un gros revolver à longue portée, et je le posai à côté de mon lit. Cette précaution acheva de me rassurer. Je me couchai et, comme à l'ordinaire, pour m'endormir, je pris sur la table de nuit le livre qui m'y attendait chaque soir.

Je fus très étonné. A la place du coupe-papier dont je l'avais marqué la veille, se trouvait une enveloppe, cachetée de cinq cachets de cire rouge. Je la saisis vivement. Elle portait comme adresse mon nom et mon prénom, accompagnés de cette mention : "Urgente".

Une lettre ! une lettre à mon nom ! qui pouvait l'avoir mise à cet endroit ? Un peu nerveux, je déchirai l'enveloppe, et je lus :

"A partir du moment où vous aurez ouvert cette lettre, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez, ne bougez plus, ne faites pas un geste, ne jetez pas un cri. Sinon, vous êtes perdu."

Moi non plus je ne suis pas un poltron, et, tout aussi bien qu'un autre, je sais me tenir en face du danger réel, ou sourire des périls chimériques dont s'effare notre imagination. Mais, je le répète, j'étais dans une situation d'esprit anormale, plus facilement impressionnable, les nerfs à fleur de peau. Et d'ailleurs, n'y avait-il pas dans tout cela quelque chose de troublant et d'explicable qui eût ébranlé l'âme du plus intrépide ?

Mes doigts serraient fiévreusement la feuille de papier, et mes yeux relisaient sans cesse les phrases menaçantes... "Ne faites pas un geste... ne jetez pas un cri... sinon, vous êtes perdu..."

Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de lettres.
Commencé dans le No du 26 mai 1917

ARSÈNE LUPIN
Gentleman-Cambrioleur

Allons donc ! pensai-je, c'est quelque plaisanterie une farce imbécile.

Je fus sur le point de rire, même je voulus rire à haute voix. Qui m'en empêcha ? Quelle crainte indécente me comprima la gorge ?

Du moins je soufflerais la bougie. Non, je ne pus la souffler. "Pas un geste, ou vous êtes perdu", était-il écrit.

Mais pourquoi lutter contre ces sortes d'auto-suggestions plus impérieuses souvent que les faits les plus précis ? Il n'y avait qu'à fermer les yeux. Je fermai les yeux.

Au même moment, un bruit léger passa dans le silence, puis des craquements. Et cela provenait, me sembla-t-il d'une grande salle voisine où j'avais installé mon cabinet de travail et dont je n'étais séparé que par l'antichambre.

L'approche d'un danger réel me surexcita, et j'eus la sensation que j'allais me lever, saisir mon revolver et me précipiter dans cette salle. Je ne me levai point : en face de moi, un des rideaux de la fenêtre de gauche avait remué.

Le doute n'était pas possible : il avait remué. Il remuait encore ! Et je vis — oh ! je vis cela distinctement — qu'il y avait entre les rideaux et la fenêtre, dans cet espace trop étroit, une forme humaine dont l'épaisseur empêchait l'étoffe de tomber droit.



Je tournai la clef dans la serrure, j'ouvris ma porte...

Et l'être aussi me voyait, il était certain qu'il me voyait à travers les mailles très larges de l'étoffe. Alors je compris tout. Tandis que les autres emportaient leur butin, sa mission à lui consistait à me tenir en respect. Me lever ? Saisir un revolver ? Impossible... il était là ! au moindre geste, au moindre cri, j'étais perdu.

Un coup violent secoua la maison, suivi de petits coups groupés par deux ou trois, comme ceux d'un marteau qui frappe sur des pointes et qui rebondit. Ou du moins voilà ce que j'imaginai, dans la confusion de mon cerveau. Et d'autres bruits s'entrecroisèrent, un véritable vacarme qui prouvait que l'on ne se gênait point, et que l'on agissait en toute sécurité.

On avait raison : je ne bougeai pas. Fut-ce lâcheté ? Non, anéantissement plutôt, impuissance totale à mouvoir un seul de mes membres. Sagesse également, car enfin pourquoi lutter ? Derrière cet homme, il y en avait dix autres qui viendraient à son appel. Allais-je risquer ma vie pour sauver quelques tapisseries et quelques bibelots ?

Et toute la nuit ce supplice dura. Supplice intolérable, angoisse terrible ! Le bruit s'était interrompu, mais je ne cessais d'attendre qu'il recommençât. Et l'homme ! l'homme qui me surveillait, l'arme à la main ! Mon regard effrayé ne le quittait pas. Et mon cœur battait ! et de la sueur ruisselait de mon front et de tout mon corps !

Et tout à coup un bien-être inexprimable m'envahit : une voiture de laitier dont je connaissais bien le roulement, passa sur le

boulevard, et j'eus en même temps l'impression que l'aube se glissait entre les persiennes closes et qu'un peu de jour dehors se mêlait à l'ombre.

Et le jour pénétra dans la chambre. Et d'autres voitures passèrent. Et tous les fantômes de la nuit s'évanouirent.

Alors je sortis un bras du lit, lentement, sournoisement. En face rien ne remua. Je marquai des yeux le pli du rideau, l'endroit précis où il fallait viser, je fis le compte exact des mouvements que je devais exécuter, et, rapidement, j'empoignai mon revolver et je tirai.

Je sortai hors du lit avec un cri de délivrance, et je bondis sur le rideau. L'étoffe était percée, la vitre était percée. Quant à l'homme, je n'avais pu l'atteindre... pour cette bonne raison qu'il n'y avait personne.

Personne! Ainsi, toute la nuit, j'avais été hypnotisé par un pli de rideau! Et pendant ce temps, des malfaiteurs... Rageusement, d'un élan que rien n'eût arrêté, je tournai la clef dans la serrure, j'ouvris ma porte, je traversai l'antichambre, j'ouvris une autre porte, et je me ruai dans la salle.

Mais une stupeur me cloua sur le seuil, haletant, abasourdi, plus étonné encore que je ne l'avais été de l'absence de l'homme: rien n'avait disparu. Toutes les choses que je supposais enlevées, meubles, tableaux, vieux velours et vieilles soies, toutes ces choses étaient à leur place!

Spectacle incompréhensible! Je n'en croyais pas mes yeux! Pourtant ce vacarme, ces bruits de déménagement... Je fis le tour de la pièce, j'inspectai les murs, je dressai l'inventaire de tous ces objets que je connaissais si bien. Rien ne manquait! Et ce qui me déconcertait le plus, c'est que rien non plus ne révélait le passage des malfaiteurs, aucun indice, pas une chaise dérangée, pas une trace de pas.

—Voyons, voyons, me disais-je en me prenant la tête à deux mains, je ne suis pourtant pas un fou! J'ai bien entendu!...

Pouce par pouce, avec les procédés d'investigation les plus minutieux, j'examinai la salle. Ce fut en vain. Ou plutôt... mais pouvais-je considérer cela comme une découverte? Sous un petit tapis persan, jeté sur le parquet, je ramassai une carte, une carte à jouer. C'était un sept de coeur, pareil à tous les sept de coeur des jeux de cartes français, mais qui retint mon attention par un détail assez curieux. La pointe extrême de chacune des sept marques rouges en forme de coeur, était percée d'un trou, le trou rond et régulier qu'eût pratiqué l'extrémité d'un poinçon.

Voilà tout. Une carte et une lettre trouvée dans un livre. En dehors de cela, rien. Était-ce assez pour affirmer que je n'avais pas été le jouet d'un rêve?

Toute la journée, je poursuivis mes recherches dans le salon. C'était une grande pièce en disproportion avec l'exiguité de l'hôtel, et dont l'ornementation attestait le goût bizarre de celui qui l'avait conçue. Le parquet était fait d'une mosaïque de petites pierres multicolores, formant de larges dessins symétriques. La même mosaïque recouvrait les murs, disposée en panneaux, allégories pompéiennes, compositions byzantines, fresques du moyen-âge. Un Bacchus enfourchait un tonneau. Un empereur couronné d'or, à barbe fleurie, tenait un glaive dans sa main droite.

Tout en haut, un peu à la façon d'un atelier, se découpait l'unique et vaste fenêtre. Cette fenêtre étant toujours ouverte la nuit, il était probable que les hommes avaient passé par là, à l'aide d'une échelle. Mais, ici encore, aucun certitude. Les montants de l'échelle eussent dû laisser des traces sur le sol battu de la cour: il n'y en avait point. L'herbe du terrain vague qui entourait l'hôtel aurait dû être fraîchement foulée: elle ne l'était pas.

J'avoue que je n'eus point l'idée de m'adresser à la police, tellement les faits qu'il m'eût fallu exposer étaient inconsistants et absurdes. On se fût moqué de moi. Mais, le surlendemain, c'était mon jour de chronique au *Gil Blas*, où j'écrivais alors. Obsédé par mon aventure, je la racontai tout au long.

L'article ne passa pas inaperçu, mais je vis bien qu'on ne le prenait guère au sérieux, et qu'on le considérait plutôt comme une fantaisie que comme une histoire réelle. Les *Saint-Martin* me raillèrent. Daspry, cependant, qui ne manquait pas d'une certaine compétence en ces matières, vint me voir, se fit expliquer l'affaire et l'étudia... sans plus de succès d'ailleurs.

Or, un des matins suivants, le timbre de la grille résonna, et Antoine vint m'avertir qu'un monsieur désirait me parler. Il n'avait pas voulu donner son nom. Je le priai de monter.

Sans préambule, il me dit—d'une voix éraillée, avec des accents qui me confirmèrent la situation sociale de l'individu:

—Monsieur, en voyage, dans un café, le *Gil Blas* m'est tombé sous les yeux. J'ai lu votre article. Il m'a intéressé... beaucoup.

—Je vous remercie.

—Et je suis revenu.

—Ah!

—Oui, pour vous parler. Tous les faits que vous avez racontés sont-ils exacts?

—Absolument exacts.

—Il n'en est pas un seul qui soit de votre invention?

—Pas un seul.

—En ce cas j'aurais peut-être des renseignements à vous fournir.

—Je vous écoute.

—Non.

—Comment, non?

—Avant de parler, il faut que je vérifie s'ils sont justes.

—Et pour les vérifier?

—Il faut que je reste seul dans cette pièce.

Je le regardai avec surprise.

—Je ne vois pas très bien...

—C'est une idée que j'ai eue en lisant votre article. Certains détails établissent une coïncidence vraiment extraordinaire avec une autre aventure que le hasard m'a révélée. Si je me suis trompé, il est préférable que je garde le silence. Et l'unique moyen de le savoir, c'est que je reste seul...



Au milieu de la salle, l'homme immobile, couché sur le côté gauche, près de son poing, un revolver tout fumant.

Qu'y avait-il sous cette proposition? Plus tard je me suis rappelé qu'en la formulant l'homme avait un air inquiet, une expression de physionomie anxieuse. Mais, sur le moment, bien qu'un peu étonné, je ne trouvais rien de particulièrement anormal à sa demande. Et puis une telle curiosité me stimulait.

Je répondis:

—Soit. Combien vous faut-il de temps?

—Oh! trois minutes, pas davantage. D'ici trois minutes, je vous rejoindrai.

Je sortis de la pièce. En bas, je tirai ma montre. Une minute s'écoula. Deux minutes... Pourquoi donc me sentais-je oppressé? Pourquoi ces instants me paraissaient-ils plus solennels que d'autres?

Deux minutes et demie... Deux minutes trois quarts... Et soudain un coup de feu retentit.

En quelques enjambées jescaladai les marches et j'entraï. Un cri d'horreur m'échappa.

Au milieu de la salle l'homme gisait, immobile, sur le côté gauche. Du sang coulait de son crâne, mêlé à des débris de cervelle. Près de son poing, un revolver, tout fumant.

(Voir Suite Page 30)



FEUILLETON Du SAMEDI

Le Secret du Taube Vert

PAR CLAIRE DE NESTE

Première Partie — Elsa, l'Espionne

No 4 SUITE.

UNE MISSION DÉLICATE

Enfin, se plaçant, au point de vue des intérêts réels, apparents tout au moins de Louise Villandray et de son fils, croyant en toute sincérité, assurer leur avenir, il avait puissamment aidé à la conclusion du mariage de la jeune veuve avec son riche client, le comte Gaspard de Pérac.

Ces souvenirs passèrent rapidement dans l'esprit de la comtesse, et elle donna à la femme de chambre, l'ordre d'introduire le visiteur.

Arlette se retraits discrètement.

Quelques instants plus tard, Me Valentin s'inclinait devant Mme de Pérac.

Il s'asseyait en face d'elle.

La fenêtre éclairait pleinement son visage, empreint à la fois de finesse et de loyauté.

C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, de taille et de corpulence moyennes, aux cheveux gris, encore abondants, à la barbe lustrée, également grise, séparée en deux grosses boucles.

Ses yeux bruns avaient un regard profond, un peu triste, le regard de ceux qui sont habitués à scruter les misères humaines, et qui, généreux et bons, gardent de cet écoeurant spectacle une profonde mélancolie.

Il s'excusait tout d'abord de son insistance.

— Vous êtes tout pardonné, cher maître, faisait la comtesse que sa tragique douleur même n'empêchait pas d'être aimable.

Le notaire faisait une allusion discrète aux douloureuses circonstances que traversait la famille de Pérac et exprimait en termes sobres, mais émus, sa profonde sympathie.

Louise fut touchée jusqu'aux larmes, et sentant plus que jamais à quel point cet

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Max Lauzière, orphelin de père, mais jouissant d'une jolie fortune personnelle, est un jeune et brillant lieutenant de cavalerie. Passionné pour l'aviation, il obtient son brevet de pilote et est attaché dans un des corps d'aviateurs, près de Paris. Relations avec la famille de Pérac; Max aime Arlette de Pérac, élégante et jolie, fille du comte et comtesse Gaspard de Pérac; il espère un jour l'épouser. La villa des Mûriers, résidence de Raymond Villandray, frère d'Arlette. Mattea Vigliani, italienne de mariage et ancienne amie de Raymond, n'était qu'une espionne allemande; son vrai nom est Elsa Müntze. Promenade nocturne et pluie de sang. Mystérieuse découverte dans le parc d'une femme blessée et inconsciente. Raymond et Gilles, le valet, la transportent à la villa. L'anneau double. Mort apparente de l'inconnue; Raymond veut la faire disparaître dans la Seine. Chasse mouvementée dans la nuit. Arrestation de Raymond l'assassin présumé. Il échappe à la police. Gilles, inquiet du sort de son maître, retrouve le corps de la jeune femme qui a repris connaissance. Ce dernier va la cacher chez la mère "La Pruche" qui tient une guinguette dans une île au milieu du fleuve.

La police chez la mère la Pruche; cette dernière ne se doute nullement de la présence de cette inconnue assassinée... Raymond Villandray, mourant de faim et de froid vient s'échouer sur l'île et demande l'hospitalité à la mère la Pruche; pour échapper à la Justice, il se déguise et grâce à cet accoutrement, il parvient à se sauver. La famille Rouziès; disparition d'Henriette surnommée Riri à cause de son continuel sourire aux lèvres. Cruelles angoisses de la mère et recherches infructueuses. Une fausse lettre d'Henriette. Mme Tribal ou la mère Quatre-Œil. Victor Tribal, son fils, un triste sujet. Juliette arrive à temps pour sauver son jeune frère Jules d'un empoisonnement. Max Lauzière apprend partiellement à la Comtesse de Pérac le crime de la rue de Poissy et la disparition de son fils Raymond. Elle n'ose croire à sa culpabilité et prend sa défense. Le Comte de Pérac, dur et cruel pour sa femme, refuse d'intervenir dans l'affaire, et va jusqu'à traiter son beau-fils d'assassin. Max devient détective amateur. Une visite à la villa des Mûriers; fructueuses recherches et importantes découvertes qui sauveront Raymond. Maître Georges Valentin.

homme était un ami sincère, elle lui disait, en peu de mots, ce qu'elle savait du tragique événement, les raisons qu'elle avait d'espérer, mais aussi celles qu'elle avait de craindre.

Cependant le sujet fut assez vite épuisé et Me Valentin ne disait point le motif de sa visite.

Il semblait en proie à une vive hésitation.

D'une main fiévreuse, il tordait l'un des boucles de sa barbe grise, tandis qu'il fixait d'un air préoccupé un angle de la pièce, où rien de particulier toutefois ne pouvait attirer son attention.

Le silence s'était fait entre les deux interlocuteurs.

La comtesse de Pérac le rompit la première.

— Vous avez désiré me voir, cher maître... une affaire urgente, à ce qu'il paraît?

— En effet, madame, je me trouve chargé, bien malgré moi... d'une communication... qui m'est extrêmement pénible...

La comtesse avait porté la main à son cœur.

— Ah! maître! vous m'effrayez... Raymond!... Oh!... il lui est arrivé malheur...

Le dernier mot s'étrangla dans sa gorge.

Elle s'était dressée et demeurait pâle comme une morte, les yeux agrandis par l'épouvante.

— Raymond!... répéta-t-elle.

Mais Me Valentin:

— Rassurez-vous, chère madame, calmez-vous, je vous en conjure, il ne s'agit nullement de M. Villandray... Je vous en donne ma parole.

La mère poussa un soupir de soulagement, un peu de rose revint à ses joues et elle se rassit.

— Pour ne concerner en rien votre cher fils, je crains toutefois, madame la comtesse, que la mission dont je suis chargé auprès de vous, ne vous fasse quelque peine.

— Ah! vous pouvez parler sans crainte, cher maître, après les tortures morales où je vis depuis trois jours, quel autre chagrin me pourrait atteindre?

Le notaire hocha la tête d'un air peu convaincu.

— Je suis envoyé vers vous, reprenait-il, d'un ton un peu solennel, par monsieur le comte...

— Par mon mari?... interrogea la comtesse troublée malgré tout.

Qu'est-ce donc que pouvait lui vouloir le comte?

Ne lui avait-il pas formellement déclaré qu'il ne voulait en rien s'intéresser à son beau-fils?

Et puisque Me Valentin déclarait être chargé d'une mission pénible, c'était la preuve que Gaspard n'était en aucune manière revenu sur sa décision.

Au bout de quelques secondes, Me Valentin reprenait:

— Veuillez m'excuser, madame la comtesse, si je me permets d'entrer dans certains détails de votre vie intime.

Mme de Pérac se sentit rougir.

— Ces détails je ne les ai point sollicités... je les ai appris malgré moi... de la bouche de monsieur le comte, auquel en tant qu'homme d'affaires, je n'ai pu me refuser à prêter l'oreille.

La comtesse était sur des charbons ardents.

— Où veut-il en venir?... Mais où donc? je ne vois pas!...

— Quoi qu'il en soit, j'ai appris que peu d'années après votre union — union à laquelle j'ose dire que je contribuai quelque peu, et qui me semblait s'annoncer sous les meilleurs auspices — quelque temps après votre union, dis-je, de graves dissensions s'élevèrent entre votre mari et vous.

— En effet, cher maître... le comte ne vous a dit que la vérité.

Et sincèrement montrant à nu la plaie de son cœur, Louise disait la cause ou plutôt les causes multiples qui avaient brisé son bonheur.

La scène de brutalité dans laquelle son mari avait frappé Raymond, avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase.

Depuis le lendemain de leur mariage, soit par jalousie rétrospective, soit pour tout autre motif, le comte s'était mis à haïr Raymond!

Et durant de longs jours, son cœur de femme et de mère avait été cruellement ballotté entre le fils qu'elle adorait et l'homme en l'amour et en la générosité de qui elle n'avait pas encore cessé de croire.

Mais bientôt elle s'était aperçue que Gaspard ne l'aimait plus.

Sa passion, où le cœur n'avait aucune part, s'était bientôt éteinte.

Il était retourné à son existence de viveur, entretenant ouvertement une de ses anciennes amies, ayant, en outre, plusieurs aventures, dont l'une, qui avait été un des scandales parisiens de ces dernières années, avait tourné au tragique.

Comme il a été dit, la brutalité du comte envers Raymond avait simplement précipité la rupture.

Me Valentin écouta en silence la douloureuse histoire; il la connaissait, au

reste, en grande partie.

— Le comte, en effet, m'a mis au courant, dit-il, tout en se donnant, je n'ai pas besoin de vous le dire, les meilleures excuses.

Mais la question de sentiment importe peu ici, malheureusement, et nous nous voyons obligés, vous m'en voyez désolé, Madame, de considérer simplement les faits...

— Or les faits ou plus simplement le fait incontestable, n'est-il pas vrai? c'est que depuis longtemps... douze années à peu près, c'est bien cela? vous avez volontairement rompu les liens qui vous unissaient au comte.

— En effet, murmura Mme de Pérac.

Et que depuis cette époque vous vous êtes toujours refusée à reprendre la vie commune.

— Pardon, cher maître! exclamait vivement la comtesse; refuser n'est pas le mot.

— Jamais une tentative de réconciliation n'a été faite par mon mari.

— J'en suis persuadé... Le fait n'en demeure pas moins... il y a eu rupture... la séparation existe, totale.

— Sans doute... mais je ne vois pas...

— Eh bien le comte... pour des motifs que j'ignore... que je ne soupçonne même pas, désire rendre cette situation... qui selon son expression... manque de... netteté, il souhaite que cette situation devienne... franche.

— L'hôtel?... je devrais quitter l'hôtel peut-être...

Et Arlette???

Oh! la séparer de sa fille, voilà ce qu'il voulait sans doute cet homme, pour la punir...

Mais de quoi?

Qu'avait-elle fait? la punir d'être la mère de Raymond?

Me Valentin eut un sourire triste.

— Eh bien! quand il voudra, je suis puvu que j'amène ma fille, dites-le lui... quand il voudra, pourvu qu'Arlette me reste, et elle me restera, j'en suis certaine, ma mignonne chérie; elle n'abandonnera pas sa mère pour...

— Si j'ai bien compris, madame, monsieur le comte ne songe nullement à vous disputer mademoiselle votre fille.

— Oh! alors tout est pour le mieux! je suis sauvée! exclamait la pauvre femme, souriant à travers ses larmes.

— Cher maître, veuillez dire au comte que nous serons prêtes... prochainement, le temps de chercher une installation... si modeste qu'elle soit... peu importe!...

— Hélas! madame soupira Me Valentin.

— Qu'est-ce encore?...

— Hélas, je ne me suis pas suffisamment expliqué.

La sympathie, l'amitié, oserais-je dire

que j'ai pour vous, madame, me rend si pénible mon devoir.

De nouveau la malheureuse Louise était haletante.

Ce n'est point une séparation pure et simple que souhaite le comte, mais le divorce qu'il veut... qu'il exige.

La foudre tombant aux pieds de Mme de Pérac ne l'eût pas saisie davantage.

— Le divorce?... le divorce?... répétait-elle... mais pourquoi?

Le notaire eut un geste évasif. Si, en son for intérieur, il se doutait des motifs qui faisaient agir son client, il ne jugeait sans doute pas les devoir révéler...

— Le divorce!... reprenait Mme de Pérac... mais c'est horrible!... en ce moment. Ne voyez-vous pas?...

— L'abstention totale du comte dans la tragique situation où se trouve mon fils, son refus qu'il m'a signifié, formel, irrévocable, de ne faire aucune démarche en sa faveur, c'était déjà une charge accablante une présomption de culpabilité contre mon pauvre enfant.

— Mais une rupture publique, éclatante, entrevous... le divorce! n'est-ce pas cent fois... le coup de grâce...

— J'ai fait remarquer cela...

— Mais c'est une infamie!... la plus cruelle des infamies... une lâcheté!

— Ce n'est point chevaleresque, assurément.

— Comment donc!... mais c'est du dernier des goujats!

— L'on pourra peut-être atténuer l'effet produit dans une certaine mesure.

— Et la proposition que je suis chargé de vous transmettre de la part de M. de Pérac, aurait ce résultat... je crois, autant que faire se pourrait... Toutefois.

— Cette proposition?

— Vous feriez défaut au procès... vous ne vous défendriez pas... de cette manière...

Mme de Pérac avait eu un sursaut de révolte.

— Mme Valentin, vous m'affligez; je vous croyais trop d'estime et trop d'amitié pour moi.

— Madame!...

— Je me laisserais accuser devant tous, de choses infâmes!...

— Dieu sait quels mensonges odieux, il est capable d'inventer et quelles basses complicités l'entourent, prêtes à le servir... et je ne défendrai pas mon honneur.

— Mais ne serait-ce que pour ma fille... monsieur.

— Veuillez me pardonner, madame, et me permettre d'achever ma pensée.

— Si vous voulez bien nous donner votre confiance, nous pourrions sans doute trouver un moyen de tout arranger, de sauvegarder entièrement votre honneur et de faire que votre rupture légale ait moins d'éclat.

Il est, comme l'on a dit, des accommodements avec le ciel; il en est davantage encore avec la loi:

— Oh! oui, je vous en conjure; j'ai toute confiance en vous, aidez-moi. Veuillez me pardonner les paroles injustes que j'ai pu vous dire. J'étais folle...

— Vous n'avez nul besoin de pardon, madame, disait Me Valentin, avec un sourire plein de bonhomie.

— Il me reste encore quelque chose à vous dire.

De ceci, je ne suis nullement chargé par le comte, au contraire...

— Je crois devoir vous prévenir... dans votre intérêt... afin que vous puissiez prendre vos mesures.

— Encore! ne put s'empêcher de murmurer la pauvre femme.

— Il s'agit de votre situation matérielle.

Mme de Pérac eut un geste d'indifférence.

— Pardon, madame la comtesse, c'est un des côtés de la question que nous ne pouvons pas vous dispenser d'envisager.

— Soit... puisque vous le voulez... d'ailleurs il le faut... je le comprends... Si le divorce est prononcé, ce qui est probable, car il est possible, en effet, que pour éviter des débats publics, je renonce à me défendre, eh bien, dans ce cas, le comte ne sera-t-il point tenu de me faire une pension en rapport avec sa fortune?... avec notre situation sociale?...

— Parfaitement.

— Ainsi, pas d'inquiétudes de ce côté, je suppose?

— Pas d'inquiétudes!... hélas! je me vois obligé de vous détromper, chère madame.

— Comment cela?...

— N'avez-vous aucune donnée sur la situation financière de M. de Pérac?

— Pas la moindre, je vous l'avoue.

— Chaque mois, il me fait, depuis notre séparation, remettre une certaine somme pour mes dépenses personnelles et celles de ma fille.

— Cette somme, il faut le dire, a été diminuant, de mois en mois; mais nous avons, sans demander une explication quelle qu'elle fût, ce qui m'eût profondément répugné, restreint nos dépenses, à proportion.

— Eh bien! madame, monsieur le comte est entièrement ruiné.

— Ruiné!...

— Par suite, vous n'avez guère à compter, à l'avenir sur une pension, à laquelle il pourrait être condamné envers vous. Il serait dans l'impossibilité de vous la payer.

— Le dernier coup! murmurait Mme de Pérac, atterrée.

Ainsi c'était la misère, la misère hideuse

se qui, après le déshonneur, se dressait devant elle!

S'il ne se fût agi que de son propre sort, elle eût été peu touchée.

Oh! se retirer du monde à jamais, se terrer dans un coin obscur! y vivre perdue, ignorée!... tel eût été son rêve.

Mais Arlette, mais sa chérie, si jeune, si délicate, habituée à tous les luxes!...

Et son mariage?...

Certes, elle ne doutait pas de l'amour de Max, non pas un seul instant. Mais le jeune officier avait une mère d'un caractère hautain, atteinte d'une maladie de coeur, et à qui toute contrariété devait être épargné.

Puis enfin, il fallait vivre; il fallait le pain de chaque jour.

Mme de Pérac demeurait, le front dans les mains, tandis que Me Valentin lui donnait sur la situation du comte, des précisions qu'il jugeait indispensables.

L'hôtel du boulevard de Courcelles, le château historique du Lardan, qu'il possédait en Touraine, étaient hypothéqués pour les trois quarts de leur valeur. Depuis deux ans, les intérêts n'étaient plus payés; l'on avait eu recours aux plus louches agences de prêt.

Les femmes avaient dévoré une partie de la fortune du comte, le jeu et de malchanceuses opérations de Bourse avaient fait le reste.

Il était à bout.

Que dans de telles conditions il s'occupât à demander le divorce, c'était ce à quoi le notaire ne parvenait à trouver aucune explication.

Mais le fait n'en était pas moins certain.

Me Valentin en était là de sa mission, lorsqu'Arlette entra, précédant Max.

— Veuillez bien m'excuser, chère maman, mais M. Lauzière est là; il est allé aux Mûriers, et comme Me Valentin est notre ami...

Le notaire la remercia d'un sourire.

Bien vite, le jeune officier disait les résultats de son enquête.

C'était peu; cependant quelque espoir semblait luire aux yeux de la comtesse.

Le notaire ne tardait pas à se retirer, après avoir prié Mme de Pérac de vouloir bien réfléchir à leur entretien, et lui avoir dit qu'il reviendrait le lendemain, dans la matinée.

XXI

LA BAGUE DE FIANÇAILLES

Arlette et Max, le notaire parti, se mirent à commenter les nouvelles apportées par le jeune officier.

Mme de Pérac était tombée dans une morne songerie.

Quel que fût le parti qu'elle se décide-

rait à prendre, ce serait, dans tous les cas, puisqu'elle n'avait pas la moindre fortune personnelle et que le comte était ruiné, la misère noire pour sa fille et pour elle.

Et cela il allait falloir l'avouer à Arlette, l'avouer à Max!...

A cette pensée, la pauvre mère se sentait défaillir. Non jamais elle n'en aurait le courage; jamais elle n'oserait dire à sa fille, à celui qu'elle considérait comme son fils, l'affront sanglant que lui infligeait son mari; ni la détresse matérielle à laquelle elle allait être réduite, ainsi que sa fille.

Les deux jeunes gens ayant longuement causé du sujet qui leur tenait si fort au coeur, et ayant épuisé toutes les hypothèses, finirent par remarquer le mutisme de la comtesse.

Elle était auprès d'eux, mais semblait étrangère à leur conversation.

Les épaules voûtées, les yeux mornes et sans regard semblait-il, les mains pâles, traînant sur sa robe sombre, on eût dit une statue plutôt qu'une créature vivante.

En la regardant, un même frisson de crainte, lit tressaillir Arlette et son ami.

— Mère chérie! exclama la jeune fille.

La comtesse passa la main sur son front.

— Oui!... fit-elle, comme si elle sortait d'un rêve.

— Tu ne dis rien?...

— Oui...

— Rymond...

— Oui, Raymond, en effet!...

— Mais ce n'est pas tout... ce n'est pas tout... Oh!...

Et la malheureuse femme fondait en larmes.

Elle n'avait pas voulu parler, elle s'était efforcée de demeurer impassible; mais la douleur avait été plus forte que sa volonté.

Et maintenant elle se voyait obligée de tout dire, de tout confesser...

Le visage, dans les mains, afin de cacher la rougeur qui lui brûlait les joues, elle ne cédait plus rien.

Et la proposition que venait de lui faire Me Valentin et ses révélations au sujet de leur situation matérielle.

Max l'écoutait, non sans une profonde émotion.

Mais la révélation de ces tristesses, si elles faisaient naître en lui de vives appréhensions pour l'avenir, ne diminuait en rien son amour pour Arlette, son estime ni son affection pour Mme de Pérac.

Comme il arrive chez toutes les natures vraiment généreuses, l'infortune de celle qu'il aimait, ne faisait que grandir son attachement.

La mignonne fiancée, depuis longtemps il la considérait comme telle, tombée au fond de la détresse matérielle et mora-

le, ne lui était que plus chère.

Et il sentait en lui, un insatiable besoin de se donner tout entier, sans réserve.

Lorsque la comtesse avait dit la demande en divorce que son mari se proposait d'introduire, Arlette avait eu un cri de douleur.

— Oh! papa!... mon papa que j'aime... que j'aimais tant...

C'était vrai; elle avait beaucoup aimé le comte.

Encore enfant, elle ne savait rien de ses désordres, elle ignorait aussi — car la comtesse avait cru devoir le lui cacher — à quel point il avait rendu sa mère malheureuse, et aussi qu'il eût de la haine pour Raymond.

Elle croyait qu'il n'y avait entre eux qu'une incompatibilité d'humeur, et espérait toujours qu'ils finiraient par s'entendre.

Aussi était-ce pour elle un déchirement que d'apprendre la rupture voulue par le comte.

Elle était trop intelligente pour ne point deviner qu'il porterait contre sa mère adorée des accusations mensongères, qu'il irait, si la chose était nécessaire, jusqu'à la couvrir de boue.

C'en était trop! non elle ne l'aimait plus, elle ne pouvait plus l'aimer, son père! Mais ce n'était pas sans une atroce douleur qu'elle sentait mourir en elle son amour et son respect filiaux.

Au cri de douleur, poussé par sa chère fiancée, Max avait pris ses mains, les avait couvertes de baisers passionnés, et, par de tendres paroles, avait cherché à endormir sa peine.

Lorsqu'elle fut un peu calmée et que Mme de Pérac, ayant achevé sa triste confidence, eut relevé enfin son front humilié:

— Madame, dit le jeune officier, d'une voix pénétrante, de nouvelles difficultés surgissent devant nous... je dis devant nous, car après, comme avant, ce que je viens d'apprendre, je suis tout vôtre et vous supplie de me considérer, dès aujourd'hui, comme votre fils, au même titre que Raymond.

— Oh Max!... vous êtes bon... vous êtes généreux.

— Mais je ne veux plus! s'écriait Arlette...

Ruinée... déshonorée... non jamais... jamais... maintenant... il faut nous dire... adieu!... Ce dernier mot s'étranglait dans sa gorge et elle tombait à demi évanouie sur un fauteuil.

— Méchante petite amie! s'écriait Max la relevant et mettant sur ses yeux des baisers fous, méchante, qu'avez-vous dit là?... vous voulez donc que je meure?

— Déshonorée! vous ne l'êtes point! grâce à Dieu... nous percerons à jour le mys-

tère. L'innocence de Raymond éclatera.

— Ruinée? peu importe!

— J'ai, sinon une fortune personnelle, du moins une modeste aisance. Elle nous suffira à tous trois.

Le bonheur n'est pas dans l'opulence, et nous serons heureux, croyez-le bien, puisque nous nous aimerons.

Puis se tournant vers Mme de Pérac:

— Madame la comtesse, faisait-il, s'inclinant avec une certaine gravité solennelle, mon intention était, comme vous le savez, de faire demander dans quelques jours la main de mademoiselle Arlette à M. le comte de Pérac.

Etant données les circonstances nouvelles, c'est à vous que j'ai l'honneur d'adresser ma demande...

— Cher... cher... ne put que murmurer la comtesse, oh de grand coeur! de tout coeur!...

— Merci, mille fois, madame... merci...

— Une faveur encore, pour mettre le comble à vos bontés. Permettez-nous de nous considérer, dès aujourd'hui, comme fiancés.

Un geste affirmatif de Mme de Pérac fut sa seule réponse. La pauvre femme était trop émue, pour pouvoir articuler une seule parole.

Le jeune officier tirait un écrin de sa poche.

Une bague, une marquise en brillants énormes lançaient mille feux dans l'écrin de velours blanc.

Il la passait au doigt d'Arlette, si radieuse qu'elle ne trouvait pas une seule parole.

Et les deux enfants échangeaient un chaste baiser de fiançailles.

Après quoi, la comtesse leur ouvrait les bras et les unissait sur son sein, en une même étreinte. Elle ne pouvait que murmurer à travers des larmes de joie:

— Oh! mes enfants... mes enfants bien aimés!

XXII

NOUVELLE ÉNIGME

En quittant l'hôtel de Pérac, Lauzière se rendit directement au petit pied à terre qu'il occupait près de La Madeleine, au 28 bis de la rue Gaudot-de-Mauroy.

Comme il passait devant la loge du concierge, celui-ci lui remettait un télégramme arrivé depuis la veille au matin.

Vivement le jeune officier l'ouvrait. Il était ainsi conçu:

«Villepreux, 8 heures du matin.

«Incident grave; venez aérodrome. Présence indispensable.

«Charneux.»

Charneux était le nom du gardien que

l'on avait, dès le début, installé à l'aérodrome de Villepreux, auquel Lauzière était attaché et où il remisait son avion entre les divers vols qu'il exécutait.

La lecture de ces quelques mots bouleversa Max.

— Incident grave, se répétait-il. Il ne pouvait imaginer ce que voulaient dire ces deux mots énigmatiques, mais évidemment gros de menaces.

Dans le désarrois de ces derniers jours, il avait totalement oublié ce qui était auparavant l'objet de ses préoccupations quotidiennes, son invention.

On se souvient qu'il avait trouvé un dispositif spécial qui supprimait le bruit du moteur et rendait ainsi son avion presque entièrement silencieux.

Maintenant, il était repris par la passion que lui inspirait sa trouvaille.

Sans même monter chez lui, il sortait, hélait un taxi vide et se faisait conduire à la gare Saint-Lazare.

Il prenait le premier train pour Noisy-le-Roi, qui est la station la plus proche de Villepreux.

En vingt-cinq minutes de marche, il fut à l'aérodrome.

Charneux, le gardien, était sans doute absent, à moins qu'il ne fût à l'intérieur de sa baraque de planches.

Lauzière ne se le demandait même pas il courait, hors d'haleine, vers le hangar.

C'est qu'il venait d'apercevoir, au dehors, à quelque distance des bâtiments, son avion peint en blanc, avec son fin fuselage métallique, ses grandes ailes étincelantes au soleil.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons expliquer que Max, ayant prévenu ses chefs des recherches auxquelles il se livrait, avait obtenu, afin que le secret de sa découverte lui fût acquis, que son appareil fut enfermé dans une partie du hangar parfaitement close et dont il aurait seul la clef.

Le samedi matin, avant de partir aux Mûriers, il avait soigneusement enfermé son avion, assujéti solidement la grande porte à coulisse, grâce aux deux cadenas qu'il avait fait ajouter, l'une en haut, l'autre en bas, par mesure de précautions, et recommandé à Charneux d'ouvrir l'oeil.

La recommandation, il est vrai, lui avait semblé superflue, car nul, en dehors de Raymond et de la famille de Pérac, ne savait qu'il eût inventé quoi que ce fût, et nul ne pouvait ainsi être tenté de chercher à voir son appareil.

Mais avant même d'examiner de près le moteur, il courait au hangar pour voir la grande porte, qui était ouverte à deux battants.

Il ne tardait pas à s'apercevoir que la serrure avait été fracturée, les deux cadenas limés.

Avant de demander à Charneux des ex-

plications, il revenait vivement à son appareil, en examinant minutieusement le mécanisme, ainsi que les diverses pièces et se rassurait un peu... il avait eu tout d'abord l'idée d'un sabotage, d'une stupide vengeance...

Mais non; aucune des rouages ne paraissait faussé.

Afin de ne conserver aucun doute, il s'installait dans l'appareil, roulait facilement quelques mètres dans le grand silence et s'élevait avec une extrême facilité.

Il fit seulement, à une faible hauteur, deux tours de piste et atterrit sans le moindre incident.

— Pas de sabotage, mais ce n'est pas tout. Il est incontestable, se dit-il que celui qui est venu prendre mon appareil, soigneusement enfermé, et qui pour cela a fracturé la porte, celui qui s'est porté à cet acte criminel a eu un but.

Et ce but, lequel serait-il si ce n'est de me voler mon invention? Rien ne lui a été plus facile que de prendre un croquis côté des diverses pièces de ma machine, ou même de les photographier.

A cette pensée, le jeune homme senti un long frisson le parcourir de la tête aux pieds.

Quoi! le fruit de tant de recherches et de travaux serait perdu!

Un autre, un misérable, profiterait de la longue peine qu'il s'était donné!

Toutefois, il ne tardait pas à se calmer; le malheur pouvait être prévenu...

Il n'avait qu'à se rendre au ministère à apporter immédiatement aux bureaux de l'état-major, les plans détaillés de sa machine.

En même temps, il prierait instamment que l'on envoie au plus tôt deux ou trois officiers devant lesquels il exécuterait quelques vols, et qui dresseraient un procès-verbal du résultat.

Il lui semblait impossible que son vœux l'eût devancé dans ces diverses précautions.

Au reste, l'eût-il fait, qu'il lui eût fallu faire exécuter le mécanisme assez compliqué.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il vit arriver le gardien Charneux.

Celui-ci, un ancien adjudant, décoré de la médaille militaire, semblait passablement ému.

— Mon lieutenant a vu?...

— Parbleu, si j'ai vu... C'est comme ça ajouta-t-il sévèrement, que vous remplissez votre rôle?

— Que mon lieutenant, veuille bien m'excuser; mais il n'y a pas de ma faute... comme mon lieutenant va le voir.

— J'ai enterré, hier, ma pauvre femme.

De grosses larmes étaient montées aux yeux du brave homme et roulaient sur ses joues tannées.

Lauzière s'aperçut, qu'en effet il portait un brassard de crêpe.

Charneux racontait qu'il avait été appelé, le samedi précédent, à la Salpêtrière, auprès de sa femme, qui, épileptique, y avait été internée, une année auparavant.

Elle était gravement malade.

A tel point, qu'elle avait succombé le mardi.

Il avait regagné son poste aussitôt après les obsèques, s'était mis en règle d'ailleurs, ayant avisé par télégramme le colonel directeur de l'aérodrome de son absence.

— On fût venu la nuit, d'ailleurs, pour suivre le surveillant, que sans doute, je ne me serais douté de rien. La machine de mon lieutenant ne s'entend presque plus depuis quelque temps.

Max ne put s'empêcher de sourire.

— Mais enfin quand vous êtes-vous aperçu?...

— Avant-hier matin, en rentrant...

— Et c'est tout à l'heure seulement que vous m'avez télégraphié?...

— Attendez, mon lieutenant, je vais vous dire...

Il expliquait qu'à son retour, il avait aperçu l'avion sur le champ d'aviation, à quelque distance du hangar, mais il n'en avait été nullement surpris, pensant qu'en son absence, Lauzière était venu, avait sorti son appareil, et pour une raison ou pour une autre, avait négligé de le rentrer.

— C'est ce matin, seulement, que, ne vous voyant pas venir, je suis allé du côté de votre stand.

— J'ai cru que j'avais la berlue quand j'ai vu la serrure fracturée, les cadenas usés à la lime.

— Je n'ai fait ni une ni deux. J'ai couru à Villepreux vous lancer ma dépêche.

— C'est bien vendredi que vous êtes parti pour aller voir votre femme?

— Parfaitement, vendredi, à la nuit.

— Et en rentrant, mardi matin, l'avion était bien là où je l'ai trouvé en arrivant.

— Oui mon lieutenant.

— L'effraction a donc été commise de vendredi soir à mercredi matin, la nuit, selon toute vraisemblance.

— Il ne peut en être autrement.

— C'est bon; je ne vous retiens plus.

Du geste il congédiait le gardien.

Celui-ci fit le salut militaire et s'éloigna.

Lauzière demeura tout pensif, auprès de son appareil.

L'hypothèse que l'on eût retiré l'avion du stand, pour surprendre son invention, lui paraissait à la réflexion invraisemblable.

Celui qui aurait été poussé par ce mobile n'aurait guère pu opérer la nuit. Les diverses pièces du mécanisme étant fort

ténues, il aurait dû, pour le voir et pour en prendre le croquis, se munir d'une lumière assez vive, lampe électrique de poche par exemple.

Cette lumière il aurait craint qu'elle fût aperçue du gardien.

A moins qu'il n'eût aussi connu l'absence de Charneux.

Tout cela était trop compliqué.

Mais alors quel avait pu être le mobile de celui qui avait commis l'effraction?

Voici qu'une énigme nouvelle se dressait, après le mystère sanglant de ces derniers jours; et cette énigme, pour être moins cruelle, demeurait tout aussi angossante.

Avant de repartir pour Paris, Max prit de nouveau place dans l'avion, avec le dessein d'essayer un autre vol encore, pour confirmer que, décidément, tout était intact dans sa machine.

Il était à peine installé, qu'une petite chose blanche frappa sa vue, près de son pied.

Il se baissa machinalement pour la ramasser.

— Curieux! extrêmement curieux; ne put-il s'empêcher de s'écrier.

C'était un lambeau de batiste blanche brodé... feston au bord, marguerites en broderie anglaise: un fragment de volant selon toute vraisemblance arraché d'un jupon de femme peut-être.

— Ah ça! est-ce que par hasard des amoureux m'auraient emprunté mon oiseau pour faire leur voyage de nocces?

L'avion avait deux places en effet, Souvent Lauzière amenait un passager, camarade ou sous-officier, également dans l'aviation.

Il n'avait pas achevé de considérer l'étoffe, qu'il apercevait entre les deux sièges, un petit objet mince de couleur noire.

Il s'en empara vivement.

Cette fois, il poussa un cri de stupeur. C'était un porte-monnaie d'assez grande taille, en cuir de Russie.

Dans l'angle gauche, l'on pouvait voir deux initiales enlacées, en argent.

Les deux initiales étaient H. R.

— H. R. Henriette Rouziès! s'écriait Lauzière.

Il ouvrait le porte-monnaie, quelque argent, une vingtaine de francs en pièces blanches, une mignonne clef d'acier, une enveloppe vide portait l'adresse:

Mademoiselle Henriette ROUZIES
chez Madame Louis, fleurs naturelles
Boulevard des Capucines, Paris.

Henriette Rouziès, la victime de la villa des Mûriers! la jeune femme disparue, dont le cadavre avait été trouvé dans le jardin de la villa! avait passé par la charmille au pied de laquelle Max avait trouvé le sac de maroquin noir, marqué des mêmes initiales H. R.

Lauzière demeurait sans paroles ne pouvant rassembler ses idées.

Enfin, une vive lumière se faisait en lui; il murmurait:

— Quand je le disais, là-bas, aux Mûriers, que la victime était tombée du ciel!

XXIII

L'HOMME AU BATON NOUVEUX

Le soir de ce même jour, Lauzière traversait dans une auto de louage la forêt de Marly, allant de nouveau, vers Villepreux.

Il avait, le matin, réparé lui-même, provisoirement, la serrure de la porte qui fermait son stand, avait de nouveau enfermé son avion, et recommandé à Charneux de faire bonne garde, cette fois.

Puis il avait pris le train à Noisy-le-Roi, pour Paris.

Il n'avait pas voulu attendre plus longtemps à faire part à la comtesse et à sa fille de la trouvaille vraiment extraordinaire qu'il avait faite dans l'avion.

Maintenant, il regagnait le champ d'aviation.

Il avait commandé, pour le lendemain, des ouvriers, en vue de faire rétablir plus solidement encore qu'auparavant, la fermeture de la porte.

En attendant, il veillerait lui-même, bien décidé à passer la nuit chez le gardien, à qui il demanderait un coin dans sa baraque.

L'auto, qui allait cependant à une vive allure, était lente au gré de ses désirs; il avait hâte de savoir que rien de fâcheux n'était survenu en son absence.

Plus des trois quarts de la forêt étaient traversés, lorsque, un peu avant d'arriver à un endroit que le grand chemin traverse et qui est appelé Carrefour Royal, l'auto, après avoir zigzagué durant quelques mètres, stoppa brusquement.

— Bon! la panne! exclama le chauffeur.

Et il sautait vivement à terre.

C'en était une, en effet.

Le chauffeur ne tarda pas à constater une sérieuse avarie dans le moteur.

Une heure suffirait à peine pour réparer.

— S'il en est ainsi, je continue mon chemin à pied, dit Max.

Il n'était guère à plus d'une demi-heure du champ d'aviation.

Il payait intégralement le prix de sa course et s'éloignait.

Mais au lieu de suivre le grand chemin il prit une sente assez large, parfaitement frayée, et qu'il connaissait bien.

Toutefois la nuit commençait à venir.

On eût dit qu'une cendre impalpable tombait des ramures.

Aux derniers chants d'oiseaux, se mê-

laient les flûtes frêles des rainettes, cachées dans la mousse, au pied des chênes.

Lauzière allait, tout à ses pensées.

Il repassait pour la vingtième fois, depuis le matin, sa troublante découverte et n'y pouvait trouver une explication, quelle qu'elle fût.

Une chose, toutefois, lui apparaissait comme évidente.

La victime, trouvée aux Mûriers, cette Henriette Rouziès, qu'il ne connaissait que de nom, et sur qui la police de Paris faisait en ce moment même une minutieuse enquête, cette Henriette avait été enlevée par son avion.

Et c'était son avion qui l'avait laissée tomber dans le jardin des Mûriers!

Le silence total du mécanisme, sa nouvelle invention, avait favorisé le ou les misérables qui avaient perpétré le crime.

Ils avaient pu ainsi, sans être entendus de Raymond, survoler la villa, faire au jeune architecte ce cadeau macabre.

Était-ce une vengeance? mais vengeance de qui?

Villandray ne se connaissait pas d'ennemis, il lui en eût fait la confidence.

Ceci, d'ailleurs, n'était qu'un des côtés de la question.

Il en était un autre, tout aussi angoissant. Celui ou ceux qui avaient fait servir l'aéro au tragique usage que l'on sait, ne pouvaient que connaître son invention.

Or, à qui en avait-il parlé? à qui en avait-il fait la confidence? à personne, sinon à Raymond, à la comtesse et à Arlette.

Tout en marchant, Max se frappait le front.

— Il y a de quoi devenir fou! disait-il tout haut.

Jusqu'à présent, il n'avait pas fait part de sa nouvelle trouvaille à la police. Ce n'est qu'à la comtesse et à Arlette qu'il avait montré le lambeau de batiste brodée et le portemonnaie.

Il leur avait recommandé, jusqu'à nouvel ordre, le secret le plus absolu.

— Que faut-il faire? ne cessait-il de se demander anxieusement.

C'est d'un avion qu'est tombée la victime, et cet avion c'est le mien!

Ne semblera-t-il pas que je sois complice?

«Et dans tous les cas, la révélation de ce fait ne peut en rien innocenter mon malheureux ami. Elle ne peut que l'accabler au contraire.

Où peut-être l'on ne me croira pas, l'on m'accusera d'une mise en scène.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il se prit à regarder autour de lui.

— Je marche depuis longtemps, à ce qu'il me semble, fit-il. Je devrais être hors du sous-bois.

Il avait, en effet, dévié de son chemin. Au lieu d'arriver à la lisière de la fo-

rêt, il avait obliqué à gauche, et s'était engagé dans une sorte de presqu'île boisée qui s'avance en pointe à travers les cultures.

La nuit était tout à fait venue.

Cependant comme la lune était levée, l'on pouvait se diriger sans trop de peine.

— Bah! avec ma boussole, je me tirerai bien d'affaire, dit Max.

Il fit craquer une allumette, et consulta la boussole qu'il portait toujours dans la poche.

Il la tenait encore à la main, lorsqu'un individu surgit soudain à ses côtés, venant d'un sentier latérale.

C'était un grand diable de cinq pieds et demi de haut tout au moins, d'allure jeune, l'air vigoureux.

Un feutre noir, enfoncé jusqu'aux oreilles ne laissait voir que très peu de visage; sa barbe, courte, s'allongeait en pointe. L'inconnu portait des vêtements sombres d'ouvrier, fripés, autant que le peu de lumière permettait d'en juger.

Il avait à la main une canne noueuse, quelque bâton taillé sans doute dans la forêt même.

Il s'approchait de Max, qui, d'instinct, avait fait un pas en arrière et se tenait sur ses gardes.

Toutefois, les intentions de l'inconnu ne semblaient nullement hostiles.

En un geste de politesse, il portait la main à son chapeau, sans le soulever toutefois, et demandait au jeune officier s'il ne pourrait pas lui indiquer le chemin de Villepreux.

Il s'était égaré et il errait depuis la tombée de la nuit.

Le son de la voix faisait tressaillir Lauzière.

Toutefois, il s'empressait de répondre.

— La route de Villepreux? mon Dieu! il m'est assez difficile de vous donner des indications précises, dans tout ce noir.

«Mais vous pouvez venir avec moi, si vous le désirez. J'y vais aussi; je connais la forêt et je crois que je saurai me tirer d'affaire.

— J'accepte volontiers, avait dit l'inconnu.

Chose étrange! La voix, dans ces deux derniers mots paraissait changée. Elle était cette fois étrangement nasillarde.

Le jeune officier en fit la remarque en son for intérieur.

Aussi, tandis qu'il cheminait en silence, ayant à ses côtés son compagnon, également muet, il ne cessait de l'observer à la dérobée.

Au bout de quelques instants, l'homme:

— Avez-vous exécuté quelques vols nouveaux cette semaine, mon lieutenant?

La voix était redevenue naturelle et, de nouveau Max avait tressailli.

Mais il ne pouvait préciser la cause de son émotion.

Il répondait évasivement:

— Je n'ai pas eu le loisir encore... mais la semaine prochaine, sans doute.

— Je suis un de vos fervents admirateurs, savez-vous, monsieur Lauzière?

Et, en quelques mots, il caractérisait les virages hardis et habiles que l'on avait remarqué dans les dernières envolées de Max.

— Vous me connaissez donc? interrogeait le jeune officier.

— Un peu! fit l'homme, avec un rire discret.

— Et, d'après ce que vous venez de me dire, j'estime que vous ne devez pas être étranger aux choses de l'aviation?

— Quant à cela!... J'admire les téméraires qui osent, comme vous... les hommes oiseaux... c'est tout.

Tandis qu'il parlait, Max l'observait de plus en plus...

Mais son examen ne lui apprenait pas grand-chose.

Dans l'ombre des ramures, où tombait seulement, çà et là, un rayon de lune, il ne voyait que silhouette de l'inconnu et, parfois, une tâche blanche: les mains ou le peu de visage qui dépassait le feutre.

Un silence assez long suivit encore.

A peu de distance en avant, les deux hommes apercevaient la lisière de la forêt, et aussitôt après, un champ découvert, que la lune inondait de clarté.

Soudain l'inconnu s'arrêta brusquement.

D'instinct, Max l'imite, l'interroge du regard...

Alors l'autre d'une voix basse et tremblante:

— Max... Max... te souviens-tu?

Le jeune officier a un geste de recul...

Mais l'autre la voix entrecoupée par l'émotion:

— Te souviens-tu?... le lycée Stanislas, puis Louis-le-Grand... Manille?... Le paquet de cigarettes que tu avais caché au dortoir, sous ton traversin?

— "Ce fut Manille, justement, qui l'y découvrit..."

A ces mots, Max n'avait pu retenir un cri.

— Raymond!... c'est toi!...

Ce souvenir du lycée que l'inconnu venait de faire revivre et qu'il était seul à connaître avec son camarade, ce nom de Manille, sobriquet donné à l'un de leurs pions, ne lui laissait aucune doute...

— Oui, moi! Max! mon cher Max... moi Raymond Villandray. Vois-tu, me reconnais-tu?...

Il avait couru dans une clairière, toute blanche de lune, ôta son feutre.

Max n'avait pas une minute d'hésitation.

C'étaient bien là ces grands beaux yeux

si loyaux, ce bon sourire, reconnaissable dans la broussaille de la barbe.

Les deux amis se jetaient dans les bras l'un de l'autre et tous deux en même temps:

— Mon frère!

— Je suis donc bien grîmé, que tu ne m'aies pas reconnu plus tôt, reprenait l'architecte, reculant un peu pour se mieux voir.

— A miracle. Mais que je suis heureux! je suis fou... fou de joie, te dis-je... Et ta mère!... Et Arlette!... Nous qui en étions à nous demander si tu n'étais pas au fond de la Seine!

— Par bonheur!...

— Mais comment es-tu là?... raconte...

— Asseyons-nous ici, veux-tu?

Raymond désignait une sorte de banc de mousse, au pied d'un chêne.

— Oui... nulle part nous ne serons plus en sécurité. Il est à peine neuf heures, la nuit est longue... Nous l'avons toute entière devant nous.

Villandray racontait tous les incidents de sa tragique aventure.

Nous les connaissons déjà.

Nous reprendrons donc le cours des événements au moment où la mère La Prune l'avait quitté pour regagner son île.

Il avait été convenu que Raymond, embarqué sur la péniche du beau-frère d'Amélie passerait pour son batelier, et lui aiderait en cours de route.

Il gagnerait ainsi Le Havre.

De ce qu'il pourrait faire ensuite, il n'avait aucune idée.

— Passer en Amérique, ce fut la première pensée qui me vint.

— C'est en effet celle de la plupart des fugitifs.

— Oui, mais je ne m'y arrêtais pas longtemps, je te prie de le croire.

— "Je songeai tout de suite au désespoir de maman, d'Arlette..."

— Et moi donc, j'étais oublié?

— Peux-tu le croire! au tien, tout autant! je te le jure.

— A la bonne heure.

— Je ne pouvais vous écrire, c'était le moyen presque sûr de me faire pincer.

— "Vous envoyer quelqu'un? Il y avait bien la mère La Prune, mais j'étais déjà loin, quand j'y pensai."

— "Alors, il n'y avait plus qu'une chose à faire, venir moi-même, avant de m'éloigner définitivement."

— Mais comment t'es-tu trouvé dans la forêt?

— C'est un pur hasard, si j'y suis passé à pied, et si tu m'y a rencontré.

— "J'avais l'intention d'aller au champ d'aviation et de t'y attendre, le temps qu'il faudrait... jusqu'à ce que tu vinses."

— Mais pour arriver ici? Nous sommes à jeudi... depuis la nuit fatale, la nuit de dimanche.

Raymond contait qu'il avait quitté l'avant-veille seulement la péniche d'Antoine, le beau-frère d'Amélie.

Elle était seulement en face de Villames.

Là, il avait pris un train de nuit, et il était demeuré caché dans la forêt, vivant des provisions que lui avait données Antoine avant de le laisser partir.

Lorsqu'il eut fini son récit, les deux amis s'entretenaient du tragique mystère de la villa.

Raymond apprit peu de choses à Max; mais celui-ci révéla au jeune architecte, la façon très probable dont la victime était venue dans le jardin: elle était tombée de l'avion, du propre avion de Max.

Impossible de peindre la stupéfaction de Villandray entendant cette chose extraordinaire, inouïe.

Cependant ayant sur les diverses trouvailles de Max: sac, porte-monnaie, etc... ayant réfléchi à l'étrange entaille faite dans la charmille et à la cassure de la branche du marronnier, il fut obligé de convenir que c'était là la seule hypothèse admissible.

— Mais ton avion, ton propre avion, avec son mécanisme silencieux, est-ce possible?

— "Qui donc connaissait cette particularité?"

— "A qui avais-tu parlé de ton invention?"

— A personne, sinon à toi, à ta mère, à ta soeur.

— Les ouvriers qui t'ont aidé peut-être?

— Inutile de chercher de ce côté; je n'ai fait faire qu'une partie des pièces; ces pièces étaient sans rapport entre elles.

Afin d'être plus sûr du secret, j'ai moi-même forgé les autres, tu sais que je ne suis pas un mauvais serrurier, et j'ai tout monté moi-même.

— Mais alors... alors? faisait Raymond, c'est inexplicable.

— C'est ce que je me suis dit depuis deux jours.

Un long silence suivit.

— Quoi qu'il en soit, reprenait Max, nous sommes en présence d'un problème insoluble pour le moment, mais tout problème a une clef; nous la trouverons. Je la trouverai; je te le jure.

— "Ce qu'il faut, avant tout, c'est te dérober à la justice, au mandat d'arrêt lancé contre toi, jusqu'à ce que j'aie découvert le vrai coupable."

— "En attendant, nous allons décider le lieu le plus sûr où tu pourrais te cacher, le moyen de correspondre."

— "Avant le jour, il faut que tu sois loin d'ici."

— "Cherchons tous deux, et puisque nous sommes ici en parfaite sécurité, ne quittons pas la forêt avant d'avoir tout arrêté."

— C'est bien mon avis, dit Raymond.

Chacun se mit à réfléchir de son côté.

Puis ils échangèrent leurs vues, à voix basse, par surcroît de précaution, comme s'il eût pu y avoir par là quelque oreille indiscrete.

Ce ne fut qu'au bout d'une grande heure qu'ils sortirent de la forêt.

La nuit était totale.

La lune, elle-même venait de disparaître à l'horizon.

Dans le noir profond de la vallée, on apercevait à peine quelques lumières, les becs de gaz de Villepreux...

Les deux amis se dirigèrent vers le champ d'aviation; ils allaient d'un pas allègre, évidemment satisfaits du parti qu'ils venaient de prendre.

En passant devant la maisonnette du gardien, à l'entrée du champ, Lauzière frappa à la vitre.

— Ne vous dérangez pas, Charneux, c'est moi.

— Mon lieutenant n'a besoin de rien? fit une voix de l'intérieur.

— Merci... je vais essayer un vol... mais j'ai un de mes amis avec moi... il m'aiderait s'il était besoin.

— Allons! bonne chance!

Un quart d'heure plus tard, Villandray et Lauzière prenaient place dans l'avion.

— As-tu de quoi éclairer? demandait Raymond.

— Il fait noir comme tous les diables.

— C'est ce qu'il faut. J'ai ma lampe électrique de poche, mais nous ne nous en servirons pas de si tôt.

— Nous attendrons d'être loin.

— J'ai aussi ma boussole.

— De cette manière nous ne perdrons pas notre direction.

L'avion roulait l'espace de quelques mètres, puis, dans le plus grand silence, il s'enlevait avec légèreté,

A peine eût-on pu le voir durant quelques secondes.

Bientôt ce ne fut plus qu'une ombre.

Puis, enfin, la frêle nef, avec les deux vies jeunes et vibrantes qu'elle portait, s'évanouit entièrement dans les ténèbres.

Deuxième Partie

Chanson d'Amour Avant l'Orage

I

LE REFUGE

Celui qui ne connaît point Arcachon, la ravissante plagè, paresseusement étendue au midi du bassin du même nom, ignore l'un des sites, non seulement les plus pittoresques, mais encore et surtout les plus originaux de la côte d'Argent, de cette

côte presque aussi admirée des étrangers que sa grande soeur la Côte d'Azur.

Deux villes la composent:

La ville d'été qui fut bâtie, il y a cinquante ans à peine, le long de la mer, sur une étendue de cinq à six kilomètres.

La ville d'hiver, au midi de la précédente, taillée en pleine forêt de pins et de chênes-verts.

Là, sous les hautes ramures croissent, grâce à un climat d'une douceur extrême, les palmiers et les aloès. Là, les arbousiers et les genêts géants mettent leurs fruits et leurs fleurs, comme des flammes ardentes de pourpre et d'or.

Tout le monde sait que dans ce coin béni de nombreux malades viennent demander, à la douceur de la température et aux effluves vivifiants des pins, leurs guérisons.

Beaucoup l'y rencontrent, presque tous y trouvent un adoucissement à leurs souffrances.

Mais ce n'est point des malades seulement que l'on y voit.

De riches étrangers: anglais, américains surtout, surmenés par les affaires ou les plaisirs, y viennent prendre quelques semaines de repos.

D'autres, des oisifs, y séjournent plus longtemps encore, parce qu'en ce pays de rêve, il semble que l'on savoure mieux qu'ailleurs la douceur de vivre.

Au midi de la ville d'hiver et non loin de la place des Palmiers, s'élevait et s'élève encore un hôtel appelé Hôtel de la Dune, sans doute à cause du haut monticules de sable blanc qui est tout proche.

Nombre d'enfants et même de papas et de mamans s'amusaient à rouler du sommet à la base de la pente de sable et poussaient à l'envie éclats de rire et cris de joie.

Pénétrons dans l'hôtel, non pas dans l'un des salons, où quelque blonde Miss feuilletait un album, d'un doigt distrait, ni même dans la salle à manger, autour de la table d'hôte, mais bien tout en haut, dans les mansardes.

L'hôtel étant presque neuf, cette partie de la construction ne manque ni de confortable, ni même d'élégance.

Le devant a même quelques chambres louées à des étrangers.

Le reste, sur le jardin intérieur, est réservé au personnel de la maison.

La petite chambre dans laquelle nous sommes entrés, un peu basse de plafond, il est vrai, a une large baie vitrée, par où pénétraient à grands flots l'air et le soleil.

Tout y est frais et délicat; le ripolin vert-d'eau des murailles, n'a pas une tache, non plus que carrelage rouge, soigneusement astiqué. La baie a des stores de mousseline, les deux lits jumeaux des dessus assortis sur transparents de la même teinte que le ripolin.

Une brune jeune fille est en ce moment

occupée à disposer, dans un cornet de métal, une touffe d'oeillets sauvages, cueillis sans doute aux alentours, et dont la fine senteur de girofle embaume toute la pièce.

Tout auprès, une femme d'âge mûr, dont le visage de cire, où rêvent deux grands yeux bleu pâle, est encadré de bandeaux gris, s'occupe à réparer du linge, dont une grande pile s'entasse à ses côtés.

— Dis-donc, Simonne, fait-elle tout à coup.

La jeune fille se retourne accourt, et, avec une prière dans le regard:

— Oh! je t'en prie, maman, appelle-moi donc Riri, puisque nous sommes seules. Ça me fait tant de bien de me retrouver moi-même.

— Gamine, va! faisait la mère, avec un indulgent sourire.

— Et laisse-moi t'appeler maman Marcelle, comme là-bas, à Paris... avant... quand nous étions heureuses.

La jeune fille poussa un profond soupir, et ses beaux yeux bruns s'emplirent de larmes.

Elle les refoula courageusement.

— Oui, nous étions toutes les trois... nous avions notre Line, avec nous... dit la mère. Nous ne devions pas nous cacher.

— Nous l'aurons bientôt encore, notre Line...

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

— Courage!...

Henriette posa un baiser sur le front de maman Marcelle, et la pauvre femme, réconfortée par cette caresse filiale, se mit à sourire.

Il nous reste maintenant à expliquer comment nous retrouvons, à Arcachon, dans l'Hôtel de la Dune, Henriette que nous avons laissé gravement malade chez la mère La Prune, et maman Marcelle, qui, de son côté, frappée dans ce qu'elle avait de plus cher, par la disparition de son enfant bien-aimée, était tombée en une hébétude proche voisine de la folie.

On sait qu'Amélie n'avait nullement parlé à l'inconnu qui lui était venu demander assistance, de la présence chez elle d'une jeune femme grièvement blessée.

Elle avait cru, de même, tout d'abord, ne pas devoir, par discrétion, parler à Henriette de cet inconnu.

Mais les journaux lui ayant, les jours qui suivirent, donné tous les détails du mystère de Poissy, elle n'avait pas douté que celui qu'elle avait secouru, ne fût l'accusé, sinon l'assassin et Henriette la victime.

Elle en était venue à se demander si ce n'était pas à l'évasion d'un coupable qu'elle avait contribué.

Dans le doute, cependant, elle ne se re-

pentait nullement d'avoir cédé à son bon cœur.

Dès que sa protégée était entrée en convalescence et lui avait paru assez forte pour supporter quelque émotion, elle lui avait dit ce qu'elle savait, et curieusement l'avait interrogée.

On juge de la stupéfaction d'Henriette en apprenant que Raymond était accusée de l'avoir assassinée; et elle protestait de toutes ses forces.

— Mais quelle preuve avez-vous, ma chère petite? faisait Amélie, qui, on le sait ne manquait pas de logique dans ses raisonnements.

A cette question, la jeune fille devenait rouge comme une pivoine.

Celui qu'elle adorait, Raymond, son idole, celui qui lui apparaissait comme un être surhumain, plus grand et meilleur que tous, il ne serait qu'un assassin! tout son être se révoltait à cette seule pensée.

Mais ses raisons intimes, elle se gardait de les dire, on le pense bien.

De son côté, elle apprenait à sa vieille amie ce qu'elle ignorait du drame, ce que savaient seuls Henriette et les misérables qui l'avaient traitreusement attirée dans un piège.

Nous allons à notre tour, le raconter à nos lecteurs.

On se souvient sans doute que, au début de cette histoire, Henriette, après avoir préparé avec sa mère, sa petite soeur, ses voisins, Juliette et Loulou, une partie de campagne, était sortie, disant qu'elle allait à son magasin, et rentrerait un peu tard vers les huit heures.

C'était un mensonge qu'elle faisait là, mais un mensonge bien innocent, certes, comme on va le voir.

Depuis longtemps, les médecins ordonnaient à maman Marcelle, de santé extrêmement fragile, anémique et névrosée, de vivre au grand air des champs.

Bien longtemps, c'avait été un gros crève-cœur pour Henriette, de ne pouvoir donner à sa mère chérie, ce qui sans doute lui eût rendu la santé, un air pur et le plein soleil.

Tant qu'elle avait été dans la fabrique de fleurs artificielles de la rue d'Aboukir, il n'y avait pas fallu songer.

Habiter hors Paris eût été par trop coûteux.

Mais dès qu'elle avait eu la chance d'entrer dans la maison du boulevard des Capucines, sa situation s'était à tel point améliorée, que la possibilité de réaliser son rêve lui était apparue.

Cependant, elle n'en avait pas soufflé mot à sa mère, de peur de ne pouvoir faire aboutir son projet, et de lui causer une déception.

Mais la patronne du bureau de placement, la mère Quatre-Oeil, que l'on n'a pas oubliée sans doute, câline et adroite,

s'était si bien insinuée dans ses bonnes grâces qu'elle lui avait arraché cette confiance, avec bien d'autres.

Quelque temps après, la rusée commère faisait luire aux yeux de sa jeune voisine un rêve bien plus beau encore que celui qu'elle avait pu faire, le rêve de devenir propriétaire d'une maisonnette et d'un jardinet, à une demi-heure de chemin de fer, dans la banlieue ouest.

Elle s'offrait à la mettre en relations avec le gérant de la Société des Habitations à Crédit.

Cette Société avait déjà fait bâtir un grand nombre de maisons fort coquettes, avec jardin, comme il a été dit.

On payait un loyer un peu plus élevé que le prix courant, moyennant quoi, au bout de dix années, l'on avait acquis maisonnette et petit enclos.

Henriette avait été transportée de joie à cette proposition.

Elle avait longuement consulté les plans que lui avait procurés la mère Quatre-Oeil et fait un choix provisoire.

Il ne lui restait plus, maintenant qu'à se rendre sur les lieux, afin de voir l'immeuble.

Si son attente n'était point déçue, elle ne tarderait pas à tout dire à maman Marcelle, et le cœur lui battait à la seule pensée de joie qu'allait ressentir la pauvre femme.

Lorsqu'elle avait quitté la maison, vers les cinq heures, elle était allée directement à la gare Saint-Lazare, et avait pris le premier train pour Bécon-les-Bruyères, où se trouvait la maisonnette en vue.

L'employé de la Compagnie des Habitations devait l'attendre à la gare et la conduire sur les lieux.

Aller de Belleville à la gare Saint-Lazare, puis attendre encore une grande demi-heure le départ du train, tout cela faisait une assez longue perte de temps.

D'autre part, il y a bien quarante minutes de trajet jusqu'à Bécon.

Si bien qu'il était plus de sept heures, lorsqu'elle arrivait dans cette gare.

En descendant, elle chercha en vain du regard l'employé qui était chargé de la conduire et qu'elle devait reconnaître à sa casquette portant les trois lettres S. H. C. — Société des Habitations à Crédit.

Un instant, elle fut assez soucieuse et sur le point de reprendre le train.

— Bah! s'était-elle dit ensuite, nous avons encore plus d'une heure de jour — on se souvient que l'on était à la fin juillet — la maisonnette n'est pas loin de la gare, m'a dit Mme Tribal; et maman Marcelle sera si contente, quand je lui dirai la cause de mon retard qu'elle ne pensera même pas à me gronder.

Vers les huit heures moins le quart, comme elle commençait à perdre patience, elle voyait arriver dans la cour de la

gare, un taxi qui se rangeait le long du trottoir.

Le chauffeur, qui portait les lettres dorées S. H. C. sur sa casquette, venait vers elle et se découvrait:

— C'est bien à Mlle Rouziès que j'ai l'honneur de parler?

— Précisément monsieur.

Enchantée de voir finir sa longue attente, elle ne se demandait pas comment cet homme la connaissait.

Toutefois, sans s'en expliquer les raisons, elle le trouvait étrange.

Il avait de longs cheveux d'un blond filasse qui tombaient sur son col. Un ample cache-poussière l'enveloppait jusqu'aux pieds.

Ses lunettes d'automobiliste, teintées de bleu, cachaient une partie de son visage.

— Est-ce que nous allons aller en auto, monsieur? interrogeait Henriette.

— Mais si vous le voulez bien, mademoiselle. Nous avons encore un bon bout de chemin.

— Quelle chance! exclamait Riri, battant des mains.

Elle avait une joie d'enfant à penser qu'elle allait se payer comme elle se le disait "une ballade".

— Ce plaisir des riches, en auto, à travers la campagne.

Sans défiance aucune, elle montait dans le taxi. A peine était-elle installée, que le chauffeur faisait jouer à la portière un ressort caché.

Riri était prisonnière.

Mais elle était loin de s'en douter.

Elle était tout à la joie de cette heure délicieuse où, emportée avec une vitesse fantastique, lui semblait-il, elle croyait faire un rêve.

La poussière de la route traversée par les rayons obliques du soleil, couchant l'enveloppait d'un nuage d'or. Au travers, elle voyait à peine la vaste plaine morne, ondulée, semée çà et là de quelques villas qui semblaient passer, se poursuivre en une course fantomatique.

Depuis combien de temps était-elle là? elle n'en savait rien.

L'image idéale de la maisonnette rêvée, le jardinet avec les fleurs: rosiers, géraniums et tulipes, qu'elle y mettait, en pensée, flottait devant elle.

Puis une autre... un visage bien-aimé... Raymond... le fils de la comtesse de Pérac.

— Oh! qu'elle durât toujours, toujours, cette heure enchanteresse!...

Qu'il ne finit jamais ce joli chemin.

Tout à coup, elle sursauta.

L'ombre, soudain, avait envahi l'intérieur du taxi, qu'une fraîcheur la prenait à la gorge.

Elle s'était dressée à demi et regardait au dehors.

En avant, en arrière, partout, des ar-

bres, des arbres énormes, dont elle voyait les troncs défiler avec une rapidité de vertige. Le taxi, en effet, venait de pénétrer dans la partie nord de la forêt de Saint-Germain.

Il roulait avec un bruit feutré sur le sol herbeux d'une sente, car il avait quitté la grand'route qui traverse la forêt.

L'herbe de la sente, rarement foulée, était en effet fort épaisse.

En constatant ainsi qu'elle était en pleine forêt et que le taxi filait avec une vitesse vertigineuse, ce qu'elle voyait à la fuite éperdue des troncs autour d'elle, elle avait été prise d'une peur si horrible qu'elle n'avait pu crier tout d'abord, et qu'elle était demeurée haletante, hagarde quelques minutes.

Enfin, elle se remettait un peu et elle appelait de toutes ses forces.

Sans doute son appel avait été entendu, car le taxi ralentissait progressivement son allure, et bientôt s'arrêtait.

L'étrange chauffeur avait sauté à terre et s'approchait de la portière.

— Où sommes-nous?... Où me menez-vous?... retournons, je le veux!

De toutes ses forces elle secouait la portière du taxi, essayant de l'ouvrir vainement.

L'homme, d'ailleurs, la repoussait à l'intérieur, d'une main brutale.

— Monsieur, je vous en supplie... reprenait-elle, ayant conscience de sa faiblesse.

Mais l'autre éclatait d'un rire silencieux sinistre.

Puis il retirait de la poche de son cache-poussière, un bâillon.

Il faisait jouer le ressort secret de la portière et pénétrait à l'intérieur.

Adroit et brutal en même temps, il saisissait la pauvre Riri à la gorge, et tâchait d'assujettir le bâillon.

Elle se débattait en une lutte désespérée.

— Oh! une arme!... une arme!... murmurait-elle; mais, rien... rien que ses frêles doigts de femme!

— Laisse-toi faire... murmurait l'autre d'une voix basse presque inintelligible.

Mais Riri, continuant à se débattre avec une énergie terrible:

— Jamais!... plutôt la mort.

— Meurs alors!... grinçait l'homme.

D'un geste rapide, il avait retiré un poignard de sa poche et l'ouvrait.

Ce que voyant, la pauvre Riri s'était agrippée à son visage, lui avait arraché et ses lunettes d'automobiliste et sa perruque, car les cheveux blonds filasse qu'il portait étaient faux.

Déjà le poignard s'était abaissé.

Le misérable l'avait plongé dans la poitrine de la jeune fille.

A partir de ce moment, tout était ténèbres pour Henriette, jusqu'au moment où

elle avait repris connaissance dans le petit lit blanc, chez la mère La Prune et où le bon visage de sa bienfaitrice lui avait souri.

Du moins, avant d'être frappée, Henriette avait eu le temps de voir le visage de son assassin.

C'avait été à peine pendant la durée d'un éclair.

Mais cela suffisait.

Il était à jamais gravé dans sa mémoire, avec son nez en bec d'oiseau, ses lèvres minces, ses yeux de fauve.

— Je vivrai cent ans, disait-elle à la mère La Prune, que je ne l'oublierai pas.

Si l'image terrible ne l'avait point tourmentée, durant sa maladie, par un caprice bizarre de la nature, elle lui revenait maintenant depuis sa convalescence et, parfois, la nuit, elle s'éveillait en poussant un cri.

C'est qu'elle l'avait vu surgir dans son rêve.

La mère La Prune lui apprenait à son tour, ce qu'elle savait par les journaux, comment Raymond avait été trouvé la portant sur ses épaules, prêt à la jeter dans la Seine, comment le vieux domestique des Mûriers, Gilles, l'avait sauvée et apportée chez Amélie.

Tout cela paraissait absolument inexplicable à Henriette et, désespérant de comprendre, elle évitait d'y penser.

Quant à nous, il nous reste à dire le peu de faits qui s'étaient accomplis entre le moment où Riri avait été frappée et celui où Raymond et Gilles l'avaient trouvée dans le jardin des Mûriers.

Son assassin l'avait, avec son taxi, transportée jusqu'à la lisière de la forêt.

Là, se trouvait le propre avion de Max, occupé par un inconnu, non moins bien grisé que son complice.

La victime avait été placée dans l'avion. Celui-ci n'avait pas tardé à s'élever en silence.

La nuit étant obscure et le but de l'aviateur inconnu étant de laisser tomber la victime, précisément dans le jardin des Mûriers, il n'avait pu, sous peine de ne point distinguer la ville, monter qu'à une faible hauteur.

La malheureuse Riri, en tombant, se fût certes écrabouillée si, par un hasard vraiment providentiel, elle n'avait, en tombant, accroché la branche du marronnier étendu au-dessus de la charmille.

La verdure épaisse de celle-ci avait encore amorti la chute.

D'autre part, la blessure reçue par Henriette était relativement légère.

Son assassin avait visé au cœur, mais en se débattant, elle avait fait dévier le coup.

C'est un peu au-dessous de l'épaule que l'arme avait pénétré, effleurant à peine le poumon.

Cependant, elle était tombée sans connaissance, pis que cela, dans un état comateux.

Cet état, depuis l'instant où Gilles l'avait crue morte, jusqu'à celui où il l'avait relevée sur les bords de la Seine, était allé jusqu'à la léthargie.

Un trouble si profond n'a rien qui doive étonner.

L'effroi, la commotion violente éprouvés suffirent et au delà à l'expliquer, surtout si l'on songe que la victime était une jeune fille d'un tempérament délicat et plutôt nerveux.

II

LE CHALET WATTEAU

Comme bien on le pense, la première pensée d'Henriette, lorsqu'elle avait repris l'usage de ses sens, avait été de faire, prévenir sa mère.

Amélie, au lieu d'écrire, avait voulu se rendre elle-même à Belleville, rue des Chaussets.

Avec le tact qu'elle tenait de la délicatesse de son cœur, elle voulait n'apprendre l'heureuse nouvelle qu'avec ménagements.

Riri lui avait dit combien maman Marcelle était de santé délicate. Une trop grande joie aurait pu lui être fatale.

Or, tandis qu'elle s'appropriait à quitter l'île, après avoir pris ses dispositions pour que sa protégée, encore alitée, ne manquât de rien en son absence, le "Courrier Parisien" qu'elle recevait lui apportait une nouvelle sensationnelle.

L'on avait retrouvé dans la Seine le corps d'un jeune homme, dont le signalement correspondait à celui de Raymond Villandray.

La mère La Prune savait, par son beau-frère, qui le lui avait écrit, que celui qu'elle lui avait amené, avait, sous un prétexte quelconque débarqué non loin de Villames.

Elle n'avait pas douté que le malheureux, de nouveau traqué peut-être par la police, ne se fût noyé.

Ne pensant pas mal faire, elle s'empres-
sait de faire part de la nouvelle à Riri.

Mais la pauvre petite, en apprenant ainsi brusquement la mort de celui dont le souvenir continuait à emplir sa pensée et qu'elle ne cessait d'adorer en secret, était tombée comme foudroyée.

Amélie maudissait son imprudence.

Pourtant l'enfant revenait à elle.

Mais elle fut huit jours entre la vie et la mort.

Au docteur, que cette fois elle crut devoir appeler, la mère La Prune donna Riri pour sa nièce.

Personne, désormais, ne s'étonna de la présence, dans l'île, de cette jeune fille étrangère.

Un matin, lorsque Henriette fut tout à fait remise, Amélie vint s'asseoir auprès de son lit et lui prenant amicalement la main :

— Ecoutez, petite, lui dit-elle, je veux bien aller chez vous comme vous le désirez, mais auparavant nous avons à nous entendre.

Une question grave est à régler, la question de savoir ce que vous allez faire, ce que vous allez devenir, quand vous serez guérie, ce qui ne saurait tarder.

— Mais rentrer chez moi, je suppose, après avoir mille et mille fois remercié bonne maman La Prune, pour vos bontés que je n'oublierai jamais.

— Chut ! c'est pas de ça qu'il s'agit.

— D'abord, rentrer chez vous, jamais ! vous m'entendez ?

— Pourquoi donc ? interrogeait la jeune fille, surprise et prête à protester.

— Ecoutez-moi, et vous serez de mon avis.

— Vous n'avez pas pu réfléchir assez à votre aventure, vous étiez trop malade ; mais je l'ai fait pour vous.

— Et vous allez me dire que j'ai raison.

Amélie, en quelques mots, rappelait les faits et toutes les circonstances qui les avaient accompagnés.

Riri les lui avaient dits en toute sincérité.

— De tout cela, il ressort qu'il y a à Paris, quelqu'un et quelqu'un de puissant, qui a un intérêt, un intérêt majeur, c'est de toute évidence, à votre disparition, à votre mort, disons le mot.

— Hélas ! oui, faisait la jeune fille en frissonnant.

— Ce quelqu'un vous croit au fond de la Seine et c'est heureux pour vous.

— Evidemment.

— Sans quoi, il n'y aurait pas de raison pour qu'il ne recommence.

— Et s'il vous a manqué la première fois, il y a fort à parier qu'il ne vous manquerait pas la seconde.

Henriette eut un geste de découragement.

— Eh bien ! après ?

Le visage d'Amélie s'empourprait d'indignation :

— Eh bien après ? vous osez dire... Et votre maman, hein ?... et votre vieille amie, moi... moi qui me suis mise à vous aimer... comme une vieille bête que je suis !

Du revers de sa main, la brave femme essuyait une grosse larme.

— Pardon, mère La Prune, pardon.

Elle se jetait dans les bras d'Amélie et l'embrassait tendrement.

— Donc, faut qu'on vous croie morte, des journaux l'ont dit, ça se trouve à miracle.

Mais faut pas aller faire la bêtise de montrer le bout de votre nez.

Surtout chez vous... puisque c'est ce dé-

mon de femme... cette mère Quatre-Oeil qui vous a fait tomber dans le piège.

— Ce que je vous l'esquinterais de bon cœur cette crapule-là, ajoutait Amélie, montrant ses poings énormes.

Henriette convenait que le raisonnement de sa vieille amie était inattaquable.

Il fut donc convenu que la mère La Prune, irait le jour même rue des Clau-sets, et que ces choses qu'elle venait de dire à Henriette, elle les ferait comprendre à sa mère.

Inutile de dire la joie sans nom qu'éprouvèrent Loulou, Pauline et Juliette, en apprenant que leur Henriette chérie était hors de danger.

Quant à maman Marcelle, elle ne comprit qu'à demi.

Toutefois, grâce aux soins attentifs et intelligents de Juliette, elle ne tarda pas à recouvrer totalement sa raison.

Le bonheur d'avoir retrouvé sa fille fit le reste.

Loulou et Juliette furent pleinement de l'avis de la mère La Prune, au sujet de la conduite à tenir désormais.

Henriette ne reparut point chez sa mère.

Ce furent ses amis qui allèrent la voir dans l'île.

Quelque temps après, Amélie ayant écrit à une de ses parentes qui habitait Bordeaux, trouvait à Marcelle, à peu près remise, et à sa fille, une place dans l'Hôtel de la Dune, à Arcachon, où nous venons de les voir.

Elles y étaient l'une et l'autre attachées spécialement à la lingerie.

Cette occupation convenait au peu de forces de Marcelle.

D'autre part, rien ne pouvait être plus favorable à sa santé, que ce climat si doux, que cet air fortifiant où se mêlent les vivifiants arômes des pins et la brise de l'Océan.

Par surcroît de précautions, elles avaient sur le conseil de leurs amis changé de nom.

Elles s'appelaient Marie-Anne et Simone Istaritz.

Juliette et Loulou s'étaient chargées de Pauline.

L'on avait dit dans le quartier que la mère Marcelle, toujours privée de sa raison, avait été placée dans une maison de santé, près du Havre.

Au reste tous espéraient que l'exil de Marcelle et de sa fille n'aurait qu'un temps. Loulou tout chétif et tout impuissant qu'il fût en apparence, ne désespérait pas d'éclaircir, à lui tout seul, la sinistre aventure où avait failli périr sa Riri.

Il avait, avec raison peut-être, foi dans son intelligence, dans sa ténacité et surtout dans le cœur qu'il mettait à la besogne.

III

LE BEL ARGENTIN

Nous avons laissé maman Marcelle et Riri dans leur jolie chambre, tout en haut de l'Hôtel de la Dune.

Tandis que sa mère travaillait, la jeune fille disposait des oeillets sauvages dans un cornet de cristal.

Bientôt elle vint s'accouder à la fenêtre et laissa ses regards mélancoliques errer au dehors sur les grands pins de la forêt, qui, de toutes parts, entouraient l'hôtel.

Henriette, depuis sa sinistre aventure, était toute changée ; une lourde tristesse semblait peser sur elle.

Sans doute, elle faisait exactement sa besogne, mais sans entrain.

Ses yeux n'avaient plus leur joli et frais sourire d'autrefois et elle avait perdu ses belles couleurs.

— Raymond !... murmurait-elle parfois, avec désespoir, mort !... il est mort !... jamais plus je n'aimerai, jamais !...

Vainement sa mère avait essayé de lui arracher son secret.

Comme elle était à la fenêtre, une jeune fille en tablier et petit bonnet blanc l'appela d'en bas du jardin.

C'était une des femmes de chambre de l'hôtel.

Henriette pensant que la patronne, Mme Raussel, la faisait demander, s'empressa de descendre.

L'autre, une blonde, point jolie, mais au minois fûté, la prenait amicalement par le bras.

— Momone, vous serez bien gentille si vous voulez me rendre un petit service.

— Mais tout ce que vous voudrez, ma Jeannette.

— Venez, il est inutile qu'on nous entende.

Elle l'entraînait sur un banc du jardin qui se cachait derrière un massif de troënes.

— Voici... il faudrait me remplacer un peu.

Elle lui expliquait.

La patronne l'avait chargée de porter une note dans un chalet — le chalet Watteau — situé à une assez grande distance de l'hôtel.

Celui-ci fournissait les repas aux étrangers qui l'habitaient.

Certains en effet préféraient pour être plus tranquilles ne point vivre à l'hôtel même et cependant s'épargner le tracassage d'avoir une cuisinière.

Pour faire la commission dont il s'agissait, il fallait — aller et retour et séjour au chalet compris — une bonne heure.

C'était autant de liberté pour Jeannette si son amie la remplaçait.

Elle irait pendant ce temps à un rendez-vous que lui avait donné son fiancé un valet de chambre d'un autre hôtel, l'Hôtel de la Forêt.

— Surtout n'allez pas devenir amoureux du bel argentin ajoutait-elle en riant.

— Quel argentin?

— Au fait vous ne savez pas c'est vrai, rien ne paraît vous intéresser, vous, vous êtes toute drôle!

— "Moi je connais sur le bout du doigt, tout ce qui se passe dans la ville d'hiver. Je vous dirais le nom de tous les étrangers, de toutes les villas, de tous les hôtels.

Riri ne put s'empêcher de sourire.

— Ainsi, ceux-ci du chalet Watteau, ne sont pas comme les autres... pas de domestiques, pas même une femme de ménage.

Ils sont deux, le neveu et l'oncle, à ce qu'il paraît. Le vieux a l'air malade; c'est pour lui qu'ils sont là sans doute.

Le neveu "le bel argentin" comme on l'appelle. Ils n'adressent ni l'un ni l'autre la parole à qui que ce soit, je veux dire au garçon qui lui apporte le "boulot", parce qu'on n'a jamais vu y entrer plus personne.

— Mon Dieu que vous savez de choses! soupira Riri que ce verbiage agaçait...

Et comme l'autre allait continuer.

— Bon!... ça suffit! je vais faire votre commission, donnez le papier?

Jeannette tendait la note.

— Ils s'appellent MM. José et Antonio Clairez. José, c'est le jeune.

Puis reprise par son idée, elle se remettait à rire.

— Surtout pas de bêtise. Il est rudement miché le senor José, et si je n'étais pas si engagée avec François, hum!... on peut pas savoir!...

Ayant aperçu Mme Baussel en personne, elle se sauvait, riant encore.

Après s'être montée pour prévenir sa mère, Henriette partit, la note serrée dans son petit sac à main.

Elle n'avait jamais remarqué le chalet Watteau, mais comme son amie lui avait dit qu'il se trouvait à l'autre extrémité de la ville d'hiver, non loin du parc Péreire, elle pensa qu'elle le trouverait sans difficultés.

Elle suivait les allées ombreuses, qui sont les rues de la ville d'hiver, car l'on n'a abattu dans la forêt que juste les arbres nécessaires pour laisser la place aux habitations assez espacées.

Un tiède soleil de novembre dorait le sable, d'où émergent les grands pins, aux fûts rougeâtres, dont les aiguilles vibraient doucement, sous le vol de la brise.

Cette clémence de l'air, cette beauté radiieuse épandue sur toutes choses, rendaient plus aiguë et plus poignante pour la jeune fille, son inconsolable peine d'a-

mour et elle se sentait lasse, lasse à mourir.

Arrivée au chalet Watteau, Riri poussait la petite porte fermant la simple barrière de bois qui séparait le jardin du chalet, de l'allée qu'elle avait suivie.

Des géraniums, des roses de toutes les teintes, du crème au rouge ardent, embaumaient l'air.

N'ayant pu découvrir de sonnerie, elle frappait à la porte.

On venait ouvrir.

Un grand jeune homme, le bel argentin, à l'en pas douter, pensa la jeune fille.

Elle présentait la note.

— Veuillez entrer et attendre un instant, mademoiselle.

Il s'effaçait pour la laisser passer.

Elle pénétrait dans la salle à manger, très simplement meublée, banale, comme le sont d'ordinaire les appartements qu'on loue.

José Clairez, qui avait disparu, après avoir fait asseoir la jeune fille, ne tardait pas à reparaitre.

— Veuillez m'excuser auprès de Mme Baussel, mon oncle a, par mégarde, emportée la clef de notre secrétaire; je ne puis m'acquitter.

"Mais je passerai... ou ferai passer..."

Henriette, le coeur battant d'une extraordinaire émotion, la bouche entr'ouverte, demeurait sans paroles.

Malgré sa timidité naturelle, elle n'avait pas assez d'yeux pour regarder son interlocuteur.

Enfin, devinant à quel point son attitude devait lui paraître étrange, elle faisait un effort pour se ressaisir.

— Mme Baussel fera repasser, monsieur, ne vous dérangez pas, je vous en prie, disait-elle précipitamment.

Et sans savoir ce qu'elle faisait elle se sauvait à travers le petit jardin, fleuri de tant de géraniums et de tant de roses.

Elle allait bien une centaine de pas encore dans l'allée qu'elle avait rejointe, sans reprendre haleine.

— Mon Dieu! qu'aurait-il pensé? se dit-elle, enfin... que je suis folle, pas possible!

Mais aussi cette ressemblance... Raymond... non, pas une ressemblance ce n'est pas ça... Raymond était blond... châtain plutôt... celui-ci est très brun, le teint olivâtre, la barbe noire... les cheveux plats et noirs... mais ces yeux... ces yeux clairs... ce regard si doux et si profond... oh! tout lui! mon Dieu! mon Dieu!

Et s'asseyant sur un tronc d'arbre, couché au long de l'allée, Henriette fondait en larmes.

Elle ne tardait pas à repartir; mais son agitation ne se calmait point.

— Qui m'aurait dit tout à l'heure... avant d'être venue...

Elle n'achevait pas sa pensée.

— Est-ce que Jeannette aurait vu clair?

aurait eu un pressentiment?

"N'allez pas devenir amoureuse du bel argentin".

— Allons donc! voilà comme je me monte la tête. Je suis ridicule.

Il ressemble tant à Raymond! ou plutôt ses yeux seulement! Ça m'a fait un coup! mais bien sûr que ce soir je n'y penserai plus.

Elle y pensa tout le soir, en rêva la nuit, et retrouva à son réveil, dans son souvenir charmé, le regard profond et doux... si clair dans le visage olivâtre, sous les sourcils bruns.

Après le déjeuner.

— Maman, fit-elle gaîment, j'ai envie d'aller faire un tour.

— A la bonne heure! exclamait Marcelle, il fait si beau!... sors donc un peu, ça te fera du bien.

Elle était tout heureuse de voir sa chérie pleine d'entrain et disposée à se distraire.

Depuis si longtemps déjà, depuis le malheur, c'était son grand souci de la voir morne et désolée.

Elle prit l'allée des Dunes, qui laisse la ville d'hiver à sa droite, puis au midi de cette allée, une seule tracée dans les sables en pleine forêt.

C'était la solitude totale. Elle était élémentaire à la jeune fille, qui avait besoin du silence, pour entendre parler son coeur, pour mettre un peu d'ordre dans le tumulte de ses pensées.

Elle marcha un temps assez long, sans trop se rendre compte de la direction qu'elle prenait.

Enfin, comme elle arrivait au pied d'un monticule de sable peu élevé et qui ne pouvait prétendre un nom de dune, elle aperçut tout à coup, entre les fûts rougeâtres des pins une silhouette d'homme.

Elle reconnaissait le "bel argentin".

L'ayant aperçue, il la saluait cérémonieusement, comme il eut fait pour une grande dame, ou plus simplement avec la galanterie dont les américains du sud, ceux de Buenos-Ayres, en particulier, sont coutumiers avec les femmes, quelle que soit leur condition.

En même temps, il lui souriait et son sourire était pour Henriette, aussi troublant que son regard.

Il s'approchait, tenant à la main son chapeau de feutre clair.

— Mme Baussel ne vous a pas envoyée de nouveau apporter sa note. Voudrez-vous lui dire que je désirerais m'acquitter?

Et il murmura avec une tendresse dans la voix:

— Je vous attendais presque ce matin.

Henriette se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Elle expliquait que ce serait sans doute la femme de chambre qui viendrait la

prochaine fois; elle l'avait remplacée accidentellement la veille.

José ne fit aucune réflexion, mais Riri, qui n'osait le regarder l'entendit qui soupirait.

Un silence plein d'embarras régna entre eux quelques secondes.

— Je rentre, fit brusquement la jeune fille, faisant un demi-tour.

La solitude, le tête-à-tête avec cet inconnu, en pleine forêt, l'emplissait d'une crainte vague, irraisonnée et non moins poignante.

— Je rentre aussi, fit-il d'une voix douce. Si vous le permettez...

Il n'achevait pas; mais il se mettait à marcher auprès d'elle.

Elle eût voulu protester, elle n'en eut pas le courage. Déjà, elle trouvait un charme infini dans la seule présence de ce jeune homme, dont elle ignorait presque tout.

Ils allèrent ensemble et soit préoccupation de leur part, soit d'accord tacite, ils suivirent le plus long chemin pour arriver à la place des Palmiers, où chacun devait prendre une direction opposée pour rentrer chez soi.

Ils causèrent peu, cette fois... Henriette était timide et discrète.

Lui, José, n'était-il pas un peu sauvage?

Jeannette n'avait-elle pas dit qu'à peine il adressait la parole au garçon de l'hôtel, le seul être humain qui parut au chalet.

Arrivés à la place des Palmiers, ils se séparèrent.

Auparavant, leurs mains s'unirent.

Riri avait-elle tendu la sienne.

Dans son trouble, elle ne s'en rendit pas compte.

Toujours est-il qu'elle se sauvait, furieuse contre elle-même.

— Moi qui disais que je n'aimerais plus, plus jamais, faisait-elle.

— Est-il possible.

— Mais pourquoi aussi a-t-il les yeux et le regard de Raymond et son sourire?

— Et sa voix?... oui sa voix!... il me semble bien maintenant...

IV

JOSÉ LE BEL ARGENTIN

A partir de ce jour une vie nouvelle commença pour Henriette.

Il lui semblait maintenant, qu'elle sortait d'une nuit de cauchemar et de tempêtes pour se réveiller dans la splendeur et la sérénité d'une admirable journée de printemps.

Où donc étaient Paris et les heures atroces qu'elle y avait vécues, ces derniers temps?

Telle est l'incomprable magie de l'amour heureux.

Heureux, oui, il l'était son amour, puisqu'il était partagé, elle n'en doutait plus.

Aussi souvent que Riri avait un moment de liberté, les deux amoureux se rencontraient.

José, "le bel argentin", comme son amie aimait le nommer au plus profond de son cœur, José guettait des heures entières sa venue en un carrefour convenu d'avance, à quelques cents pas de la place des Palmiers.

Il se trouvait trop payé de ses heures d'attente, même lorsqu'elle ne pouvait lui dire qu'un mot de tendresse à la dérobée, entre deux courses.

Elle faisait maintenant, dans la ville d'hiver pour le compte de Mme Baussel, les commissions jadis confiées à Jeannette.

Elle les avait demandées comme une faveur, ne pouvant plus s'astreindre à demeurer assise, occupée aux menues réparations de la lingerie.

Puis sortir, c'était l'occasion, à chaque pas, de rencontrer José.

Mais un jour entre tous lui était précieux, un jour qu'elle attendait tout le long de la semaine, le samedi, et, dans le samedi, tout le temps qui s'écoulait de deux à quatre heures.

Mme Baussel l'envoyait aider sa belle-soeur, qui tenait le Grand-Hôtel, au Moulleau.

Le Moulleau est une petite plage à une demi-heure, au midi d'Arcachon et fréquentée, hiver comme été, par de nombreux étrangers.

José payait largement une fille du pays pour remplacer Henriette et il avait été convenu entre eux trois, que la remplaçante prendrait le nom de Simonne, qui était, comme on sait, le nom d'emprunt de Riri.

José, d'ailleurs, ne connaissait que ce nom d'emprunt.

La belle soeur de la patronne n'ayant vu auparavant ni Henriette ni sa remplaçante, il y avait des chances pour que la fraude ne fût point découverte au moins de quelque temps.

Les amoureux, au reste s'inquiétaient peu de ce détail.

Tout d'abord Henriette avait lutté de toutes ses forces contre son amour.

Elle s'était représenté quelle folie, c'était à elle d'aimer un jeune homme qui était si peu de sa condition. Pour être venu d'Argentine en France, pour y vivre oisif, dans un chalet, dont la location était d'un prix élevé, il fallait que son ami fût riche.

L'état de santé de l'oncle, de cet Antonio Clairez, qu'elle n'avait jamais vu d'ailleurs, ne suffisait pas à l'expliquer.

Quel dessein pouvait concevoir l'étranger si non celui d'en faire sa maîtresse? N'était-elle point une fille pauvre, à pei-

ne un peu plus qu'une domestique?

Mais tout son être protestait contre cette pensée; une confiance sans bornes emplissait son cœur.

Et peut-être parce que son amour à elle était pour l'heure sans troubles d'aucune sorte, parce qu'il planait serein et pur, l'emplissant d'une joie sans ombre, elle jugeait qu'il en était de même chez son ami.

Ce furent des mois délicieux, dans ce pays qui n'a pas d'hiver.

La forêt était vraiment pour les deux amoureux, une forêt enchantée.

De la place des Palmiers au Moulleau s'étend ce qu'on appelle la forêt de la Grande-Montagne.

Les pins y atteignent des proportions énormes, certains ont jusqu'à six mètres de tour.

Les pins sont mêlés de chênes-verts.

Tandis que les ramures balançaient là-haut, sous la brise du large, leurs feuillages mouvants, au pied des arbres, les houx égrènent leurs grappes de rubis; dès février, l'aubépine met sa senteur exquise et la bruyère blanche, dont une variété particulière au pays s'étale aux pieds du promeneur, en grappes immaculées.

Ici, la Grande Dune de sable, du sommet, de laquelle on domine la forêt et tout le vaste Océan.

José et Henriette passaient là des heures inoubliables.

Et souvent le soleil, déclinait, disparaissait sous les flots, qu'ils étaient encore muets, la main dans la main, perdus en leur extase d'amour.

L'argentin justifiait la confiance de son amie. Sa tendresse ardente ne l'avait encore entraîné à nulle caresse, dont put s'effaroucher la pudeur de la jeune fille.

Oui, vraiment, l'amour qu'elle inspirait tenait surtout à l'âme.

José n'avait pas tardé à provoquer ses confidences.

Discrètement, mais avec persistance, reprenant à chaque nouvelle entrevue le fil de ses questions, il l'avait interrogé. Il avait voulu savoir dans quel coin de la France elle était née, d'où venait sa famille et bien d'autres détails intimes.

— Que peut lui faire tout cela? se demandait-elle?

Mais à cette pensée elle rougissait de plaisir.

Oui... il pensait à l'épouser sans doute... ce ne pouvait être que cela...

— Quel bonheur!

Tout d'abord, lors de ses premières questions, elle avait hésité... elle avait évité de répondre.

Et cet embarras avait paru fort intriguer l'argentin.

C'est qu'en effet Riri se demandait si elle dirait la vérité à son ami, si elle se ferait connaître.

(A SUIVRE)

Mme JOS. BLEAU

Pendant cinq années les troubles du retour de l'âge la torturent. Les PILULES ROUGES améliorent bientôt son état, lui donnent des forces, la guérissent.

Mme O. MORIN

Etait faible et maigre à faire pitié. Les remèdes de son médecin ne l'empêchent pas de toujours souffrir. Les PILULES ROUGES la ramènent

On attribue souvent à l'âge du retour des affections qui ont pris naissance bien avant cette époque... Il est vrai toutefois que bon nombre d'accidents proviennent de là.

C'est le temps où apparaissent des humeurs de toutes sortes, des dartres ou éruptions diverses, érysipèles, exéma, etc. Mais ceci provient de ce que le sang est trop pauvre, trop clair, pas assez abondant, mauvais, contaminé. C'est donc de ce côté qu'il importe de tourner son attention.

D'abord, que les femmes soient bien persuadées que l'âge critique ne comporte pas tous les dangers qu'on semble vouloir lui attribuer.

Quoique ce soit là une transition délicate d'une époque à une autre, pour la franchir dans des conditions favorables, il suffit de s'y préparer convenablement.

L'approche de cette époque s'annonce toujours par des faits assez marquants pour que toute femme soit sur ses gardes.

De même que la jeune fille doit prendre certaines mesures pour se mettre en lieu de subir les effets d'une première évolution, de même, quand la femme dépasse la quarantaine, elle doit s'entourer de précautions.

Et que lui faut-il? Beaucoup de force et des organes sains, activés par un sang bien pur.

Ceci s'acquiert par l'emploi des Pilules Rouges... Il n'est rien autre chose capable de donner au système sanguin les qualités requises pour exercer une influence bienfaisante.

Toute l'énergie vitale d'une femme réside dans son sang et ce n'est pas dans la dernière phase de sa vie que la femme a moins besoin de sang.

Lisez les témoignages qui suivent et concluez, femmes qui êtes dans le même cas, qu'il n'en tient qu'à vous de vous guérir.

"Pendant une période de cinq ans ma santé fut ravagée par les troubles du retour de l'âge. L'estomac fonctionnait mal, et à cause de cela, j'avais des étouffements, des palpitations de coeur, des étourdissements et des engourdissements qui me rendaient incapable de vaquer à mes occupations. Puis ce furent des douleurs dans tous les membres, les reins. Je me mis à enfler des membres et du corps

comme une personne hydropique. Enfin, ayant adopté comme remède les Pilules Rouges qui m'étaient recommandées par plusieurs personnes, mon état changea, mes forces revinrent. Après en avoir employé pendant huit ou neuf mois, ma santé était parfaitement rétablie." — Mme Jos. Bleau, Pointe-Claire, Qué.

"Je souffrais de constipation, de mauvaise digestion, de maux d'estomac, de tête et de reins, j'avais des étourdissements à ne pouvoir me tenir debout. Malgré les remèdes d'un médecin, ma faiblesse s'augmentait toujours et le travail le plus léger m'épuisait. J'étais maigre à faire pitié et ne pesais pas cent livres. Lorsque j'ai commencé à prendre des Pilules Rouges je n'en pouvais plus et j'avais bien peur de ne jamais guérir, à cause que tout cela m'arrivait à l'âge critique. Mais les Pilules Rouges changèrent bientôt mon état; mes forces s'augmentèrent et j'engraissais. Avec une douzaine de boîtes de Pilules Rouges, je me suis rétablie complètement." — Mme Olivier Morin, North Grosvenordale, Conn.

CONSULTATIONS GRATUITES.— Le docteur E. Simard, qui a étudié en Europe, sous les Drs DeVos et Capelle, les maladies des femmes, donne des consultations gratuites au No 274 rue Saint-Denis, tous les jours excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 5 heures du soir, durant la saison d'été. Les femmes malades qui ne peuvent venir le voir sont invitées à lui écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes; nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. Toutes les lettres doivent être adressées: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, (limitée), 274 rue Saint-Denis, Montréal.



CONSOMPTION

Si vous souffrez de Phtisie ou Tuberculose, recourez avec confiance aux CAPSULES CRESOBENE (produit Français) qui opèrent chaque jour des milliers de guérisons merveilleuses chez les consomptifs. Rien ne résiste à leurs propriétés prodigieuses, elles guérissent les toux et les oppressions les plus tenaces. Prix 50 cts le flacon.

Dépôt: Arthur Décary, Pharmacien, Bureau de Poste, Boîte 592, Montréal, Canada.

GRATIS — GRATIS — GRATIS — GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUILAVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS
NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses, approuvé par les sommités médicales. Le

**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS — Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons Gratuitement une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Reformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Reformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi Et Samedi de chaque semaine de 2 hrs à 5 hrs P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 Rue RIVARD

Dept 2, Boîte Postale 2353. — Montréal, Canada.

Le Sirop d'Anis Gauvin

POUR LES ENFANTS

Epargnera au bébé bien des souffrances résultant des malaises, des indigestions, des maladies si communes au jeune âge; il leur assurera un bon sommeil tranquille et favorisera ainsi leur croissance et leur développement.

Il est prudent d'en avoir toujours une bouteille à portée de la main.

EN VENTE PARTOUT: 25 cents LA BOUTEILLE

Le Sirop GauvinPOUR LE
RHUMESoulage dès la première dose et
guérit promptement
Toux, Rhumes, Bronchites,
Enrouement.

PRIX: 25 cts la bouteille.

**Le Cachets Gauvin**CONTRE LE
MAL DE TETESoulagent promptement
Maux de Tête,
Migraines, Névralgies, Sciatique,
et toutes les douleurs.

PRIX: 25 cents la boîte.

CONTES des FÉES



RIOLET ET RIGRI

No 2

(Suite)

Les paysans mystifiés, loin de se fâcher, par bonheur, rirent de la plaisanterie et Riolet put tranquillement empocher leur argent; ce qu'il fit d'ailleurs avec la plus comique des gravités, et avec force salutations et remerciements.

Ils mangèrent, ce jour-là, de la bonne soupe chaude, que leur servit l'hôtelier du Cheval-Blanc, et couchèrent dans un lit rude, mais frais.

Le lendemain, il fallut de nouveau trouver le morceau de pain et le verre d'eau. Ils se glissèrent dans les granges, s'étendirent dans les soupentes, recueillirent maintes rebuffades, essayèrent maintes grossièretés, toujours examinés avec défiance. Ils menaient l'existence lamentable de tous les errants et de tous les sans-famille. Et cependant, la gaieté de Riolet ne s'altérait jamais. Son esprit inventif trouvait, à la dernière minute, un expédient, un bon mot qui les tirait d'affaires. "Mine de poupée prend les esprits à la pipée", disait-il un peu trop cyniquement.



La maison forestière.

Rigri, dodelinant de la tête, mélancoliquement le suivait.

Un soir, ils ressentirent tous les tiraillements de la faim avec la douleur d'une soif insupportable. C'était au commencement de l'hiver. Depuis un moment déjà une menace de neige assombrissait le ciel. Leur peau frissonnait sous des habits lamentables; leurs chaussures n'avaient plus de semelles. Les malheureux allaient titubant, boueux, loqueteux. Un gendarme, qui à cette heure les eût rencontrés se traînant ainsi, n'aurait point hésité à leur mettre la main au collet, et après une nuit au violon du canton, le maire eût renvoyé, avec promptitude, au pays natal et à leurs plus proches, ces trop faméliques fantaisistes.

La route qu'ils suivaient s'en-

fonçait, se perdait dans un bois noir, où ils n'osèrent s'engager. Une maison forestière, entourée de gros murs, semblait la rude gardienne du bois profond et silencieux.

"Rigri, gronda Riolet, frappons à cette porte. Il faut entrer là, où nous sommes perdus. Vois la neige qui arrive en larges flocons."

Ils eurent beau crier, heurter du poing et des pieds la porte de la sombre demeure, personne ne répondit. Haletants, fous de désespoir, sans dire mot, soulevés par la même peur du froid et des ténèbres, ils reculèrent de quelques pas, bondirent sur le mur, se hissèrent jusqu'à la crête et se laissèrent couler dans le jardin.

Aucun chien n'aboya. Aucune lumière ne se montrait aux fenêtres. Ils firent gémir sous leurs pas le gravier de l'allée, montèrent les marches d'un perron, poussèrent une porte, dont les gonds rouillés grinçèrent sous leurs efforts, et les voilà dans un vestibule.

Ils s'avancèrent à tâtons, jetant des appels en vain. La maison est inhabitée.

Ils croient traverser une salle à manger, arriver dans une cuisine.

"Rigri, une allumette! Craque une allumette! Du bois il y a du bois dans la hotte de la cheminée! Du feu! Du feu!"

Riolet criait de joie en exécutant une série de gambades et de cabrioles. Un beau feu en effet, flamba dans le foyer. Les malheureux, en furetant partout, trouvèrent les restes d'un vieux jambon, quelques pommes de terre, une bouteille de bière.

Ce fut un festin devant le feu clair.

Après des bûches pétillantes ils s'allongèrent ensuite et s'endormirent rompus de fatigue.

Le lendemain, à leur réveil, ils demeurèrent un instant un peu ébaubis de leur bonheur et songèrent alors à la gravité de leur escalade et de leur installation.

(A suivre)

Miller's Worm Powders est un remède prompt contre les attaques des vers, chez les enfants. Elles sont puissantes dans leur action, et tout en ne laissant rien désirer comme exterminatrices des vers, possèdent un stimulant sur le système des enfants, remédiant à la fièvre, à la bile, perte d'appétit, insomnie, et autres désagréments qui sont les résultats des désordres causés par les vers, dans l'estomac et dans les intestins.

EXAMEN DES YEUX



Guérison des yeux sans médicaments, opération, ni douleur. Nos "verres torie" nouveau style à ordre, sont garantis pour bien voir de loin et de près, tracer, coudre, lire et écrire. Consultez le meilleur de Montréal.

Le Spécialiste **BEAUMIER** à l'Institut d'Optique
144 Ste-Catherine Est Coin avenue Hôtel-de-Ville

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15 sous par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des pèdières, ni aux magasins à-tout-faire, si vous tenez à vos yeux.

UNE CONSEQUENCE DE LA MAU-
VAISE EDUCATION

Respectable vieillard (dont un gamin vient de faire tomber le chapeau par une pierre).—Dis donc, s... mioche... espèce de vagabond... où avez-vous été élevé pour ne pas respecter mieux les cheveux blancs?

Gamin.—Oui... mais vous n'en avez plus, vous êtes tout-à-fait chauve.

TOUT AUGMENTE

Elle.—Papa désire beaucoup venir demeurer avec nous. Il a même offert à payer sa pension. Combien devrai-je lui demander?

Lui.—Cela dépend. S'il est satisfait d'une seule chambre à coucher, je crois que \$4,000 par année, serait raisonnable, hein?

SAFETY FIRST



Dumouchard.—Prête-moi une piastre; j'ai laissé ma bourse sous mon oreiller à la maison!

Dusalmon.—Je suis au regret, cher ami, mais je peux vous donner un ticket de char pour aller la chercher!

SOUVENT VRAI

—Quelle différence y a-t-il entre la charité et un tailleur?

—La charité couvre les péchés et le tailleur couvre les pêcheurs.

UN NOUVEAU PRIVILEGE



1er voisin, (qui vient de prendre à son camarade le gâteau des mains).—Ce n'est pas à moi de te dire merci, c'est plutôt toi, à moi.

2ème voisin.—Pourquoi ça.

1er voisin.—Pourquoi?... parce que je te donne une chance de m' regarder le manger.

TROP POLI

Le visiteur, (invité à prendre un repas dans un couvent).

—Est-il permis de fumer, ici?

Le cuisinier.—Non, Monsieur.

Le visiteur.—Alors, d'où proviennent tous ces bouts de cigares que je vois, ici?

Le cuisinier.—De ces messieurs, qui n'ont pas demandé la permission.

COMPLIMENT RENVOYE

Lui, (en colère).—Quand je t'ai épousée, je n'avais pas d'idée quelle folle je mariais.

Elle, (très paisible).—Le fait que j'acceptai de t'épouser aurait dû te convaincre de la réalité.

Le verre fait dans des objectifs microscopiques coûte plus cher que l'or.

ENTRE LE VOL ET... L'HONNETETE



Promeneur, (ayant un restant d'honnêteté).—Tiens!... un porte-monnaie bien garni... il va faire mon bonheur... si toutefois j'y trouve l'adresse du propriétaire.

DESCRIPTION ENFANTINE

—Mademoiselle Lily décrivez-moi l'éléphant?

Après quelques instants de réflexion:

—C'est une grosse bête, M'sieu, faite comme une table avec un pied à chaque coin et une queue à chaque bout...

QUELLE COINCIDENCE

Mad. Jeanson, en toute confiance.—Savez-vous que mon bébé est le plus joli qui soit au monde?

Mad. Lamis.—Ah! mon doux, quelle coïncidence!... le mien aussi.

PLUS VIEILLE QUE L'APPARENCE

Le frère.—Gustave a cherché à me tirer les vers du nez, hier. Il voulait savoir ton âge.

—Tu ne lui as pas dit?

—Oh non. J'ai affirmé seulement que tu ne le paraissais pas.

LA CONSULTATION



Docteur.—Bien mauvaise, votre langue, ma petite fille!

Fillette.—Oui, papa m'a dit ce matin qu'elle était plus mauvaise que celle de grand'mère!

LEÇON PERDUE

La maman.—Maintenant, mes enfants, je vous ai parlé des causes et des effets. Je suis sûre que vous m'avez bien comprise. Voyons, Bob, supposons que vous mangiez une pomme verte, quel serait le résultat?

—C'est que je voudrais en manger deux ou trois, ou davantage s'il s'en trouvait.

RENSEIGNEMENT TRES RASSURANT!



Etranger, (cherchant une villégiature).—Monsieur peut sans doute me dire si c'est une place de santé ici?

Habitant.—Pays et climat épatants! la preuve lorsque je vins ici pour la première fois j'étais si faible que je ne pouvais marcher et maintenant voyez!...

Etranger.—Y a-t-il longtemps que monsieur est au pays?

Habitant.—Depuis que j'y suis né! c'est-à-dire 60 ans.

UN MOYEN NOUVEAU

—Pour l'amour du ciel, Mathieu, pourquoi creusez-vous un trou dans votre bateau?

—Dame! Il y en a un par lequel entre l'eau. Je perce celui-ci pour qu'elle s'en aille.

UNE BONNE GARANTIE



Mme Labelle.—Mais qu'avez-vous, vous n'avez l'air toute bouleversée?

Mme Lahanche.—Armand vient d'avaler une cartouche et je n'ose plus le battre de peur qu'elle éclate.

LES AVENTURES D'UN BOURGEOIS DE LA BANLIEUE

Pour cette fois, le bourgeois a été un malin



LE COLLABORATEUR

—Arrachez-vous les dents pour rien, monsieur? demande au dentiste un vagabond à mine patibulaire.

—Non, répond le dentiste poliment, mais j'ai un bouledogue qui les insère gratuitement.

—Je n'attendrai pas pour le consulter, grommèle l'intrus en disparaissant.

VICTIME DE L'OPINION DES AUTRES

Qui vous a amené ici demandait l'aumônier d'une prison centrale à un condamné nouveau venu.

—Une différence d'opinion, Monsieur l'Abbé.

—Comment cela?

—Je prétends que je suis innocent, et le juré a soutenu que j'étais coupable.



CRAINTE SUPERFLUE

Un petit enfant qui assistait à un dîner de famille, désirait plus de gâteaux, tartes, limonade, viande et de chocolats, mais sa mère s'objecta: "Non, Arthur, c'est assez. C'est imprudent pour un enfant comme toi de se coucher sur un repas trop copieux!"

—Oh! maman, répondit l'enfant, y a pas d'soin, j'me coucherai pas sur mon estomac... j'dors tout l'temps sur le dos...

PEU RECOMMANDABLE!

—Qu'avez-vous fait quand vous avez rencontré le pilleur de trains, face à face?

—Je lui ai raconté que j'avais été interviewé par le vendeur de billets, les porteurs de bagages, les waiters des chars réfectoire et dortoir et je lui empruntai un dollar.

LES PRETEXTES DE LA NOUVELLE CUSINIÈRE

Madame Bonnefemme vient de se choisir au bureau de placement, une cuisinière parmi le tas de celles qui attendaient assises sur les bancs.

—Vous dites que vous n'avez pas beaucoup d'expérience dans la cuisine.

—Non, Madame, répondit la servante.

—En tous cas, j'aime votre franchise... mais il me semble, Mademoiselle, que vous demandez bien trop comme gages pour le peu d'expérience que vous avez?

—Raison de plus de payer d'autant mieux mon inexpérience, Mme, que mon apprentissage sera plus dur et que si je n'y prête pas toute mon cœur et attention, pensez donc!... je peux empoisonner toute votre famille!

IL LES ENVIAIT

—Les savants prétendent qu'il y a des microbes dans un baiser, disait Mlle Catherine à M. Lemoine.

—Heureux microbes, s'exclama le jeune homme, j'envie leur sort.

TRES RECONNAISSANT!

—Crois-tu que ta soeur m'aime, Freddie?

—Oui, elle vous adore, elle vous a même défendu, ce midi.

—Défendu! Est-ce que quelqu'un m'attaquait?

—Non! Pas grand chose. Papa disait que vous aviez l'air d'un âne. Ma soeur a dit que c'était faux et qu'il ne fallait pas juger un homme par son apparence!

D'APRES LES APPARENCES



Fils.—Papa, pourquoi appelle-t-on notre langue, "langue maternelle"?

Papa.—Parce que ta mère ne donne jamais une chance à ton père de parler?

NON PATENTE

Mad Voisine.—Votre mari est un inventeur, je crois?

Mad Parlette.—Oui; et quelques-unes de ses inventions sont en usage par toute la ville: ses excuses pour rentrer tard le soir, par exemple.

DANS LES PLATS

Le marchand.—Plus le diable en a plus il veut en avoir. Plus un homme en a plus il voudrait en avoir. Le client.—N'avez-vous jamais eu deux jumeaux, chez vous?

POUR VOIR DES ÉTOILES EN PLEIN JOUR



Tartarin.—Tu m'as dit qu'en regardant dans ce trou j'y verrais des étoiles; pourtant je n'en vois pas?

Tapin.—Tiens-toi de même une minute, tu vas les voir apparaître.

LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSENE LUPIN

GENTLEMAN - CAMBRIOLEUR.

(Fin de la page 12)

Une convulsion l'agita, et ce fut tout.

Mais plus encore que ce spectacle effroyable, quelque chose me frappa, quelque chose qui fit que je n'appelai pas au secours tout de suite, et que je ne me jetai point à genoux pour voir si l'homme respirait. A deux pas de lui, par terre, il y avait un sept de coeur!

Je le ramassai. Les extrémités des sept marques rouges était percées d'un trou...

Une demi-heure après, le commissaire de police de Neuilly arrivait, puis le médecin légiste, puis le chef de la Sûreté, M. Doudou. Je m'étais bien gardé de toucher au cadavre. Rien ne put fausser les premières constatations.

Elles furent brèves, d'autant plus brèves que tout d'abord on ne découvrit rien, ou peu de chose. Dans les poches du mort aucun papier, sur ses vêtements aucun nom, sur son linge aucune initiale. Somme toute, pas un indice capable d'établir son identité. Et dans la salle le même ordre qu'auparavant. Les meubles n'avaient pas été dérangés, et les objets avaient gardé leur ancienne position. Pourtant cet homme n'était pas venu chez moi dans l'unique intention de se tuer, et parce qu'il jugeait que mon domicile convenait mieux que tout autre à son suicide! Il fallait qu'un motif l'eût déterminé à cet acte de désespoir, et que ce motif lui-même résultât d'un fait nouveau, constaté par lui au cours des trois minutes qu'il avait passées seul.

Quel fait? Qu'avait-il vu? Qu'avait-il surpris? Quel secret épouvantable avait-il pénétré? Aucune supposition n'était permise.

Mais, au dernier moment, un incident se produisit qui nous parut d'un intérêt considérable. Comme deux agents se baissaient pour soulever le cadavre et l'emporter sur un brancard, ils s'aperçurent que la main gauche, fermée jusqu'alors et crispée, s'était déendue, et qu'une carte de visite, toute froissée, s'en échappait.

Cette carte portait: Georges Andermatt, rue de Berry, 73.

Qu'est-ce que cela signifiait? Georges Andermatt était un gros banquier de Paris, fondateur et président de ce Comptoir des métaux qui a donné une telle impulsion aux industries métallurgiques de France. Il menait grand train, possédant mail-coach, automobiles, écurie de course. Ses réunions étaient très suivies, et l'on citait Mme Andermatt pour sa grâce et pour sa beauté.

—Serait-ce le nom du mort? murmurai-je.

Le chef de la Sûreté se pencha.

—Ce n'est pas lui. M. Andermatt est un homme pâle et un peu grisonnant.

—Mais alors pourquoi cette carte?

—Vous avez le téléphone, Monsieur?

—Oui, dans le vestibule. Si vous voulez bien m'accompagner. Il chercha dans l'annuaire et demanda le 415.21.

—M. Andermatt est-il chez lui?—Veuillez lui dire que M. Doudou le prie de venir en toute hâte au 102 du boulevard Maillot. C'est urgent.

Vingt minutes plus tard, M. Andermatt descendait de son automobile. On lui exposa les raisons qui nécessitaient son intervention, puis on le mena devant le cadavre.

Il eut une seconde d'émotion qui contracta son visage, et prononça à voix basse, comme s'il parlait malgré lui:

—Etienne Varin.

—Vous le connaissiez?

—Non... ou du moins oui... mais de vue seulement. Son frère...

—Il a un frère?

—Oui, Alfred Varin... Son frère est venu autrefois me solliciter... je ne sais plus à quel propos...

—Où demeure-t-il?

—Les deux frères demeuraient ensemble... rue de Provence, je crois.

—Et vous ne soupçonnez pas la raison pour laquelle celui-ci s'est tué?

—Nullement.

—Cependant cette carte qu'il tenait dans sa main?... Votre carte et votre adresse!

—Je n'y comprends rien. Ce n'est là évidemment qu'un hasard, que l'instruction nous expliquera.

Un hasard en tout cas bien curieux, pensai-je et je sentis que nous éprouvions tous la même impression.

Cette impression, je la retrouvai dans les journaux du lendemain, et chez tous ceux de mes amis avec qui je m'entretins de l'aventure. Au milieu des mystères qui la compliquaient, après la double découverte, si déconcertante, de ce sept de coeur sept

fois percé, après les deux événements aussi énigmatiques l'un que l'autre dont ma demeure avait été le théâtre, cette carte de visite semblait enfin promettre un peu de lumière. Par elle on arriverait à la vérité.

Mais, contrairement aux prévisions, M. Andermatt ne fournit aucune indication.

—J'ai dit ce que je savais, répétait-il. Que veut-on de plus? Je suis le premier stupéfait que cette carte ait été trouvée là, et j'attends comme tout le monde que ce point soit éclairci.

Il ne le fut pas. L'enquête établit que les frères Varin, Suisses d'origine, avaient mené sous des noms différents une vie fort mouvementée, fréquentant les tripots, en relations avec toute une bande d'étrangers dont la police s'occupait, et qui s'était dispersée après une série de cambriolages auxquels leur participation ne fut établie que par la suite. Au numéro 24 de la rue de Provence où les frères Varin avaient en effet habité six ans auparavant, on ignorait ce qu'ils étaient devenus.

Je confesse que, pour ma part, cette affaire me semblait si embrouillée que je ne croyais guère à la possibilité d'une solution, et que je m'efforçais de n'y plus songer. Mais Jean Daspry, au contraire, que je vis beaucoup à cette époque, se passionnait chaque jour davantage.

Ce fut lui qui me signala cet écho d'un journal étranger que toute la presse reproduisait et commentait:

—On va procéder en présence de l'empereur, et dans un lieu que l'on tiendra secret jusqu'à la dernière minute, aux premiers essais d'un sous-marin qui doit révolutionner les conditions futures de la guerre navale. Une indiscretion nous en a révélé le nom: il s'appelle *Le Sept-de-coeur*.

Le Sept de coeur! était-ce là rencontre fortuite? ou bien devait-on établir un lien entre le nom de ce sous-marin et les incidents dont nous avons parlé? Mais un lien de quelle nature? Ce qui se passait ici ne pouvait aucunement se relier à ce qui se passait là-bas.

—Qu'en savez-vous? me disait Daspry. Les effets les plus disparates proviennent souvent d'une cause unique.

Le surlendemain, un autre écho nous arrivait:

—On prétend que les plans du *Sept-de-coeur*, le sous-marin dont les expériences vont avoir lieu incessamment, ont été exécutés par des ingénieurs français. Ces ingénieurs, ayant sollicité en vain l'appui de leurs compatriotes, se seraient adressés ensuite, sans plus de succès, à l'Amirauté anglaise. Nous donnons ces nouvelles sous toute réserve.

Je n'ose pas trop insister sur des faits de nature extrêmement délicate, et qui provoquent, on s'en souvient, une émotion si considérable. Cependant, puisque tout danger de complication est écarté, il me faut bien parler de l'article de l'*Echo de France*, qui fit alors tant de bruit, et qui jeta sur l'affaire du Sept de coeur, comme on l'appelait, quelques clartés... confuses.

Le voici, tel qu'il parut sous la signature de Salvator:

L'affaire du Sept-de-coeur. Un coin du voile soulevé.

—Nous serons brefs. Il y a dix ans, un jeune ingénieur des mines, Louis Lacombe, désireux de consacrer son temps et sa fortune aux études qu'il poursuivait, donna sa démission, et loua, au numéro 102 du boulevard Maillot, un petit hôtel qu'un comte italien avait fait récemment construire et décorer. Par l'intermédiaire de deux individus, les frères Varin, de Lausanne, dont l'un l'assistait dans ses expériences comme préparateur, et dont l'autre lui cherchait des commanditaires, il entra en relations avec H. Georges Andermatt, qui venait de fonder le Comptoir des Métaux.

—Après plusieurs entrevues, il parvint à l'intéresser à un projet de sous-marin auquel il travaillait, et il fut entendu que, dès la mise au point définitive de l'invention, M. Andermatt userait de son influence pour obtenir du ministère de la marine une série d'essais.

—Durant deux années, Louis Lacombe fréquenta assidûment l'hôtel Andermatt et soumit au banquier les perfectionnements qu'il apportait à son projet, jusqu'au jour où, satisfait lui-même de son travail, ayant trouvé la formule qu'il cherchait, il pria M. Andermatt de se mettre en campagne.

—Ce jour-là, Louis Lacombe dîna chez les Andermatt. Il s'en alla, le soir, vers onze heures et demie. Depuis on ne l'a plus revu.

—En relisant les journaux de l'époque, on verrait que la famille du jeune homme saisit la justice et que le parquet s'inquiéta. Mais on n'aboutit à aucune certitude, et généralement il fut admis que Louis Lacombe, qui passait pour un garçon original et fantasque, était parti en voyage sans prévenir personne.

—Acceptons cette hypothèse... invraisemblable. Mais une question se pose, capitale pour notre pays: que sont devenus les plans du sous-marin? Louis Lacombe les a-t-il emportés? Sont-ils détruits?

(A suivre)



Une belle Chevelure
est le plus puissant
ornement de la
beauté.

LA CELEBRE

LUXURINE

du Dr Prose de Paris

redonne aux cheveux blancs leur couleur naturelle sans les teindre, les empêche de blanchir, arrête la chute, les fait repousser et guérit Pellicules, Dardres, démangeaisons et autres affections du cuir chevelu.

Essayez-la à nos frais.
Nous vous enverrons un traitement d'essai suffisant pour vous convaincre, sur réception de 10c pour payer la poste et l'emballage.

Traitement de 6 mois, \$1.00.
Adressez: Cie Dr Prose, Dépt. 5, No 155, rue des Commissaires, Montréal.



Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses l'orgueil de toute femme élégante, vous est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

Pilules Persanes

de Tawfisk Hazis, de Téhéran, Perse; \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675
Montréal, Canada

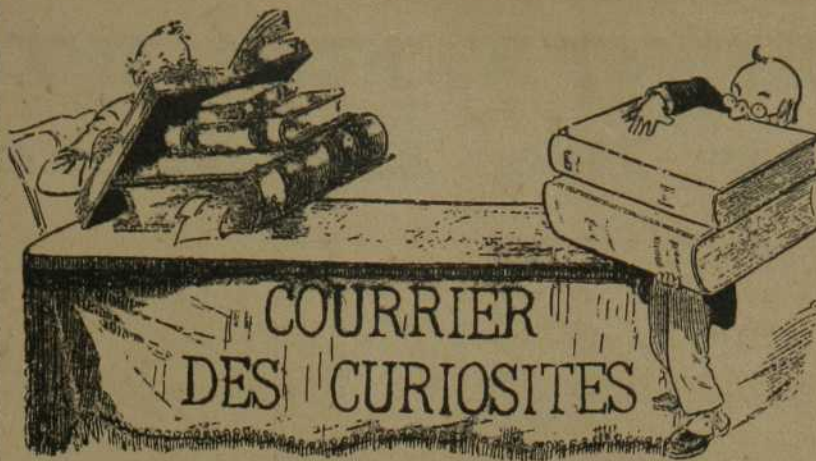
LAIT DES DAMES ROMAINES



La Nourriture de la Peau.
Le Célèbre Promoteur de la Beauté.

Le Lait des Dames Romaines, d'un parfum délicat et agréable, blanchit et adoucit la peau, éclaircit le teint et guérit promptement et sûrement toutes les affections de la peau. LE SECRET DE LA BEAUTE consiste à rendre et à conserver au teint l'éclat radieux de la jeunesse, à la peau le velouté des roses. Car il ne peut y avoir de beauté lorsque la peau a perdu son élasticité, sa transparence, son éclat qu'elle devient hâlée, rugueuse, striée, ridée, couverte de boutons, de hâle, de masque, de points noirs. Cependant, toutes ces affections de la peau disparaîtront comme par enchantement si vous employez le Lait des Dames Romaines. Les hommes l'emploient avec avantage après s'être rasés et pour la guérison d'affections de la peau.

Désirez-vous l'essayer? Envoyez-nous 10c pour frais de poste et d'emballage et nous vous adresserons un flacon échantillon.
En vente partout: 50c le flacon. Adressez: Cooper & Cie Dépt. 8 No 155, rue des Commissaires O., Montréal.



PLUS D'AGRAFES, BOUTONS OU LACETS



Dans le but de remplacer les agrafes, les boutons, les crochets et les lacets de toutes sortes, on a imaginé le procédé que nous illustrons ci-contre.

Cette invention très simple et dont l'opération semble magique, peut être adaptée à une jupe de robe, à une chaussure, guêtre ou jambière, à une tente, à la couverture d'une automobile, aux auvents, uniformes, corsets, et à une multitude d'autres articles qui présentent de la difficulté à être attachés ou détachés.

Elle consiste en deux lisières d'étoffe ou de cuir, entrelacées par une série de petites pièces métalliques, et en un crochet de métal triangulaire fermé par une languette.

Une poussée sur la languette ouvre le crochet, les pièces métalliques se resserrent et l'habit est attaché fortement.

Une légère pression sur l'une ou l'autre des languettes placées aux extrémités fait fonctionner la série de pièces métalliques et le tout est ouvert.

La tension de fermeture dépend de la force des pièces métalliques, dont chacune a une petite dépression en descendant et une élévation correspondante en montant, de telle sorte qu'elles fermeront à un seul endroit, et que les espaces régulières entre celles inoccupées concentreront leur force, à l'endroit occupé.

— 0 —

En mars 1712, une brochure satirique était publiée commentant les événements de l'année précédente. On y mordait l'Espagne, la Hollande, Louis XIV et l'Angleterre, personnifiée par John Bull.

Le principal personnage anglais en vedette, était John Bullingbroke, ministre de la reine Anne, qui a la première édition de la brochure, portait le nom de "Lord Bullingbroke", plus tard "John Bullingbroke" et finalement la production complète fut intitulée "John Bull".

Cette brochure avait été écrite par un écrivain écossais, le docteur Arbuthnot et non par Swift, tel que l'on a prétendu.

— 0 —

LA MANIERE D'ALLUMER, QUAND LE VENT SOUFFLE

Parfois nous éprouvons de nombreuses difficultés à pouvoir faire prendre une allumette, particulièrement, lorsque le vent souffle avec assez de violence.

Pour obvier à cet inconvénient, on vient de trouver un moyen très pratique.

Il consiste à faire quelques petites entailles à votre allumette, à peu de distance du bout soufré, tel qu'illustré sur la vignette ci-contre.

En faisant son explosion, le composé chimique communique le feu à ses entailles, qui s'enflamment immédiatement.

De la manière ordinaire, le feu que produit l'explosion, n'a pas le temps de se communiquer au bois.

— 0 —

Le plus grand trou jamais pratiqué dans le sol a été creusé dans une mine de charbon de Paruschowitz, dans la Haute-Silésie. Il a une profondeur de 6570 pieds, environ un mille et quart.

TOUCHE-A-TOUT.

LA FEMME SOUFFRAIT DE MALADIE NERVEUSE

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham l'a guérie.

West Danby, N.Y.—"Toute ma vie, j'ai souffert de maladie nerveuse, jusqu'à ce que je prenne le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour les nerfs et les maladies nerveuses de la femme, et les effets en ont été splendides. Comme nous sommes sur une ferme, je travaille presque continuellement, et j'ai quatre filles. Elles m'aident à faire toute ma couture et tous mes autres travaux domestiques, ce qui prouve que je suis en bonne condition. J'ai pris le Composé à la naissance de ma fille qui a maintenant dix ans, et cela m'a grandement fortifiée. Mon aînée en a pris elle aussi, et cela lui a fait beaucoup de bien. J'en garde constamment à la maison et je le recommande toujours".

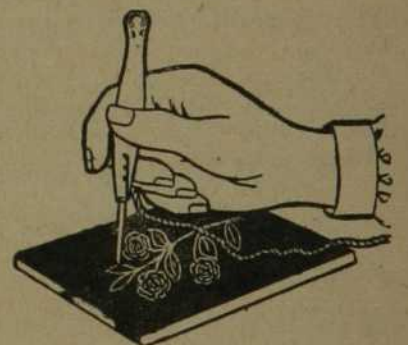


Mde Dewitt, Sincebaugh, West Danby, N.Y.

L'insomnie, la nervosité, l'irritabilité, les maux de reins, de tête, douleurs dans le bas du corps, tous ces ennuis sont dus aux dérangements du système, et le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est tout indiqué dans ce cas.

Depuis quarante ans, ce célèbre remède, dont les ingrédients médicinaux sont extraits de racines et d'herbages, est considéré comme le tonique et le reconstituant le plus inestimable pour l'organisme féminin, et cela avec force témoignages nous venant de partout, et prouvant les vertus merveilleuses du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

POUR vos BRODERIES D'ETE



Merveilleuse petite aiguille à broder pour broderies solides, nuancées et relief. C'est une vraie petite machine à broder qui produit des dessins riches et élégants. Facile à comprendre, finie en argent plaqué, mesure cinq pouces de long et est si solide qu'elle durera la vie. Donnée avec chaque aiguille, instructions (en français) pour servir, un patron de broderie, une feuille de 29 dessins, avec explications des couleurs à employer, 4 écheveaux de matériel à broder, un échantillon de travail en quatre couleurs fait avec cette aiguille et mon livre leçons de broderies et peintures. Expédié à n'importe quelle adresse sur réception de 50 cents en argent ou bon de poste.

AGENTS DEMANDES.

E. LAMBERT, DEPT. 8, WORCESTER, MASS.

Enlève la douleur en frottant.—Aucun liniment n'est aussi efficace pour conquérir la douleur que l'Huile Electrique du Dr Thomas. La friction qui la fait pénétrer, enlève la douleur et voilà pourquoi il n'y a pas d'autres préparations aussi estimées du public. On ne saurait se procurer un tue-douleur plus sûr ainsi que peuvent l'attester des milliers de gens qui en ont fait usage avec succès dans le traitement de plusieurs maux.

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez E. Hartman, dépt. C., 385 av Mont-Royal Est, Montréal.

LES PILULES MORO

Pour les Hommes

Rien n'égale la complication du corps humain dont la machine délicate subit constamment des assauts propres à affaiblir et à débilitier l'homme qui ne prend pas de précautions pour sans cesse renforcer son système.

L'ESTOMAC est le premier organe essentiel qui est sujet à des dérangements douloureux propres à nous enlever toute force, à détruire toute notre énergie. Si l'estomac n'est pas en état d'accomplir convenablement sa tâche, l'homme dépérit et se nourrit mal, il est toujours de mauvaise humeur, sans cœur et sans courage.

LE REIN OU ROGNON joue un rôle non moins grave dans notre système; c'est lui qui est chargé de purifier le sang, d'en éliminer tous les poisons dont le maintien dans la circulation entrave le fonctionnement de notre mécanisme, enfle nos extrémités, affaiblit nos yeux, assourdit notre ouïe, trouble notre cer-

veau, fait naître le vertige et les essouffle-

LE FOIE n'a pas une moindre importance et s'il est en mauvais état de fonctionnement, il participe lui aussi à l'engrassement général causant des maux insupportables, en ternissant notre teint qui passe au jaune et au livide, symptôme des poisons qui encombrant notre organisme.

LE SANG et la circulation sont la clef de voûte propre à rétablir l'équilibre dans le système et dans les organismes qui sont en mauvais état, en proie aux dyspepsies, aux néphrites, aux rhumatismes et à la goutte.

Seul le sang peut remettre les choses en état, si on prend soin de lui donner la richesse, l'activité, la pureté qui lui sont nécessaires.

L'estomac, le rein, le foie, marchent bien aussitôt qu'on a soin du sang, qu'on le soigne bien et qu'on veille à la régularité de la circulation.

Il est évidemment essentiel d'épurer et de fluidifier le sang, de régulariser la tension artérielle, d'éliminer les poisons susceptibles de subir et d'altérer les vaisseaux dont la souplesse doit être conservée avec un soin jaloux, si l'on veut éviter l'artério-sclérose dont sont menacés les surmenés, les gouteux, les rhumatisants, les dyspeptiques.

Que faut-il faire pour cela?

Bien peu de chose: consulter en personne ou par écrit le Dr Mignault de la Compagnie Médicale Moro, qui a fait une étude approfondie des maladies des hommes, des travailleurs et des sédentaires, des forts et des faibles, et connaît le remède nécessaire à chacun d'eux. Avec ses conseils, ce remède merveilleux, qu'on appelle les Pilules Moro, accomplit des miracles, relève les abandonnés, renforce les débilités, rétablit les reins, guérit les estomacs endommagés et donne à tous la gaieté, la force et la santé.

CONSULTATIONS GRATUITES par le Dr Adolphe Mignault, au No 272 rue Saint-Denis, tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, le samedi jusqu'à 8 heures.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux États-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées : **COMPAGNIE MEDICALE MORO, 272 rue Saint-Denis, Montréal.**

Sirop Calmant

"Quel bonheur, dit la jeune maman, grâce au bon SIROP du Dr CODERRE j'ai, bien des fois, soulagé mes enfants de douleurs d'intestins, de douleurs d'estomac, de souffrances de la dentition, etc., je considère que c'est le meilleur dont une mère puisse se servir."—Mme FELIX COMEAU, 165 avenue Gaulin, Woonsocket, R.-I.

MERES, insistez auprès de votre marchand pour qu'il vous donne le SIROP du Dr CODERRE et n'en acceptez jamais d'autre. Evitez les imitations.

Le SIROP du Dr CODERRE est vendu par tous les marchands de remèdes. Prix: 25c la bouteille.

Cartes Professionnelles

DR. N. BOUCHER

541, GRAND-TRONC

Tél. Victoria, 1929

AUSSI, BUREAU 1491, NOTRE-DAME, OUEST.

Tél. Victoria, 1529

SPECIALITES.—Maladies des femmes et jeunes filles, obstétriques, accouchements.

TEL. BELL EST 2177

DR. HENRI LEMIRE

Spécialité : Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

478 RUE SAINT-HUBERT
MONTREAL.

Tél. St-Louis 4613

DR. MEDERIC MASSON

L.D.S.D.D.S.

CHIRURGIEN DENTISTE

860 Rue SAINT-DENIS

Montréal.

Dr. J. H. VILLENEUVE

MEDECIN VETERINAIRE

Spécialiste des Maladies du Chien.

Résidence: 266 Rue CRAIG, Est
TEL, MAIN 1398 - Montréal.

RECORDS

Columbia, Victor et Pathé échangés à 10 cents chacun, \$1.00 la douzaine. Records à vendre 30 cents et plus, neufs 75 cents. Nous vendons et réparons les machines. Ouvert de 10 a.m. à 10 p.m. 195a Sanguinet, près Ste-Catherine.

FEMMES MALADES

Savez-vous qu'il existe un remède infallible qui vous guérira promptement, sûrement et économiquement ? Si vous souffrez de malaises ou de maladies particulières à votre sexe, de beau mal, pertes, périodes douloureuses ou irrégulières, déplacements, faiblesse, neurasthénie, etc.

**FEMOL**

Le Spécifique du Dr. Cazo

VOUS GUERIRA

Faites-en l'essai aujourd'hui même. Nous vous enverrons assez de FEMOL pour vous prouver son efficacité absolue sur réception de 10 cts pour frais de poste et d'emballage. Nous vous enverrons aussi gratuitement LE LIVRE DU DR. CAZO

Sur les Maladies Féminines. Un livre que toute femme devrait posséder. FEMOL est en vente partout \$1.00 le traitement de 30 jours. Expédié franco sur réception du prix. Adressez.

INSTITUT CAZO,

Ch. 5, No 1, Place Royale, Montréal.

CHRONIQUE MEDICALE

LES FRAUDES ALIMENTAIRES

Depuis quelques temps, on parle beaucoup des fraudes qui s'exercent sur les produits alimentaires et sur les boissons. Se décidera-t-on à engager une violente campagne contre ceux qui sont versés dans ce genre de commerce. Dieu le sait.

Quant à les voir disparaître et renoncer à leur lucrative industrie: il n'y faut pas compter. Grâce à leur science, à leur audace et au génie inventif dont ils ont donné tant de preuves, ils auront toujours de l'avance sur les chimistes chargés de les dépister, de les suivre dans leurs nouvelles inventions et forcés, par conséquent, de ne jamais jouer, derrière eux, que le rôle ingrat et ridicule des carabiniers d'Offenbach.

Sachons du moins, puisque nous ne pouvons pas échapper aux fraudeurs, à quels mélanges insolites, à quels poisons lents, mais sûrs, ils condamnent aujourd'hui notre estomac.

L'art des falsifications s'étend à peu près à tous les produits susceptibles de servir à notre nourriture et plus particulièrement—la raison en est facile à saisir—aux aliments qui sont d'un usage journalier. Nous citerons, comme les plus fréquemment falsifiés: le pain et les farines, les viandes, le lait, le beurre, le thé, le chocolat et les boissons.

La fraude la plus commune que l'on fait subir au pain consiste dans la manière d'effectuer la cuisson.

On estime que 200 lbs de farine doivent après pétrissage avec la quantité d'eau convenable et une cuisson normale, donner environ 460 lbs de bon pain. Mais les boulangers obtiennent facilement un rendement moyen de 300 lbs en augmentant la proportion d'eau et en surchauffant le four au moment de l'enfournement, de façon à saisir la surface et empêcher, par ce moyen, l'évaporation aqueuse.

Cependant les principales falsifications du pain portent sur la farine qui le compose et à laquelle on ajoute des substances minérales, telles que la craie, du plâtre, du borax, du phosphate de chaux, etc.

Et le talc, dont on a tant parlé? N'a-t-on pas découvert en effet que, dans plusieurs départements du midi de la France, des minotiers ne se gênaient pas pour vendre des farines largement additionnées de cette sorte de plâtre à bon marché, qui, certes, ne saurait prétendre passer pour un aliment. C'est un vulgaire silicate d'alun et de magnésie dont la qualité la moins commune et la plus onctueuse sert à faciliter le glissement des pieds dans les souliers neufs. Les boulangers employaient le talc à très bas prix; ils se contentaient du rebut des cordonniers.

Même résultat avec le sulfate de cuivre, qui permet, en outre, de se servir de farine plus ou moins avariées, ou de qualité notablement inférieure. L'alun et le sulfate de zinc sont également employés dans le même but: ils donnent au pain plus d'apparence et de blancheur. On en profite pour mélanger des farines de pois, de haricots, de maïs ou de seigle à celle de froment.

Heureusement encore que l'on n'a pas parlé de l'insalubrité des fournils, des tuberculoses qui fréquemment y règnent, du peu de propriété du pétrissage à bras et du "sabotage" toujours possible. On finirait par nous faire passer le goût du pain: ce qui serait évidemment excessif.

— 0 —

Lorsque vous faites cuire des pois mettez toujours quelques cosses dans la casserole, ceci adoucira le goût des pois.



EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE
Mes verres composés portés vous feront mieux voir et seront une protection contre les maux de tête et d'estomac.

J. A. LANGLOIS

Spécialiste de la vue. Opticien et Optométriste. Diplômé pour la province de Québec et de l'Etat de New-York.

58 Saint-Jacques, Montréal

(En face de "La Presse")

VERRES BRISÉS REMPLACES

Ouvert de 9 à 6.30 heures p.m.

RHEUMATOL

Guérira Infailliblement
votre Rhumatisme



LE REMEDE SOUVERAIN POUR LES
RHUMATISMES

Ne cherchez pas autre chose.

La première dose soulage immédiatement les douleurs et souvent une seule bouteille guérit complètement.

RHEUMATOL GUERIT TOUJOURS

Essayez-en une bouteille aujourd'hui. Préparé et vendu par

RHEUMATOL CHEMICAL CO

2, Dorchester Ouest. Montréal.

Les commandes sont expédiées par la poste, sans retard. Prix: \$1.25 net.

UN MONSIEUR indique gratuitement à toute personne souffrant de RHUMATISME, douleurs de reins, un remède nouveau et merveilleux qui l'a guéri lui-même en peu de temps. Cela est la conséquence d'un vœu. Ecrire boîte 66, Station N., Montréal.

**Beauté et
Charme**

Sont Le Resultat
Du

Lait des Roses

Antiseptique puissant et tonique pour la peau. Ne farde pas et n'a aucun des inconvénients des crèmes. Spécifique pour les boutons et, employé avec avantage pour les mains 50 sous la bouteille. Exigez-le de votre Pharmacien ou adressez directement à :

LA CIE DES PRODUITS COSMETIQUES

Cassier Postal 372

Montréal.

Presque tous les enfants sont sujets aux vers et plusieurs les apportent en naissant. Epargnez-leur des souffrances en employant le Mother Graves' Worm Exterminator, le meilleur remède du genre que vous puissiez avoir.

Pour MAIGRIR

SUREMENT — SANS DANGER — SANS REGIME

— Prenez les —

SELS CUQUETS

SPECIFIQUE FRANÇAIS DE L'OBESITE

en vente chez tous les pharmaciens ou chez les dépositaires.

CANADIAN SANITAS Co., 17 Bleury. Tel Main 1125, Montréal.



PAGE FÉMININE



ROBES DE BOUDOIR ET PYJAMAS

Si la fantaisie paraît avoir un peu perdu de ses droits, cette année, sur les robes de ville et de voyage, elle marque, par contre, davantage son influence sur les vêtements d'intérieur. Le temps est loin où pour faire tout son petit travail de maison, la femme employait quelque vieux jupon mis au rebut, voire même une poche à patates inutilisée... Aujourd'hui ce sont de vrais costumes d'intérieur et des pyjamas dont certains ont l'allure franchement masculine.



Le No 1 est en voile blanc avec dentelle valenciennes et rubans multicolores. Le No 2 se fait en rose, blanc ou bleu clair; avec celui-là comme avec le No 5, les femmes portent réellement la culotte. Les Nos 3 et 4 sont presque des robes de cérémonie à côté des deux précédents... De nuances claires et tendres, ils sont ornements de rubans et de dentelles selon le goût de chacun ce qui permet d'en multiplier la variété presque à l'infini.

Avec un peu de goût—et nos lectrices en ont beaucoup—it est possible de fabriquer sans grands frais l'un ou l'autre de ces modèles et l'on ne saurait trop recommander les Nos 2 et 5 qui, en plus de leur aspect original sont certainement les plus pratiques de tous.





JEUNE FILLE!

Savez-vous que le teint est le baromètre de la santé?

Si vous avez un teint de lis et de rose, c'est un indice qu'un sang riche et pur assure le parfait équilibre de toutes les fonctions de votre organisme.

Mais—si votre visage est pâle, vos yeux cernés, vos traits tirés, votre sang pauvre, vicié, vous souffrez d'anémie ou de chlorose—le baromètre indique le danger.

La jeunesse c'est le printemps de la vie, c'est l'époque heureuse lorsque la santé l'accompagne. C'est le contraire lorsqu'elle est accompagnée de malaises, de faiblesses, de vertiges, de troubles nerveux.

De même que la fleur brisée et cueillie au printemps s'étiole, se fane à mesure que se dessèche sa sève—son sang, la jeune fille anémique, pâlit, maigrit, perd ses

forces, dépérit à mesure que son sang s'appauvrit, s'épuise et mine ainsi sa belle santé de fleur à peine éclos.

Car, ne l'oubliez pas, le sang c'est la vie, c'est le liquide nourricier de tout l'organisme.

Que faire alors? Enrichir le sang appauvri, purifier le sang vicié, refaire un sang nouveau, riche et vermeil par l'usage du célèbre

VIN ST-MICHEL

le puissant régénérateur du sang, qu'il purifie et enrichit de principes actifs, essentiels à la conservation de la santé. Essayez-le, jeunes filles pâles et faibles, chaque dose vous semblera une éclosion nouvelle à la vie.

Le VIN ST-MICHEL se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée, (Seuls Agents), 468, rue St-Paul Ouest, Montréal.
EASTERN DRUG CO., Boston, Mass. (Agents pour les Etats-Unis).

AUX FEMMES SOUFFRANTES



Toute femme dont les périodes sont douloureuses accompagnées de douleurs dans le bas-ventre doit craindre la métrite. La femme atteinte de cette maladie guérira sûrement en faisant usage de mon traitement infailible à la condition qu'il soit employé le temps nécessaire. Mon traitement ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades, en même temps qu'il les cicatrise. On doit en faire usage pour guérir et prévenir ces maladies si pénibles dont souffrent tant de femmes. Contre la faiblesse, le retour d'âge, etc. Ecrivez sans retard pour une liste de questions à remplir. Adressez: JULIA RICHARD, P. O. Boîte 2334, Montréal.

Des Milliers De Femmes Maigres

Sont redevables de leur embonpoint esthétique de formes harmonieusement développées, d'une poitrine pleine, ronde et ferme et potelée, à l'usage du célèbre

BUSTINOL

Du Dr Simon de Paris

Vous pouvez obtenir les mêmes résultats en employant ce remède. Vous pouvez en faire l'essai gratuitement. Envoyez nous votre nom et votre adresse avec 10 cts pour payer les frais de port et d'emballage, et nous vous enverrons un traitement suffisant pour vous prouver son efficacité.

Cle Dr. Simon, Dept. 5, No 55, rue des Commissaires O., Montréal.

Respiration facilitée.—Le resserrement des passages de l'air et la lutte pour respirer, évidences si familières des troubles asthmatiques, ne peuvent effrayer le Remède pour l'Asthme du Dr Kellogg. C'est ce célèbre remède qui est connu universellement pour ses effets complets, même sous les pires conditions. Ce n'est pas une préparation à expérimenter et non essayée mais une avec des années de bon service derrière elle. Ne demandez que cela à votre marchand le plus proche.

En Suède et en Norvège, les profits provenant de la vente des liqueurs spiritueuses sont interdits. L'aubergiste doit les vendre au prix coûtant.

A Pleitz, près de Dresde, pousse le plus grand camélia de l'Europe. Il est vieux de 160 années, mesure 50 pieds de hauteur et produit annuellement quarante milles fleurs.

POUR ETRE TOUJOURS PROPRE



Professeur (à sa femme) — Dis donc, Adèle, penses-tu que mon habit gris est encore bon à mettre pour voyager?

Adèle. — En effet c'est bien mieux de le mettre en voyage: on se salit tant en chemin de fer. Comme ça tu emporteras tes deux autres costumes, le brun et le noir.

Professeur. — Mais je pense que ce ne serait par un mal de les faire nettoyer et dégraisser auparavant.

Adèle. — Dans ce cas, portes les donc chez Déchaux Frères, 197 Ste-Catherine Est, entre Ste-Elisabeth et Sanguinet et 710 Ste-Catherine Est, entre Panet et Visitation. Ils te les rendront comme neufs.

(Demandez notre livret gratuit par la poste à l'une ou l'autre de ces adresses).

AVIS

Records Victor, Columbia et Pathé échangés à 10 cents chacun, \$1.00 la douzaine, à vendre 30 cents et plus, records neufs 75 cents. Nous vendons et réparons les machines. Ouvert de 10 a.m à 10 p.m. 195a Sanguinet, près Ste-Catherine.

GOITRE

(GROSSE GIRGE)

Si vous êtes affligé de cette maladie, écrivez tout de suite, et vous apprendrez comment vous guérir facilement, sans vous déranger dans vos occupations journalières. Guérison assurée, quelque soit l'âge et la gravité du cas. Pour plus amples informations, adressez-vous à

Boîte Postale 1034, - Montréal.



SIL-BO

n'est pas une teinture, mais une préparation infailible qui fait pousser, allonger et fortifie les CILS et SOURCILS. Envoyé par la maille contre bon de poste ou timbres. Adr: White Castle Drug Co., P.O. Box 2234, Montréal. (Méfiez-vous des imitations).

FEMMES ET FILLES MAIGRES



qui pouvez difficilement accomplir vos devoirs de chaque jour, qui êtes par votre maigreur, un sujet de pitié, pourquoi ne pas acquérir de la force, augmenter votre poids, développer votre cou, vos bras, votre buste en obtenant une chair saine et abondante. Demandez "Gratis" le Régénérateur Maroni et faites l'expérience à nos frais. Il est le véritable producteur de chair et un reconstituant merveilleux des forces perdues. Sans danger, facile à prendre, sans que personne le sache, ses résultats sont immédiats et positifs. Envoyez 10c aujourd'hui pour frais de distribution et vous ferez vous-même la preuve de sa valeur.

CIE DR MARONI, Dépt. 6,
2353 St-Denis, Montréal.



En sacs de 10, 20 et 100 lbs.
En cartons de 2 et 6 lbs.

Un livret d'étiquettes à conserves GRATUIT, si vous nous envoyez une marque de commerce—la boule rouge—détachée d'un sac ou carton de Sucre LANTIC.

Atlantic Sugar Refineries, Limited
Edifice "Power" MONTREAL
152 F

Faites vos Conserves de Fraises avec

Lantic Sugar

"Par et Non-Coloré"

le sucre de canne pure, à grains 'FINS', qui se dissout instantanément, et donne un sirop brillant et clair.



Les MAUX de TÊTE

Les plus violents, qu'elle qu'en soit l'origine, cèdent en quelques instants à l'action curative d'une ou deux

POUDRES NERVINES MATHIEU

exemptes d'opium, de morphine et de chloral.

Un remède connu, éprouvé. 25c. la boîte. En vente partout.

Contre les RHUMES D'ÉTÉ prenez dès le début le SIROP MATHIEU au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres extraits médicinaux. Il soulage, soutient, fortifie et guérit.

CIE J. L. MATHIEU, Propriétaire,

SHERBROOKE, P.Q.

Toutes les mains
ONT BESOIN DE
SNAP

La main douce de la femme qui fait son ménage—la main rugueuse de l'ouvrier—les petites mains crasseuses des garçons et filles—les mains sales de tous, jeunes comme vieux—ont toutes besoin de Snap. Demandez une boîte pour vos mains—



PRIME SPECIALE GRATUITE

Pour le Mois de Juillet 1917

A TOUTE PERSONNE QUI NOUS ENVERRÀ DEUX (2) DOUZAINES OU PLUS DE SACS DE 6 LBS DE LA

FARINE PREPAREE XXX DE BRODIE,
NOUS DONNERONS OUTRE LA PRIME REGULIERE,
UN BOL A FRUITS DECORE.

Rappelez-vous que deux douzaines de ces sacs vides vous donnent une prime supplémentaire gratuite—Un bol à fruits décoré.

RAMASSEZ TOUS VOS SACS VIDES DES MAINTENANT!

BRODIE & HARVIE LIMITEE, 14 - 16 rue Bleury, Montréal.

McLean's

"WHITE MOSS"

Cocoanut

EST LE MEILLEUR

POUR TARTES, POUDINGS, BONBONS, ETC.

Exigez-le De Votre Epicier

5,-10,-20,-35c

Manufacturé par

Canadian Cocoanut Co., - Montréal



S'ETEIGNENT D'ELLES-MEME PAR UN PRO- CEDE CHIMIQUE

Que vous disent ces mots?... Si ce n'est une plus grande sûreté pour votre maison—un sujet qui vous intéresse grandement.

Avez-vous remarqué ces mots et cette mention: "Nulle trace de feu laissée après extinction" sur notre nouvelle boîte d'allumettes SILENT PARLOR.

Chaque une des baguettes de ces allumettes, que renferment ces boîtes, ont été imprégnées ou recouvertes d'une solution chimique, qui empêche le restant du bois de s'enflammer lorsqu'elles ont été craquées et éteintes ensuite et réduit au plus grand minimum.

**SURETE AVANT TOUT ET SERVE-VOUS TOU-
JOURS DES ALLUMETTES SILENCIEUSES**

EDDY

(500 DANS CHAQUE BOITE)

ATTENTION MESDAMES!

Pourquoi vous exténuer à frotter, quand vous avez l'avantage de faire vos lavages en lisant votre journal?



EMPLOYEZ
LA
TABLETTE
NRG
sans frotter. 30 cents
Lavage en 15 minutes
pour 5 lavages.
CHS.-E. LESSARD,
Dépt. 5,
1653 rue Hutchison,
Montréal.

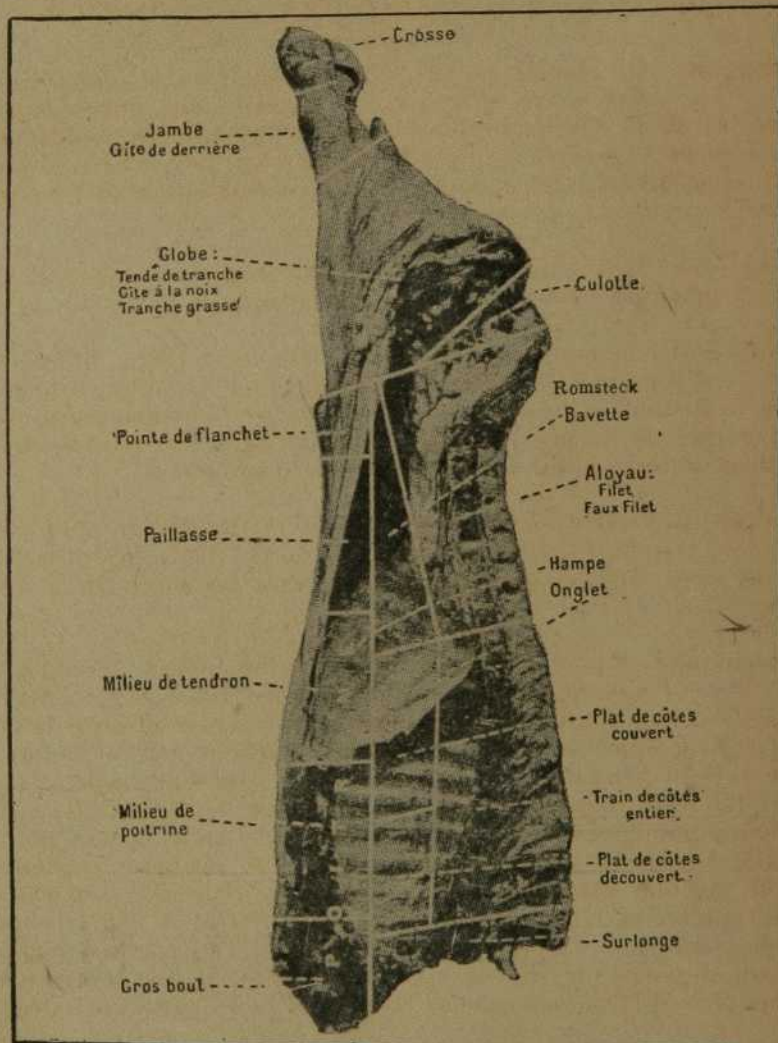


LES VIANDES PAR ESPECES ANIMALES

LA VIANDE DE BOEUF (Suite)

L'ALOYAU comprend la région lombaire depuis la dernière côte jusques et y compris la partie supérieure du bassin (sacrum). On y distingue le filet, le faux filet et le romsteck.

Le filet, partie la plus estimée de l'animal, est une masse musculaire de forme pyramidale située sous les lombes, à proximité des reins; sa partie antérieure, mince et effilée (queue de filet), sert à la confection des biftecks; la partie moyenne est épaisse (milieu de filet): après avoir été dégraissée et débarrassée de ses



aponévroses, elle fournit des rôtis tendres et délicieux; en arrière, il reste la tête de filet, partie moins fine, plus tendineuse que le milieu, employée aux mêmes usages. L'aloiau sans le filet prend le nom de "coquille d'aloiau".

Le "faux filet" ou "contre-filet" est la partie située au-dessus des lombes, de part et d'autre de l'échine; sa viande appartient aussi à la première catégorie, elle s'emploie pour rôtis après avoir été désossée, parée et ficelée en forme de carré long; on l'utilise aussi découpée en biftecks.

Le "romsteck", partie arrière de l'aloiau, est formé par les plans charnus épais qui recouvrent le bassin; c'est la partie la

Bovril est toujours commode sous la main.--

Bovril donne aux soupes, sauces et ragoûts une double saveur. Bovril, en été, procure le meilleur lunch léger ou souper. Bovril est un splendide soutien en cas de maladie. Etes-vous sûr d'avoir en ce moment une bouteille de Bovril dans votre maison?



plus succulente de l'animal, surtout dans la région désignée sous le nom d'"aiguillette de romsteck". Le romsteck fournit d'excellents rôtis; sa viande convient admirablement pour braiser, bouillir et saler; on y coupe très fréquemment les biftecks.

PETIT DICTIONNAIRE DE LA CUISINE

GARNITURE—On nomme *garniture* une substance alimentaire qui sert à accompagner, à "garnir" une autre substance. Il existe d'innombrables variétés de garnitures. Les légumes servent à garnir, à entourer les viandes. Les crustacés, les mollusques accompagnent souvent les gros poissons et différents mets.

GELÉE—Suc de viande qui en se refroidissant s'est épaissi et a pris une consistance molle et élastique.

GIGOT—*Rôti* (de mouton ou d'agneau). Piquer à l'ail si on aime ce condiment. Saler. Faire rôti 40 à 45 minutes pour gigot ordinaire. —*Braisé à l'anglaise*. Pocher dans une marmite bien garnie de légumes, pendant 40 minutes. Servir avec des pommes de terre nature et des navets à l'anglaise.

GLACER—Recouvrir les viande piquées et rôties d'un jus de viande, avec un pinceau. Recouvrir d'une légère couche de sucre râpé les beignets, etc. Préparer les entremets à la glace.

GRAS-DOUBLE—Partie la plus grasse, la plus épaisse des intestins du boeuf. On doit d'abord laver le gras-double à l'eau bouillante; puis on le laisse tremper longtemps dans l'eau fraîche, que l'on renouvelle souvent. Après quoi on le fait cuire à l'eau pendant 4 ou 5 heures, avec assaisonnement; et afin qu'il reste blanc on ajoute une cuillerée de farine. Il y a plusieurs manières de préparer le gras-double, mais on doit toujours le couper en petits carrés. —*Ordinaire*. Emincer le gras-double. Ajouter même proportion d'oignons. Sauter à la poêle. Saler, poivrer et laisser rissoler 10 à 15 minutes. Y joindre un filet de vinaigre. —*Tripes à la mode de Caen*. Tripes crues, pieds de veau, oignons, un litre de vin blanc. Placer le tout dans une terrine fermée hermétiquement. Laisser cuire 6 heures au four.

GRATINER—Pour gratiner viande, poisson, légumes, on assaisonne au beurre ou à l'huile, en y joignant un hachis de fines herbes, champignons, échalotes; on sale, on poivre, on saupoudre de chapelure et l'on met gratiner avec feu dessus et dessous.

GRENOUILLES—*Frites*. Passer à la farine. Jeter dans friture bouillante. Servir avec persil frit et sauce tomate. Cuisson, 10 à 12 minutes. —*A la poulette*. Blanchir dans une cuisson de champignon. Faire une petite sauce blanche avec cette cuisson, accompagnée de champignons, oignons. Cuisson, 10 à 12 minutes. —*Sautées au beurre*. Passer à la farine. Cuire à la poêle avec beurre, fines herbes, jus de citron, 10 à 12 minutes.

VOICI LA MEILLEURE RECETTE

POUR FAIRE VOUS-MEME VOTRE POISON A PUNAISE

PUNICIDE 1 once

Huile de charbon 1 demiard

odeur agréable—Tue les punaises—détruit les oeufs. le meilleur désinfectant.

PUNICIDE s'emploie avec avantage pour désinfecter les poulaillers.

PUNICIDE est en vente dans toutes les pharmacies.



Nettoyez votre sang comme vous nettoyez votre corps, votre maison

La malpropreté engendre la maladie—mais le sang impur est plus dangereux encore qu'un corps, qu'une maison malpropre; il constitue une menace contre la vie même.

Nettoyez, purifiez votre sang en employant l'Eau

"RIGA"

Laxative ou Purgative selon la dose,

dont la mission est de purifier le sang en débarrassant l'estomac, le foie, les reins et les intestins des déchets organiques, sources de poisons, de toxines qui engendrent la maladie. L'Eau Riga agit gentiment, ne cause ni crampes ni coliques, c'est le laxatif de famille par excellence.

L'Eau Riga est en Vente Partout.

Employez-la.

SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA,

MONTREAL

LA VALEUR... de la GELATINE COX en poudre

comme aliment, la promptitude avec laquelle elle se prépare, son goût relevé et fort, ont accru sa popularité au point que la demande en est sans cesse grossissante.

GELATINE COX en poudre

Se vend chez tous les bons épiciers.

Ecrivez dès aujourd'hui pour notre livret gratis "Recettes choisies."

J. & G. COX, Limited, P. O. Box 3009, MONTREAL

Cox's

Instant Powdered

GELATINE

Les GARÇONS ont BEAUCOUP de PLAISIR

A JOUER AVEC UNE DE NOS

VOITURETTES

d'ailleurs c'est toujours un charme pour jeunes ou vieux que de se promener dans n'importe laquelle de nos voitures.



Tous les Genres—Ville ou Campagne

POUR VOITURES DE PLAISANCE OU DE TRAVAIL VOYEZ

LATIMER

445 Rue ST-JACQUES MONTREAL

TEL. UP 7303
RES. UP 4629

Toutes Réparations Garanties
à des Prix Raisonables

THE Modern Vulcanizing Co

GEO. GRENIER, Prop.

REPARATIONS DE PNEUS ET ACCESSOIRES ETC.

GAZOLINE, HUILE, GRAISSE

☛ Pneus de secondes mains une Spécialité ☛

Ouvert le Soir
FREE AIR

415, rue BLEURY, MONTREAL

Près Sherbrooke

DEMANDEZ LA

REVUE POPULAIRE DE JUILLET

Voir notre annonce autre part.

IL FAUT QUE LA HAUSSE ARRETE

Dans les Prix pour les Choses Nécessaires à la Vie

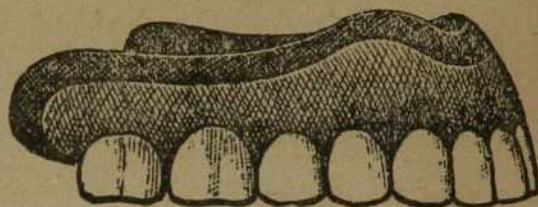
CHOSE INCROYABLE, EXTRAORDINAIRE, MAIS VRAIE

UN DENTIER DE PREMIERE
QUALITÉ, GARANTI, pour

\$5.00



Nous offrons au public canadien un dentier complet, fait avec le plus grand soin par des experts, garanti de la meilleure qualité de matériel, caoutchouc, composition, dents, etc., pour CINQ DOLLARS. En faisant cette offre si extraordinaire, nous voulons insister auprès de tous, surtout sur deux points principaux. D'abord, notre parfaite honorabilité et ensuite notre détermination de faire tout en notre possible pour donner à nos clients pleine et entière satisfaction. Le dentier que nous offrons pour \$5.00 coûte ailleurs \$15.00 à \$25.00. Un dentiste ne peut



Nous avons reçu 1,500 sets de dents venant de Londres. Ces dents en porcelaine naturelle sont inusables, incassables et peuvent donner satisfaction aux plus difficiles.

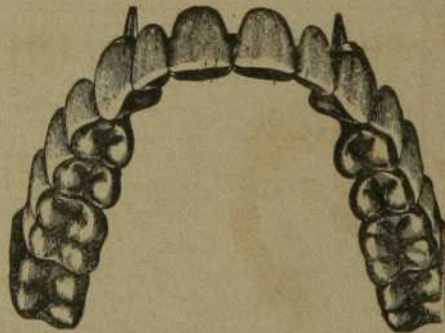
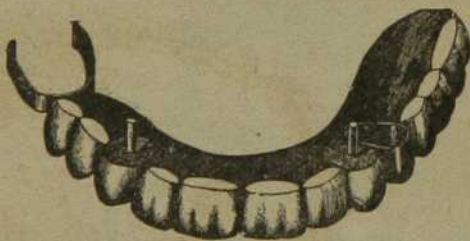
faire qu'une petite quantité de dentiers, il lui faut faire beaucoup avec peu, voilà pourquoi vous avez payé \$15.00 ou \$25.00 pour le même dentier que vous pouvez vous procurer ici pour \$5.00. Nos opérateurs sont des dentistes diplômées. Un médecin est toujours présent à nos salles. Notre laboratoire est sous l'habile direction d'un expert américain célèbre. Le travail que vous nous confiez sera parfait. Rappelez-vous que votre argent vous sera remis si vous n'êtes pas entièrement satisfait. Nous donnerons \$1,000 de récompense à quiconque prouvera que les dentiers que nous offrons à cinq dollars ne sont pas aussi bons que ceux pour lesquels vous payez \$15.00 à \$25.00. Notre offre est sincère. Nous vous invitons à venir nous voir.

Jamais une occasion pareille ne sera offerte pendant la guerre

Les soldats et les parents accompagnés de soldats auront la préséance à nos bureaux. Afin de faire mieux connaître la haute valeur et la grande qualité de nos dentiers et ponts (Bridge Works) nous avons loué notre local pour plusieurs années ; et vous êtes les bienvenus à venir nous voir.

Nous fabriquons aussi les plus belles pièces de prothèses au monde, telles que dentiers en aluminium, en or, en platine, celluloid, etc., etc.

Notre système de "Bridge Work" (dents sans palais) fabriquées à l'or pur garanti, gardera sa couleur naturelle, est le dernier cri en art dentaire.



Consultez nos dentistes experts diplômés du Canada et des Etats-Unis.

Pas D'ETUDIANTS mais des EXPERTS seulement.

Même si vous portez un bon dentier venez vous en faire faire un autre. Il peut vous arriver un accident, briser votre dentier. Les prix vont monter et avant longtemps vous aurez à payer \$20.00 à \$25.00 pour le même dentier que nous offrons au prix de :

\$5.00

\$5.00



\$5.00

Le Secret de Notre Invention

est que nous pouvons fabriquer en très grande quantité et qu'au lieu de finir nos dentiers à la main nous les finissons au moyen d'électricité, ce qui donne au dents un fini et un éclat sans pareils.

Heures de consultations : de 9 hrs. du matin à 6 hrs. du soir.

AVIS IMPORTANT : Afin de donner satisfaction au nombreux public qui travaille, nos bureaux sont ouverts tous les soirs de 7 hrs. à 9 hrs **Adressez-vous à**

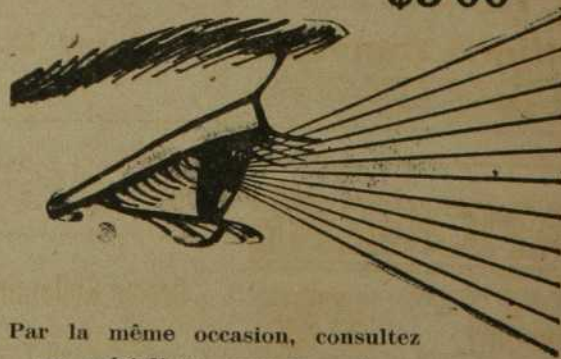
L'Institut Dentaire

du FRANCO AMERICAN MEDICAL INSTITUTE

(Incorporé par le Gouvernement)

164, RUE SAINT-DENIS

en face de l'Université Laval, un peu plus bas que la rue Sainte-Catherine.



Par la même occasion, consultez nos spécialistes, pour les maladies des yeux, des oreilles, du nez et de la gorge.

DENTELURE 5^e LA VERGE OURLET PICOT
BOUTONS
 FAIT A ORDRE AVEC VOTRE MATERIEL—TOUS GENRES
 OR — POINT D'OURLET — ARGENT
 FAIT PROMPTEMENT—8^e LA VERGE
 POINT DE CHAÎNE—BRODERIE SIMPLE
PLISSAGE
 BOX — CÔTE — ACCORDEON — COMBINAISON — ETC
St. LAWRENCE BUTTON CO.
 684 St. CATHERINE, OUEST — UR. 5706



Des lits faits en terre-cuite sont en usage sur certains chemins de fer japonais.

*

La voix d'une femme peut être entendue, d'un ballon, à une distance de 2 milles, tandis que celle d'un homme ne peut atteindre plus d'un mille.

*

Lorsque Georges II régnait en Angleterre, on imposait des amendes à toute personne qui n'allait pas à l'église et celle qui l'en empêchait, était également punie.

*

La ville de Palerme, en Sicile, a établi plusieurs boulangeries, afin de permettre au peuple pauvre de se procurer du pain à un prix raisonnable. L'adoption d'une telle politique au Canada, ne serait-elle pas recommandable?

*

Une curieuse coutume existe au Groënland. Quand un enfant meurt on enterre un chien vivant à ses côtés. Ce dernier est supposé être le gardien de l'enfant, dans l'autre monde.

*

L'oeil d'une mouche est formé par une foule de petites facettes. Au microscope on en compte jusqu'à 4,000.

Enlevez Ces Poils Gênants



DES DUVETS IMPORTUNES, QUI ENLAIDISSENT les PLUS JOLIS VISAGES.

Rien de plus facile si vous employez la merveilleuse **RAZORINE** du Dr Simon de Paris, France.

Ce remède scientifique facile à manier et tout à fait inoffensif, vous permet d'enlever, seule, sans que personne s'en aperçoive et en moins de trois minutes, ces poils gênants disséminés çà et là sur le menton ou sur les joues, ces horribles moustaches qui enlaidissent et défigurent le plus beau visage. La **RAZORINE** détruit la racine même des poils, laisse la peau blanche, souple et veloutée et ne cause jamais de cicatrices.

Essayez-la à nos frais. Envoyez-nous 10c pour frais de poste et d'emballage et vous recevrez un échantillon suffisant pour prouver son infailibilité.

Adressez Cooper & Co., Dépt. 5, No 155 rue des Commissaires ouest, Montréal.

EXCURSIONS DE COLONS



DU 8 MAI AU 30 OCTOBRE chaque

MARDI

"Par voies ferrées"—aussi par
Les Navires des Lacs LES JEUDIS

"La route des Grands Lacs" (Durant la saison de navigation)

L'Ouest est le pays de l'avenir

Les fertiles prairies de l'Ouest ont donné à cette partie du Canada l'importance qu'elle possède aujourd'hui. Il y a encore des milliers d'acres de sol fertile où les colons trouveront la prospérité. Profitez des taux spéciaux et voyagez par le

Pacifique Canadien

Renseignements aux bureaux des billets: 141-145 St-Jacques, Tél. M. 5125, hôtel Windsor, gares Windsor et Plac. Viger.

DAMOGÈNE

ASSURE AUX FEMMES MAIGRES ET FAIBLES

L'EMBOPOINT, LA VIGUEUR, LA SANTÉ.

Damogène est un remède scientifique et efficace contre la maigreur et la faiblesse. C'est le véritable promoteur de la beauté physique car il assure l'harmonie parfaite du corps, la rondeur des bras, la courbe gracieuse des épaules, l'ampleur esthétique du buste ainsi qu'une santé parfaite.

Recommandé par la Profession Médicale

GRATIS. Traitement d'essai et livre sur la beauté physique expédiés sur réception de 10c pour frais de poste et d'emballage. Traitement de 30 jours, \$1.00; 3 traitements, \$2.50.

Compagnie Médicale Damogène
 Ch. 8, No 20 rue Capital, Montréal.



SOYEZ BIEN PORTANTE



Je suis une femme qui aide ses semblables. Je leur enseigne comment se guérir de maux de tête, de dos, de frayeurs et saisissements nerveux, de fréquentes et subites sensations de fatigue, de constipation, d'insomnie et de mauvaise humeur.

Ecrivez-moi simplement et je vous enverrai, affranchi, mon traitement gratuit de dix jours qui sera accompagné comme témoignages, des noms de personnes du Canada, qui doivent à mon traitement, force et santé. Ecrivez-moi dès aujourd'hui.

Madame M. SUMMERS,

Box 940, Windsor, Ont.

Pourquoi endurer des cors quand on peut les extirper sans douleur en employant le Holloway's Corn Cure?

— LA — Crème Epilatoire L'ORIENT

Fait disparaître instantanément et sans danger, les poils ou duvets sur le visage ou le corps, sans qu'il n'en reste aucune trace.

Prix \$1.50 le flacon.

La Cie. de Produits Orientaux
 139a Ste-Elisabeth, - Montréal.

La beauté d'une peau claire.— L'état du foie détermine l'état du sang. Un foie dérangé cause des impuretés dans le sang qui à leur tour produisent la couleur terne de la peau. Les Pilules Végétales de Pharmelee agissent sur le foie agissent sur le sang et il résulte une peau saine et claire de l'usage intelligent de cette excellente médecine. Les dames qui apprécient pleinement cette qualité primordiale de ces pilules, peuvent les employer avec la certitude que le résultat sera des plus satisfaisants.

Pourquoi Le Catarrhe Revient ?

Pourquoi le Catarrhe du Cerveau s'améliore-t-il au printemps et revient-il en été? Parce que les temps secs portent les germes du Catarrhe à l'intérieur du corps.

Le seul moyen de se délivrer pour toujours du Catarrhe est de tuer les germes qui le produisent. Bien de grandes annonces "Guérison du Catarrhe" ne peuvent le faire. Bien qu'il ne soit pas encore passé, cet été agira comme les précédents ou pis. Les germes se multiplient comme tout être vivant. Quand ils sont trop nombreux dans la tête ils s'étendent souvent à la poitrine et aux poumons. Leur invasion dans les poumons est seulement une question de temps. Leur augmentation là signifie CONSOMPTION. Pourquoi courir un tel risque? Occupez-vous de votre Catarrhe IMMEDIATEMENT avant la fin de cette saison. Si vous ne le chassez pas maintenant, vous serez dans la saison chaude avec un système terriblement affaibli et incertain. Des centaines de Canadiens ont été délivrés promptement et pour toujours de leur Catarrhe par la méthode scientifique du traitement du Spécialiste Sproule. Souvenez-vous qu'il est Gradué en Médecine et Chirurgie de l'Université de Dublin, Irlande, ex-chirurgien de la Marine Royale Britannique, Service Postal. Prenez avantage de son offre généreuse du



OU LE CATARRHE DEBUTE

CONSEIL MEDICAL GRATUIT

Laissez-le s'en occuper maintenant et cet été et toutes les saisons qui suivront se passeront en santé et confort. Vous ne dégoutterez pas plus longtemps vos amis avec votre toux, votre souffle et vos crachats. Vous respirerez facilement—vous penserez nettement—car votre tête ne sera pas alourdie par le Catarrhe! Vous vous trouverez avec une nouvelle énergie et volonté et la vie elle-même vous paraîtra plus brillante. C'est parce que toute la force que vous n'userez pas à combattre les germes du Catarrhe sera à votre service.

COUPON MEDICAL GRATUIT

Crachez-vous épais?
 Vos yeux sont-ils humides?
 Votre nez se remplit-il?
 Votre nez coule-t-il?
 Eternuez-vous souvent?
 Se forme-t-il des croûtes dans votre nez?
 Avez-vous de la douleur dans les yeux?
 Votre respiration est-elle mal odorante?
 Votre ouïe commence-t-elle à faiblir?
 Perdez-vous la faculté de sentir?
 Rejetez-vous des mucosités le matin?
 Avez-vous des bourdonnements d'oreille?
 Ressentez-vous des douleurs dans le front?
 Sentez-vous des écoulements dans le fond de la gorge?

Répondez aux questions par oui ou non, écrivez votre nom en entier et votre adresse. Habituellement sur les lignes pointillées, détachez et envoyez à

Sproule, Spécialiste du Catarrhe, 409, Trade Building, Boston.

Il vous renseignera avec plaisir sur ce que vous voulez. Soyez-en certain et écrivez aujourd'hui. Ecrivez en français ou en anglais.

NOM COMPLET

ADRESSE



Beauté
 Parfaite

Une journée passée à vous préparer pour la réunion sociale du soir vous a épuisée et fatiguée. Le plaisir que vous envisagez est gâté par la perspective que votre apparence ne sera pas parfaite. Comme vous aimeriez avoir un beau teint velouté—voir revenir la beauté de la jeunesse! Si seulement nous pouvions vous induire à essayer alors la

123

Crème Orientale Gouraud

vous vous rendriez compte pourquoi elle est en faveur auprès des élégantes depuis 70 ans. Elle vous rendra une magnifique peau souple à l'apparence transparente qui vous rappellera les jours de votre jeunesse.

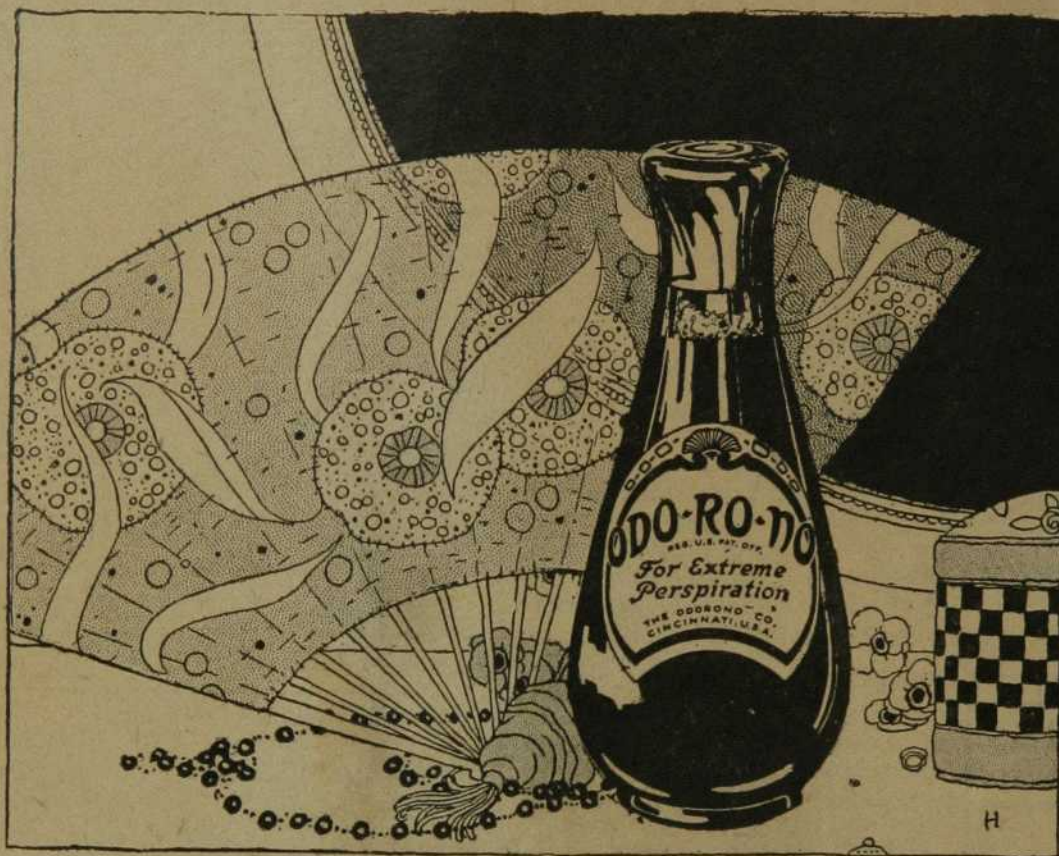
Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

Le Savon Médicamenté Gouraud

Si vous voulez améliorer constamment votre teint, tenez votre peau toujours pure et nette. Le Savon Médicamenté Gouraud fait disparaître complètement toute poussière, saleté et matière déléterre. Sa douce et rafraichissante mousse antiseptique pénètre les pores et supprime les impuretés. Idéal pour préparer la peau avant l'emploi de la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.
FERD. T. HOPKINS & SON
 Montréal, Qué.





LE SEUL MOYEN DE VOUS DEBARRASSER DES ENNUIS DE LA TRANSPIRATION

Inutile que vous soyez incommodée et ennuyée une minute de plus par la transpiration.

Peu importe qu'il fasse chaud, que vous ayez été fort active toute la journée, vous pouvez vous débarrasser de la transpiration excessive et gênante.

L'eau et le savon, à eux seuls, ne suffisent pas pour vous affranchir de cette transpiration incommode pas plus que les poudres de talc et arômes du même genre. Ils ne durent que quelques minutes, ne font qu'un effet passager, mais sont loin d'être le véritable remède.

Le seul et unique moyen de vous débarrasser pour toujours de la transpiration abondante, est de l'éliminer des places où elle vous incommode le plus — sous les bras, aux mains, pieds, cou ou front — et d'en débarrasser le corps en général.

C'est ce que Odo-rono fait. Cette eau vous soulagera immédiatement de cette incommode et gêne que cause une transpiration abondante, et rend les parties sur lesquelles elle est appliquée, comme naturellement douces et sèches.

Nul besoin d'employer Odo-rono chaque jour. Une application régulière 3 fois par semaine, vous procurera un complet soulagement. Une seule application éloignera l'odeur de cette transpiration pour plus de trois jours.

Remarquez Ceci Sur La Transpiration

Votre médecin vous dira que la transpiration est nécessaire à la santé, quand elle est naturelle et normale par tout le corps. Cette transpiration naturelle ne vous causera nulle incommode et vous ne vous en apercevez même pas. C'est cette transpiration abondante et irrégulière très-sensible du reste, qui vous cause tant d'ennuis qu'Odo-rono fait disparaître.

Odo-rono est la formule d'un médecin et est faite d'ingrédients absolument inoffensifs.

Achetez-En Une Bouteille Aujourd'hui

Essayez-la et voyez si elle ne vous soulage pas. Se trouve chez tous les marchands parfumeurs au Canada; .50 cts. et \$1.00 la bouteille; échantillon d'essai .25 cts. Nous vous l'enversons affranchie par la poste si vous ne pouvez vous la procurer chez votre parfumeur. Adressez à la: Odo-rono Co., 29 Colborne Street, Toronto.

Si vous désirez plus amples informations sur la transpiration et comment vous en débarrasser, demandez notre pamphlet "La Vérité sur la Transpiration". Si vous avez quelques troubles de ce côté ou si jusqu'à présent vous avez été en peine de trouver un soulagement, ne vous décidez-vous pas à nous écrire? Nous nous ferons un plaisir de vous répondre aux questions particulières que vous nous poserez. Voyez l'adresse mentionnée plus haut.

Odo-rono est employé et recommandé par les plus grands médecins du pays. Votre médecin le recommandera.